

# Chronotopos

A Journal of Translation History



1/22

# Content / Inhalt / Contenu

## Focus: Translation Theories of Translators

### Éditorial

Jean Delisle	Mieux connaître les traducteurs pour mieux comprendre leur démarche traductive et artistique	4-10
--------------	--	------

### Articles / Artikel / articles

#### Focus: Translators / Fokus: Translatoren / Focus : Traducteurs

Anthony Pym	Translating the Indigenous. Words for God in Central Australia	11-29
Ines K. Krause	Der Übersetzer Curt Meyer-Clason. Eine Annäherung an die (implizite) Übersetzungstheorie des literarischen Übersetzers	30-52
Stylios Hourmouziadis	Boccaccio's Decameron in Greek A brief historical overview from a Translation Agency Perspective	53-65
Marie-France Guénette	À la limite de la traduction. Le cas de Pierre-Antoine de La Place (1745-1799)	66-80

---

### Articles / Artikel / articles

Zahra Atefmehr	Translators' Professionalism and the Status of Translation as a Profession in the Mid- and Late-nineteenth Century Iran	81-94
Fanny Sofronidou	L'histoire éditoriale des (re)traductions de <i>Madame Bovary</i> en grec	95-106

### Reviews / Rezensionen / comptes rendus

Elin Svahn	Håkanson, Nils (2021): <i>Dolda gudar. En bok om allt som inte går förlorat i en översättning</i> [Hidden gods. A book on everything that is not lost in a translation]. Stockholm: Nirstedt/Litteratur, 357 pp.	107-112
Anthony Pym	Agorni, Mirella (2020): <i>Translating Italy for the Nineteenth Century. Translators and an Imagined</i>	113-117

*Nation in the Early Romantic Period 1816–1830s*. Bern, Berlin, Brussels, New York, Oxford: Peter Lang. 160 pp., DOI: 10.3726/b14549

Siobhán McElduff	Ballard, Michel & Chevrel, Yves & Balliu, Christian (2019): <i>Antiquité et traduction: De l'Égypte ancienne à Jérôme</i> , Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.	118-120
------------------	---	---------

**Conference Reports / Konferenzberichte / comptes rendus de conference**

Lydia Schmuck	<i>Translation im Exil: Motive, Wirkungen &amp; Funktionen</i> , Zentrum für Translationswissenschaft, Universität Wien (07.-09.07.2022)	121-127
---------------	--	---------

Heidi R. Rotroff	<i>Who's Afraid of Translator Studies? The Human Translator in Focus</i> , Trinity College Dublin. Hosted by the Trinity Centre for Literary and Cultural Translation PhDs (May 12 <sup>th</sup> & 13 <sup>th</sup> 2022)	128-131
------------------	---	---------

Cover: *The Translator, Portrait of Monsignor Hugh T. Henry* (1902), by Thomas Eakins, American Catholic Historical Society, on loan to St. Charles Borromeo Seminary, Wynnewood, Pennsylvania. Source: [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:The\\_Translator\\_G364.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:The_Translator_G364.jpg).

AutorInnen werden durch & getrennt. AutorIn und ÜbersetzerIn werden durch / getrennt.  
Authors are separated by & while author and translator are separated by /.  
Auteurs sont séparés par & tandis que l'auteur et le traducteur sont séparés par /.

**Jean Delisle**

## Mieux connaître les traducteurs pour mieux comprendre leur démarche traductive et artistique

---

1/2022

DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-1

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

---

Zum Zitieren des Artikels / Pour citer l'article / To cite the article:  
Delisle, Jean (2022): Mieux connaître les traducteurs pour mieux comprendre leur démarche traductive et artistique, *Chronotopos* 4 (1), 4–10. DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-1



**Jean Delisle**

## Mieux connaître les traducteurs pour mieux comprendre leur démarche traductive et artistique

Il va de soi que l'hypothèse formulée dans le titre concerne les traductologues qui font de la critique de traductions. Les simples lecteurs de traductions se préoccupent peu des traductions, à moins qu'elles soient mauvaises. Faire la critique d'une traduction littéraire c'est procéder à une analyse descriptive, rigoureuse et globale d'une œuvre traduite en tant que produit d'une lecture-écriture. L'historien de la traduction cherche, par une fine analyse, les « secrets de fabrication » des traductions d'autrefois, en s'appuyant sur le projet de traduction du traducteur, car tout traducteur littéraire digne de ce nom applique, implicitement ou explicitement, un projet de traduction<sup>1</sup>. De là l'importance de mieux connaître le traducteur lui-même.

L'histoire générale de la traduction suscite un intérêt grandissant en traductologie depuis les années 1980. Pour autant, toutes les recherches de nature historique n'abordent pas nécessairement la traduction sous l'angle du traducteur. Les « études des traducteurs » ou *translator studies* (néologisme forgé en 2009 par le théoricien anglo-finlandais Andrew Chesterman) ont fait leur apparition au tournant des années 2000. L'objet de ce sous-domaine de la traductologie est l'étude des traducteurs en tant qu'*agents* de la traduction du triple point de vue culturel, cognitif et sociologique. « *Translator Studies covers research which focuses primarily and explicitly on the agents involved in translation, for instance on their activities or attitudes, their interaction with their social and technical environment, or their history and influence* » (CHESTERMAN 2009 : 20). Ce nouveau courant de recherche favorise la réflexion sur le traducteur lui-même, ses commanditaires, ainsi que le rapport du traducteur à l'écriture et aux langues. On aura compris que voir plus clair dans la vie d'un traducteur ou d'un écrivain-traducteur renseigne indubitablement sur sa démarche intellectuelle, traductive et artistique. Par exemple, on ne comprend la signification de la création lexicale « aragonisé » sous la plume de l'écrivain-traducteur Armand Robin (1912-1961) que si l'on sait que « Louis Aragon [fut] sa bête noire dans les années d'après-guerre » et que son « attitude accula au suicide » le Hongrois Attila József, ami de Robin (LOMBEZ 2016 : 273-274). Sans cette information de nature biographique, le mot « aragonisé » reste totalement opaque dans le poème.

En lançant, en 1990, le projet qui a abouti à la publication du collectif *Les traducteurs dans l'histoire* (1995, 2<sup>e</sup> éd., 2007, 3<sup>e</sup> éd., 2014), j'avais l'ambition d'illustrer quelques-uns des principaux rôles joués par les traducteurs, en faisant connaître leur apport dans l'histoire intellectuelle et culturelle de l'humanité. Mon intention était aussi et surtout de recentrer l'attention sur le traducteur lui-même et non plus sur ses seules productions.

---

<sup>1</sup> Manière dont le traducteur entend réaliser sa traduction à la suite d'une pré-analyse du texte à traduire et en fonction de sa position traductive et des exigences spécifiques de l'œuvre étrangère. Le projet de traduction du traducteur se compare au projet d'écriture de l'écrivain.

Dans *Method in Translation History*, Anthony Pym (1998) souhaitait que le traducteur constitue un champ de recherche distinct en traductologie, non seulement en théorie, mais également en histoire. Les appels de Chesterman et de Pym, mais aussi de Lieven D'hulst, d'Yves Gambier et de plusieurs autres traductologues semblent avoir été entendus : un nombre grandissant de chercheurs abordent désormais l'histoire de la traduction sous l'angle des traducteurs, ce qui implique, notamment, de démêler l'écheveau des réflexions théoriques ayant guidé leurs choix lorsqu'ils ouvrent des brèches dans le mur des langues.

Personnellement, j'écrivais, il y a presque 25 ans : Les traductologues « sont désormais acquis à l'idée que le traducteur, présent dans ses travaux, y laisse son empreinte, consciemment ou non. Aucune œuvre n'est indépendante de son créateur. L'œuvre traduite ne fait pas exception. Impossible d'en faire une analyse complète sans tenir compte au premier chef de son auteur : Quelle était sa visée? S'est-il plié aux contraintes inhérentes à l'exercice de la traduction? A-t-il transgressé certaines d'entre elles? Dans quelles circonstances a-t-il travaillé? Où? À quelle époque? Pour qui? À quelle fin? Quels facteurs externes ont pu infléchir sa manière de traduire, l'amener à modifier le texte de départ, voire à s'autocensurer? Autant de questions dont il faut chercher les réponses en dehors des textes traduits » (DELISLE 1999 : 1). Ce recentrement des recherches sur l'artisan des traductions permettait de réintroduire la subjectivité dans le discours sur la traduction et d'intégrer des éléments de nature biographique aux modèles théoriques.

Aux études du traducteur se rattachent un ensemble de notions clés, dont les principales, à mon avis, sont les suivantes<sup>2</sup> :

**biographie de traducteur** : Récit allographe de la vie et de l'œuvre d'un traducteur ou d'une traductrice.

**egodocument** : Document personnel qui témoigne de l'identité d'un individu, de sa vie, de sa trajectoire professionnelle et de ses réseaux de sociabilité.

**éthique du traducteur** : Ensemble des présupposés, des valeurs et des normes qui guident en sous-main le travail du traducteur et influencent ses décisions quant au choix des textes à traduire et des stratégies de traduction.

**génétique de la traduction** : Sous-domaine de l'histoire de la traduction qui étudie les traductions sous l'angle de leur élaboration et des relations entre auteur, éditeur et traducteur.

**portrait de traducteur** : Récit plus ou moins succinct de la vie, de l'œuvre et de la carrière d'un traducteur ou d'une traductrice.

**prosopographie** : Étude des biographies des membres d'un groupe social ou professionnel, en l'occurrence les traducteurs.

**sociologie des traducteurs** : Sous-domaine de la traductologie qui étudie le rôle des traducteurs en tant qu'agents sociaux, du point de vue professionnel, individuel et symbolique.

Deux autres notions, moins courantes en traductologie, méritent que les chercheurs y accordent leur attention : **biofiction** et **transfiction**. Il est de plus en plus fréquent que des traducteurs prennent la plume pour parler de leur métier. Ils le font de diverses façons, en publiant leurs mémoires, leur journal ou des témoignages personnels dans des articles ou des ouvrages complets. Certains écrivains-traducteurs ou traducteurs-écrivains choisissent une autre voie, celle de la fiction pour exposer leur conception de la traduction ou, de

---

<sup>2</sup> Ces définitions formelles sont tirées de mon dictionnaire *Notions d'histoire de la traduction* (2021). Chaque notion est accompagnée de nombreuses remarques de nature encyclopédique, étymologique, historique ou linguistique visant à mieux en cerner les contours.

manière plus générale, retracer leur parcours professionnel. Ils le font dans des biofictions ou des transfictions.

Aussi appelée *autobiofiction*, *fiction biographique* ou *autobiographie fictionnelle*, la **biofiction** est un néologisme forgé en 1991 par le critique littéraire français Alain Buisine (1949-2009). Une « biofiction » est une fiction littéraire de forme biographique; elle décrit la vie d'un personnage imaginaire ou la vie imaginaire d'un personnage réel, en l'occurrence un traducteur. Elle se situe au point de rencontre d'une double relation : la biographie et la fiction / la biographie et l'histoire. « Il n'y a plus d'un côté l'imagination romanesque [...] et de l'autre la reconstitution biographique laborieusement contrainte de se soumettre à l'exactitude référentielle des documents. La biographie est elle-même productrice de fictions » (BUISINE 1991 : 10). Un exemple servira à illustrer ce nouveau genre hybride qui, à sa façon, marque elle aussi un « retour du sujet ».

Régine Robin (1939-2021), écrivaine-traductrice franco-québécoise d'origine juive, est résolument tournée vers l'hétérogène et l'hybridité des formes. Son ouvrage *L'immense fatigue des pierres* (1996) porte en sous-titre *biofictions* sur la page couverture. Ce sous-titre disparaît sur la page de titre et, dans les sources, les textes du recueil sont qualifiés de « nouvelles ». L'autrice s'y dédouble sous divers noms, ce qu'elle est la première à reconnaître : « Moi je suis Pamela Wilkinson, ou Emilia Morgan, ou Nancy Nibor [anagramme de Robin], ou Martha Himmelfarb, ou les alias du personnage quand elle prend part à des forums de discussion sur Internet. Je suis peut-être la fille de la narratrice, ou même Régine Robin si vous voulez » (p. 140). Régine Robin et ses *alter ego*.

Il est question de traduction dans ses biofictions, bien que ce ne soit pas le propos principal de l'écrivaine. Régine Robin devient « traductrice de [la] langue des morts » [le yiddish] et « n'a jamais compris pourquoi ce travail de traduction lui demandait tant de peine et faisait monter en elle une si terrible angoisse » (p. 79-80). « Traduire des romanciers et des poètes juifs de langue yiddish, c'était à la fois passer du royaume des morts à celui des vivants. Ils ressuscitaient dans une autre langue bien vivante celle-là, mais les traduire, c'était aussi chaque fois descendre aux enfers » (p. 80). On peut facilement imaginer qu'un autre traducteur s'étende plus en détail encore sur son parcours de traducteur. Je pourrais citer plusieurs exemples.

Quant au concept de **transfiction**, apparu dans les années 2000, il recouvre deux acceptions. La première désigne une œuvre littéraire, cinématographique ou autre ayant pour thème la traduction ou l'interprétation et mettant en scène des personnages traducteurs ou interprètes. La seconde s'applique à des œuvres se rapportant à une même fiction, que ce soit par reprise de personnages, prolongement d'une intrigue préalable ou partage d'univers fictionnel. C'est la première de ces deux acceptions qui nous intéresse ici.

Ce n'est pas d'hier que les écrivains empruntent leurs personnages aux métiers du livre. Historiquement, le traducteur n'a été le plus souvent qu'une figure secondaire, qu'un prétexte. Cela est de moins en moins vrai, cependant. Depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le personnage-traducteur a acquis de l'autonomie, de la substance. Les auteurs lui ont donné une personnalité plus complexe, parfois atypique, trouble ou énigmatique. Il est sorti des coulisses et est passé à l'avant-scène dans un nombre grandissant d'œuvres littéraires.

Désormais, les traducteurs « s'affichent au grand jour et revendiquent crânement leur rôle sur la grande scène de la représentation » (SIMEONI 2004 : 24). Le figurant d'hier a décroché des premiers rôles. Il serait facile d'énumérer quantité de romans et de nouvelles ayant pour thème la traduction et dont les protagonistes sont des traducteurs ou des traductrices. Cette évolution découle sans doute de l'intérêt croissant que l'on porte à la

traduction à notre époque, marquée par le brassage des populations, la compénétration des langues et l'hybridité des cultures. Le traducteur est une figure emblématique de notre temps.

Du reste, la traduction n'est pas très éloignée de l'acte d'écriture lui-même; traduction et création sont souvent vues comme des processus comparables. La littérature serait même la *traduction* de la réalité sur le mode fictionnel, si l'on en croit Marcel Proust<sup>3</sup>. Créer c'est traduire.

Les œuvres (romans, nouvelles, poèmes, pastiches, contes, fables, pièces de théâtre) mettant en scène des traducteurs, des traductrices ou des interprètes sont particulièrement nombreuses au Québec et au Canada français. En préparation d'un essai qui s'intitulera, *Les traducteurs imaginaires*, j'ai dénombré à ce jour pas moins de 326 œuvres renfermant quelque 491 personnages traducteurs, traductrices ou interprètes, dont une vingtaine de machines à traduire (science-fiction) aux performances stupéfiantes. C'est beaucoup pour une « jeune » littérature, dont le premier roman, *L'influence d'un livre*, date de 1837. On peut supposer que cette profusion de traducteurs et de traductrices imaginaires dans la littérature québécoise s'explique en partie par le fait que la traduction est une activité florissante au Canada, pays officiellement bilingue, et que beaucoup d'auteurs francophones gagnent leur vie en faisant de la traduction à temps partiel ou à temps plein.

Rien de plus normal, dès lors, que l'écriture se nourrisse du quotidien de l'écrivain, qui transpose dans ses œuvres ses goûts, ses ambitions, ses fantasmes, ses frustrations, ses préférences et son regard sur les gens et la société. « Chacun sait que le romancier construit ses personnages, qu'il le veuille ou non, le sache ou non, à partir des éléments de sa propre vie, que ses héros sont des masques par lesquels il se raconte et se rêve [...] » (BUTOR 1992: 74). L'écrivain témoigne par l'imagination de sa compréhension personnelle du monde réel. Tout créateur se projette dans ses œuvres et est inséparable de sa création, bien que son nom et celui de ses personnages ne soient pas interchangeable. Ses œuvres ne sont pas des autobiographies littéraires, même si la voix autobiographique est présente en filigrane dans la trame fictive. « Écrire, c'est aller voir ailleurs pour regarder en soi », affirme l'écrivain, traducteur et comédien Robert Lalonde (2021 : 116). Les écrivains-traducteurs et les traducteurs-écrivains se dévoilent aussi dans leurs œuvres de fiction. Voyons un exemple.

Dans son essai *Comment tuer Shakespeare*, Normand Chaurette a eu recours à une transfiction dans son chapitre « Une traduction de Richard III » (CHAURETTE, c2011/2017 : 53-74). Le dramaturge et traducteur québécois du barde s'y transforme en personnage de fiction et engage une discussion avec King Richard the Third, réincarné et âgé de quatre siècles et demi. Le roi lui réclame une traduction : « J'ai besoin d'être traduit » (p. 54). Et cette traduction, il la veut « tout de suite, pas dans six mois » (p. 56). Grâce à l'artifice du dédoublement et d'une reconstitution imaginaire, le traducteur-narrateur décrit librement en toute franchise les dessous de son projet de traduction, ses choix, ses hésitations, ses réussites, ses échecs. « *Comment tuer Shakespeare*, a bien vu le critique Renard Bérubé, relève à la fois du journal d'un traducteur homme de théâtre, du journal intime qui nous met en contact avec le plus personnel de la démarche et des réflexions traductrices de Chaurette » (BÉRUBÉ 2012 : 48).

Le traducteur commence par un aveu : « Je n'avais pas lu la pièce en entier. Les situations étaient trop confuses. Le mieux était de la traduire au fur et à mesure que je la

---

<sup>3</sup> « Ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur » (PROUST, c1927/1987, IV : 469).



lisais » (p. 54). Puis il enchaîne : « Je lui donne à lire les deux premiers vers de la pièce [...]. Il me redonne le texte, satisfait » (*ibid.*). Dès le début, se pose un problème d'interprétation : Faut-il lire *The Sun of York* ou *The Son of York*? Richard III lui fait remarquer que, dans la langue élisabéthaine, l'orthographe n'est pas fixe. Le traducteur se dit que Richard s'identifie au soleil, mais quelle variante choisir? « Richard et moi, confie le traducteur, en venons à développer un langage commun, fait d'approximations au début, puis qui se construit avec de plus en plus de raffinement, au fur et à mesure que le soleil d'York chauffe les intelligences. Notre rapport est essentiellement un rapport de traduction » (p. 61). Mais la traduction n'avance pas : « En six mois, je n'avais traduit que les deux premiers vers » (p. 62). Le découragement s'installe et le traducteur finit par jeter l'éponge : « Il n'a qu'à choisir parmi les traductions françaises déjà existantes, certaines sont d'une justesse remarquable » (p. 64).

Ainsi, au fur et à mesure que la conversation progresse, le lecteur assiste à la gestation d'une traduction. Le traducteur l'invite dans son atelier, partage son intimité au moment où il élabore ses stratégies d'adaptation « aux caprices du temps et de l'espace » (p. 61), bien que Normand Chaurette n'aime pas le concept d'adaptation, « mot terrible s'il en est dans un contexte de traduction » (*ibid.*). L'échec de la traduction de Richard III inspire, néanmoins, au dramaturge-traducteur l'une de ses œuvres les plus fortes, *Les Reines* (1991). « C'était atroce de penser que *Les Reines* s'avéraient un ultime don de lui. [...] Le problème avec *Richard III*, ce n'était pas Richard, mais bien Shakespeare » (p. 73-74), conclut le traducteur.

Si l'on accepte que la « fiction littéraire » est la caisse de résonance de la société, peut-on penser qu'il y a plus ou moins « concordance » entre le traducteur de papier et le traducteur en chair et en os? Le premier serait-il la représentation spéculaire du second? Narcisse contemplant son reflet? Quelle image l'écrivain-traducteur donne-t-il de son rôle d'écrivain? De son rôle de traducteur? Autant de questions auxquelles les études des traducteurs, en général, et les transfictions, en particulier, peuvent apporter des réponses.

Enfin, dans une anthologie qui vient de paraître, *Les traducteurs par eux-mêmes* (DELISLE 2022), j'ai réuni les textes d'une quarantaine de traducteurs et traductrices du Québec et du Canada français qui, à l'instar de Normand Chaurette, se sont exprimés sur divers aspects de leur métier dans des articles, des nouvelles, des poèmes, des fables, des lettres, pièces de circonstance ou des fictions épistolaires. Une fois de plus j'ai voulu répondre à la question : Qu'est-ce que le traducteur peut nous révéler sur lui-même, ses conditions de travail, ses techniques, son art? Comment conçoit-il la traduction? Exerce-t-il le métier de sa passion? En un mot, j'ai tendu un miroir aux traducteurs.

Les traducteurs, on le voit, prennent la parole de bien des manières pour nous éclairer sur leur démarche traductive et artistique. Aux traductologues d'en faire leur miel.

## Références

BÉRUBÉ, Renald (2012) : « Entre dramaturges : Normand C. et William S. », *Lettres québécoises*, n° 146, 48-49.

BUISINE, Alain (1991) : « Biofictions », *Revue des Sciences Humaines*, n° 224, 7-13.

BUTOR, Michel (1992) : *Essais sur le roman* [c1964]. Paris : Gallimard.

CHAURETTE, Normand (2017) : *Comment tuer Shakespeare* [c2011]. Montréal : Leméac.

CHESTERMAN, Andrew (2009) : « The Name and Nature of Translator Studies », *Hermes*, n° 42, 13-22.

DELISLE, Jean (dir.) (1999) : *Portraits de traducteurs*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa / Arras, Artois Presses Université.

DELISLE, Jean (2021) : *Notions d'histoire de la traduction*. Québec : Les Presses de l'Université Laval / Paris : Hermann.

DELISLE, Jean (2022) : *Les traducteurs par eux-mêmes*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith (codir.) (2014) : *Les traducteurs dans l'histoire* [c1995]. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

LALONDE, Robert (2021) : *La reconstruction du paradis*. Montréal : Boréal.

LOMBEZ, Christine (dir.) (2016) : *La seconde profondeur : la traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Les Belles Lettres.

PROUST, Marcel (1987) : *Le temps retrouvé* [c1927], publ. sous la dir. de Jean-Yves Tadié. Paris : Gallimard, t. IV, p. 273-626.

PYM, Anthony (1998) : *Method in Translation History*. Manchester : St. Jerome Publishing.

ROBIN, Régine (1996) : *L'immense fatigue des pierres*. Montréal : XYZ éditeur.

SIMEONI, Daniel (2004) : « Le traducteur, personnage de fiction », *Spirale*, n° 197, 24-25.

**Anthony Pym**

## Translating the Indigenous. Words for God in Central Australia

---

1/2022  
DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-2

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

### Abstract

*The Lutheran missionary Carl Strehlow translated narratives of the Arrernte of Central Australia into German. In the first volume of his huge ethnographic study, published in 1907, he describes the Arrernte Altjira as a high god, arguing that the name should not be translated as “dreaming”, which is how most Australians understand the mythological primal time of First Nations cultures. Strehlow also implicitly justified the appropriation of Altjira as the name of his Christian god. The split between these two translations of Altjira became a confrontation between two networks that distributed trust in translations in very different ways. Although Strehlow offered no theory for his translation practice from Arrernte into German, his discourse can be understood as drawing on a nineteenth-century tradition of pedagogical translation, on the theory of natural religion expounded by the Lutheran Max Müller, and on the linguistic humanism of Wilhelm von Humboldt, which saw a common human aspiration in language, demanding respect for the words and ideas of the other, but also provided secular justification for the imposition of supposedly advanced cultural forms.*

*Keywords: cultural translation, missionaries, humanism, religion*

Anthony Pym

## Translating the Indigenous. Words for God in Central Australia

### Introduction

When Western cultures translate indigenous texts, there seems to be no simple equitable solution. To absorb the indigenous, perhaps in accordance with models of inculturation, constantly risks obliterating it. And to maintain foreignness courts the merely exotic: “wanton translation can make natives sound as queer as one pleases”, opined QUINE (1960: 76). Between those traditional polarities, it is then worth sifting through the complexities of historical practice – in this case through a much-studied translation dispute informed by Western ideologies that may have been equally injurious: evolutionist anthropology and evangelical religion. In an Australia that is now feeling its way towards a very belated treaty, what one seeks is some informed way of cooperating with the indigenous.

The amateur anthropologists Baldwin Spencer and Francis Gillen published accounts of the Aboriginal cultures of Central Australia in 1896, 1899 and 1904. Their extensive writings had a profound impact on intellectual circles in Europe and America. They were believed, trusted and cited by the likes of MAUSS (1900), FRAZER (cited from at least 1905, 1910: 452), DURKHEIM (1912), FREUD (1913), and MALINOWSKI (1913a), the last-mentioned going so far as to remark that “half the total production of anthropological literature has been based on their work and nine tenths affected or modified by it” (MALINOWSKI 1913b: 278). The anthropologists’ influence also extends to the words that contemporary Australian cultures use for Aboriginal belief systems, located in the mythical time of the “dreaming” or “dreamtime”. Such was Gillen’s translation of the Arrernte word *alcheringa*, since, we are told, “the word *alchéri* means dream” (SPENCER & GILLEN 1904: 745).

That translation, however, was challenged by a Lutheran missionary who, in similar years, worked in Central Australia, learned Arrernte<sup>1</sup> and other Aboriginal languages, and declared that Spencer and Gillen’s translation of *alcheri* as “dream” was not correct: “‘To dream’ is *altjirerama*,” says the missionary, “derived from *altjira* (god) and *rama* (to see), thus ‘to see god’” (STREHLOW 1907: 2). And so, within the translation as dreaming or dreamtime, the missionary identified a word for his God. Does this mean we have we all got it wrong? Is the reference to a divinity or to a primal past?

We need to know more about this adverse translator. The mission at Ntaria, which the Lutherans called Hermannsburg, was founded in 1877. By 1880, the missionaries had translated hymns into Arrernte, as well as a primer and a book of Bible stories (PETERSON & KENNY 2017: 11-12). Our particular translator, Carl Strehlow, arrived there a little later, in 1894, learned Arrernte and the neighbouring language Luritja (or Loritja), began preaching in Arrernte and assisted with translations into that language. At the same time, he translated Arrernte and Luritja narratives, songs and ceremonies into German. Those translations are in the seven-volume *Die Aranda- und Loritja-*

<sup>1</sup> There are several spellings: Arrernte, Aranda, Arunta, Arranta, all with politics attached (see KENNY 2017). There would seem to be no wholly correct version, although I have here opted to move away from both Strehlow’s and Spencer’s spellings.

*Stämme in Zentral-Australien*, published in Frankfurt from 1907, becoming a lasting monument that openly questioned the widespread trust invested in Spencer and Gillen. Right at the beginning of that massive work we find Strehlow's note on *altjira*. The passage is much commented on, in fact done to death, in terms of both ethnography (in J. STREHLOW 2004; KENNY 2013, 2019, and many more) and translation (for example in GREEN 2012, KENNY 2018, MOORE 2016, 2019a, 2019b). I have no new information to bring to those commentaries. My purpose here is instead to read Strehlow's text closely as the discourse of a translator, to place it in framework of trust and distrust, and to extract from that analysis a translation concept that might be at work.<sup>2</sup> My focus is on just on two opposed translations. But there was much else happening.

### Reading the translator

Here is the text that includes Strehlow's note (1907: 2), with the German on the left and my version<sup>3</sup> on the right:



1	Die vier Schwarzen, die die meisten Sagen erzählt haben	The four blacks who have recounted most of the myths
2	Mythen, Sagen und Märchen der Aranda.	Myths, legends and stories of the Aranda.
3	Altjira.	Altjira.
4	Nach der Überlieferung der Alten gibt es ein höchste gutes (mara) Wesen, Altjira. Dasselbe ist ewig (ngambakala) und wird als großer, starker Mann von roter Hautfarbe, dessen langes, helles Haupthaar (gola) über seine Schultern herabfällt, vorgestellt. [...]	According to the tradition of the ancients, there is a highest good (mara) being, Altjira. Altjira is eternal (ngambakala) and is presented as a big, strong man of red complexion whose long, fair hair (gola) falls down over his shoulders.

<sup>2</sup> The trust-based methodology is expounded in RIZZI, LANG and PYM (2019) and PYM (2020, 2021).

<sup>3</sup> My translation follows the German as closely as possible on the points of particular concern in this analysis. Alternative translations into English have been published by NICHOLLS (2007: 104) and KENNY (2013: 39).

5	Seine Wohnung ist der Himmel (altkira), der von Ewigkeit her gewesen ist (ngambakala); denselben stellen sich die Eingeborenen als ein Festland vor. [...]	His dwelling is the sky (altkira), which has been from eternity (ngambakala) and which the natives present as a land. [...]
6	Altjira ist der gute Gott der Aranda, der nicht bloß den Männern, sondern auch den Weibern bekannt ist. Sein Herrschaftsgebiet erstreckt sich jedoch nur über den Himmel; die Menschen hat er weder erschaffen, noch bekümmert ihn das Ergehen derselben.	Altjira is the good god of the Aranda, known not only to men but also to women. His dominion, however, extends only over the sky; he has neither created people, nor does he care about what happens to them.
7	Anmerkung. Eine sprachliche Ableitung des Worts Altjira konnte noch nicht gefunden werden; die Eingeborenen verbinden jetzt damit den Begriff des Nicht-Gewordenen.	Note: A linguistic derivation for <i>altjira</i> has not yet been found. The natives now associate it with the concept of that which has not become.
8	Über die Bedeutung gefragt, versicherten sie mir wiederholt, Altjira bezeichne einen, der keinen Anfang habe, der nicht von einem anderen hervorgebracht worden sei ( <i>erina itja arbmanakala</i> = ihn keiner geschaffen hat).	When asked about its meaning, the informants repeatedly assured me that <i>altjira</i> signifies one who has no beginning, who has not been produced from another ( <i>erina itja arbmanakala</i> = one that no one made).
9	Wenn Spencer und Gillen (Northern Tribes of Central Australia, p. 745) behaupten: „the word alcheri means dream“, so ist diese Behauptung nicht zutreffend.	When Spencer and Gillen (Northern Tribes of Central Australia, p. 745) say “the word alcheri means dream”, the assertion is not correct.
10	Träumen heißt <i>altjirerama</i> , abgeleitet von <i>altjira</i> (Gott) und <i>rama</i> (sehen), also „Gott sehen“. Ebenso ist in die Loritjasprache träumen = <i>tukura nangani</i> zusammengesetzt aus <i>tukura</i> = Gott und <i>nangani</i> = sehen.	“To dream” is <i>altjirerama</i> , derived from <i>altjira</i> (god) and <i>rama</i> (to see), thus “to see god”. Similarly, in Luritja “to dream” = <i>tukura nangani</i> , composed of <i>tukura</i> = “god” and <i>nangani</i> = “to see”.
11	Dass unter <i>altjira</i> und <i>tukura</i> hier nicht der höchste Gott des Himmels, sondern nur ein Traum-Gott zu verstehen ist, den der Eingeborene im Traum zu sehen glaubt, wird später gezeigt werden. [...]	It will later be shown that <i>altjira</i> and <i>tukura</i> are not to be understood here as the highest god of the sky, but only as a dream god that the natives believe to see in a dream.
12	Das Wort „alcheringa“, das nach Spencer und Gillen „Traumzeit“	The word <i>alcheringa</i> , which Spencer and Gillen say means

	bedeuten soll, ist offenbar aus altjiréninja verdorben. Von einer „Traumzeit“ als Zeitperiode weiß übrigens der Eingeborene nichts; gemeint ist die Zeit, in der die Altjiranga mitjina auf Erden wanderten.	“dreamtime”, is clearly a corruption of <i>altjiréninja</i> . The natives know nothing of a “dreamtime” as a period; the reference is to the time when the <i>altjiranga mitjina</i> [demi-gods, totem gods or spirits] roamed the earth.
--	--	---

### ***The informants***

The first element here is a photograph of four men. It functions in much the same way as Arabic histories would begin with a genealogy, an *isnād*, telling who has passed the information down, making a claim to trustworthiness (RIZZI, LANG & PYM 2019: 44). One is tempted to crop the photo to focus more on the men (as is done in INKAMALA 2018), but no, country occupies a healthy portion of the image, reminding us that language is embedded in the land, which speaks when mistreated. Aboriginal travellers might change the language they speak in order to address the country they are crossing (TRIGGER 1987). The photo remains uncropped.

I insist that the image is part of the translation. Strehlow’s first volume here has images of totem sites and diagrams of where and how ritual ceremonies take place, and the other volumes are replete with drawings and photos of many artefacts. This is a multimodal translation.

The pose of the men is striking, kneeling and kneeling-sitting on the ground with hats off, as if in obeisance. If this were an American film, one might expect to see shackles. Nothing is said here about who they are. The important point, for Strehlow’s translation, is their age: they should appear at least old enough to have been initiated into tribal law prior to the founding of the Lutheran mission in 1877. If so, one might claim they present knowledge untainted by Christianity. Hard to say if this holds for the two men on the right, who are kneeling as if trained to do so as an act of church-going supplication. But the two on the left, dressed differently and not afraid to sit, yes, they could be old enough. And the one on the far left, unnamed, is visibly the oldest and thus potentially the most valuable in this economy of information.

No name is given to the photographer, to whom the men are kneeling. And thanks to the photography, they appear to be kneeling to us. So is the photographer’s mediation also a transparent translation?

### ***A text typology that does not work***

The first title here is perhaps the most theory-laden element in the whole text. “Mythen, Sagen und Märchen” [2] are not just descriptive genre names. The categories connect with a tradition that leads to the Brothers Grimm and beyond, to the Germanic study of traditional narratives as representative of a European *Volk*. The terms tell German readers what to expect. This first volume contains 64 *Sagen* and just four *Märchen*, but there is no named category for the first six narratives.<sup>4</sup> The German categories seem not to fit. More worrying, there is no meta-discourse to tell us why. One suspects there might be an unnamed genre at work: perhaps religion?

<sup>4</sup> PETERSON & KENNY (2017: 12) report that the manuscript notes for Strehlow’s seven-volume work were actually divided into *Sagen* (myths), *Cultus* (religious ceremonies) and *Leben* (life).

## ***Altjira***

We reach the title of the first narrative: a simple name, *Altjira* [2], in Arrernte. I hasten to add that the title of the *second* narrative in the volume is in German: *Die Urzeit*, primal time, in German, corresponding to the concept others had rendered as “the dreamtime”. So *Altjira* has priority over primal time, and Arrernte over German.

## ***The grammar of handing-down***

The narrative proper does not begin with variants of *Es war einmal*, “Once upon a time”, as the four *Märchen* in the volume do (STREHLOW 1907: 102). It begins instead with its sources: “according to that which has been handed down from people in the (distant) past” [3]. This would be the authority for everything that is to be said. Yet no mention is made of how the handing down or legacy, this *Überlieferung* that so concerned Heidegger (1957: 164-165), has actually worked. The voice that refers to *die Alten*, the ancients or forefathers, is logically itself in the present time, connected to the past through a chain of handing-downs. The four informants in the photo would be one link in the chain that is doing the presenting. We thus have the present tense: *gibt es*, “there is”, now, both in what was said and in what those men say. If there was any doubt about the existential status of this present tense, it is affirmed in the next sentence: *Altjira* “is eternal”, remaining the same at all points along the way, in what was said in the past, is said by the men, and now is said in German – the voice speaking in this sentence could be all three. A footnote here gives four Arrernte words for “eternal”, with no explanation of why just one is chosen. If there are different modes of eternity, we do not want to know about them in the narrative proper.

Then comes a present-tense passive: *wird vorgestellt*, “is presented/imagined”, the agent of which is absent. The presentation could be as eternal and thus subjectless as the thing itself, but this act of presenting cannot be associated with the narrative voice of the preceding clause: if it were, there would be no passive. This sets up a grammatical opposition between the certainty of the eternal and the subject-dependent nature of the presentation. If some people are presenting the thing this way, others might present it differently.

In context, one is led to suppose that the informants in the photo would be one link in the chain that is doing the presenting. And the bringing over of their discourse into German must therefore be a further, separate link. The theological trick is that something that is “highest”, “good” and “eternal” has been grammatically separated from its presentations: we know it only through a series of partial revelations and handing-downs. And that divinity exists very clearly in the *present* tense, not in the past.

## ***Componential analysis***

*Altjira* is the god whose domain is the sky or the heavens [6]. We know that *Himmel* can be both, but no tricks are being played on that term: the passage makes it clear that what is in question is the sky, seen as land. We learn that *Altjira* is masculine in gender, has emu feet, and has many beautiful women and beautiful children. Most of the stars are his campfires as he moves around. He did not create humans and does not care about their fate. There is componential analysis at work here: line up the features of *Altjira*, then those of the reader’s God, and we see that some correspond: eternal, good, masculine in gender, and somehow above. And also, thanks to grammar, the eternal present. Then there are other features that do not correspond: *Altjira* did not create humans and does not care about them. The analysis only gives partial revelation.



### ***Etymology***

The note proper begins with the claim that an etymology for the word *altjira* has not yet been found [7]. This implies that the search continues and is considered worthwhile. Why the search? Because the study of words can lead to some kind of deeper, hidden truth. Why might it be worthwhile? Because there is some greater problem to be solved with respect to *altjira*, where genre, grammar and componential analysis have only taken us part of the way. Yet the kind of etymologies that located proto-Indo-European are not available for Australian languages, where the time scale of more than 40,000 years is simply too great.

### ***A note on a possible conversation***

So we move on to what people say when asked: “the informants repeatedly assured me that ...”. And the answer is what the first-person questioner seems most to want: *Altjira* is one who has not been made. So we tick another box in the list of “God” features. But exactly what question was asked? We are not told. We have to trust Strehlow our informant, just as he has trusted his informants.

### ***A counter-translation***

We are now told that these partial attempts at a translation are to be opposed to an alternative rendition: “alcheri means dream”, correctly cited from a previous expedition. More, there should be no confusion with a “Traumzeit” or “dreamtime” [12] when the lesser spirits wandered the earth. *Altjira* is not a minor spirit, is not only seen in dreams, and above all is not restricted to the past. This is to be demonstrated “later” [11], although I have not found where.<sup>5</sup> No matter: all previous analyses have been pointing to these features. The amateur anthropologists are wrong.

Although the text stops there, one could continue the logic: *Altjira* is partial revelation of the divinity, alive in a people who, far from believing in magic from a distant past, believe not just in totem spirits but also in a high god. And yet the text does not go that far.

### ***An equivalent***

Note that in the middle of this argument, Strehlow sneaks in the etymological equivalence “*altjira* (Gott)” [10], which the entire previous text skirts around but does not actually say. He might have intended this to be a lower-case “god”, but German requires a capital for all nouns.

### **The players and their strategic interests**

What is really going on here? What is at stake? The religious is certainly appropriating the indigenous, and is doing so in opposition to anthropological appropriation, but how does this happen in human terms? To make further sense of the text, here is a *dramatis personae* in the order in which they appear in the above text, along with their exchanges:

***Loatjira***, born around 1849, is the informant on the far left of the photo. He was a respected *inkata* (ceremonial chief) and *nankara* (healer, doctor). Only after Strehlow’s death did he live on the mission, becoming baptized so he could die on his people’s land. He reportedly revealed narratives to Strehlow on the understanding that

<sup>5</sup> In a footnote in the second volume of his account (1908: 2), Strehlow does return to the issue, noting that the old men affirmed their belief in the higher eternal being but then he admits that this belief is “far from being as important to them as are the legends about the totem ancestors”.

Arrernte ceremonies could then be performed on mission land. When Strehlow did not allow this to happen, perhaps renegeing on the deal, Loatjira left and his relations with the missionary became cold (T. G. H. STREHLOW 2015, INKAMALA 2018: 23).

**Silas Tmala Ulakararinja Mbitjana** (born around 1860) and **Moses Tjalkabota** (born about 1870) are in the center of the photo. They worked on the mission and had been baptized. They might thus have recounted these stories as part of their obligations to their employer. They would perhaps not be old enough for anyone to claim that their accounts were uncontaminated by missionary culture – the mission had been there since 1877.

**Talku** (born about 1867) was Strehlow's main informant for Luritja. He was shot while attempting to spear the cattle and was then nursed back to health on the mission (INKAMALA 2018: 28). In exchange for that, he recounted stories and explained language, then left.

**Carl Strehlow** (born 1871) is invisible in the photo. As a Lutheran missionary, he sought to bring the word of his god to the Arrernte and Luritja. Here he is indirectly defending the use of *altjira* as the Arrernte word for the Christian God, although this decision had actually been made several decades earlier by the previous Lutheran missionaries. He has, however, made a personal investment in the translation. In a letter dated 8 January 1901 and published in the Lutheran periodical *Kirchliche Mitteilungen*,<sup>6</sup> he reportedly states that the Arrernte have a high god named Altjira (VEIT 2015: 79).

Strehlow's overriding aim was undoubtedly to ensure, with the considerable help of his wife Frieda, the survival of the mission. He would live and die in Central Australia, bringing up his youngest son Theodore as an Arrernte-German bilingual. That said, he resolutely placed himself outside of the Aboriginal cultures: he refused to attend rites and ceremonies, relying wholly on his informants. VÖLKER (2001: 205; cf. NICHOLLS 2007: 106) notes that, following publication of this first volume in 1907, Strehlow shipped Arrernte cultural objects to his editor Leonhardi, who sold them to museums. So the images in the ethnographic account might also be part of a sales catalogue. The proceeds allowed Strehlow to build a house in Germany for his family and to make improvements to the mission church. The appropriation was economic as well as cultural.

**Freiherr Moritz von Leonhardi** (born 1856) was a German baron and armchair anthropologist with humanist leanings. Following Strehlow's published letter, from 1901 he sought information on Arrernte culture (VÖLKER 2001, VEIT 2015: 79), initiating a question-and-answer process that was to culminate in the seven-volume ethnographic description, which he edited, prefaced and published with the then new Städtisches Völker-Museum in Frankfurt. What we see in the book are thus Strehlow's answers to Leonhardi's absent questions, just as Strehlow's informants provided answers to his own absent questions.

<sup>6</sup> "Ein Bericht über die Mission in Neu-Hermannsburg, Australien, in einem Brief von H. Missionar Strehlow vom 8. Januar 1901", *Kirchliche Mitteilungen*, 15 May 1901. I have not seen the letter. A typewritten translation of what might be a different letter, reportedly dated 20 December 1901, is held by Museum Victoria: <http://spencerandgillen.net/objects/50ce72f6023fd7358c8a964b>. It corresponds to the German cited in SPENCER (1903) and would seem to have been produced by Spencer so that posterity would follow his truth.

From Leonhardi's introduction to that first volume in 1907, it would seem that he has asked Strehlow about this word *altjira* because he has also come across Spencer and Gillen's alternative translation as "dreamtime", as mentioned in the text we have just analyzed. Leonhardi had received a letter from Strehlow further affirming the existence of Altjira as a high god. Leonhardi circulated that letter to the Scottish folklorist Lang, who then sent it on to Baldwin Spencer in Melbourne "for perusal and comment".

Leonhardi thus controlled Strehlow's communications with a small network of anthropologists across Europe (VÖLKER 2001), just as he managed Strehlow's shipments of cultural objects.

**Sir Walter Baldwin Spencer** (born 1860) was an English Oxford-trained Professor of Biology at the University of Melbourne, President of the university's Professorial Board, eventually Chief Protector of Aborigines and, if the other titles did not impress enough, President of the Victorian Football Board. Although trained in biology, he had completed a short apprenticeship in anthropology under E. B. Tylor at the Pitt-Rivers Museum at Oxford (VEIT 2015: 76). He was then on the Horn expedition to the interior of Australia, observing not just animals and plants but also "stone age" people. In his four-volume report, published in 1896, we find the "dreamtime" translation accompanied by an explanation of how an evolutionist biologist might view Australian Aboriginal cultures:

The morality of the black is not that of the white man, but his life so long as he remains uncontaminated by contact with the latter, is governed by rules of conduct which have been recognized among his tribe from what they speak of as the "alchëringa," which Mr. Gillen has aptly called the "Dream times." (SPENCER, ed. 1896: I, 111)

Leave them alone and they will die out, since they come from an earlier stage of evolution. Such at least was a longstanding Australian ideology: through to the 1970s, evolutionist thought would also underwrite practices of cultural assimilation and the stealing of children, seeking to breed out or culturally replace the inferior. The notion of separate "moralities" (which assumed there was no religion among the Arrernte) conveniently locates Arrernte beliefs in the distant past, hence the translation of *alchëringa* and cognates as "dreamtime". Much was riding on the translation of this one word.

The translation is repeated in a similar report published by Spencer in 1904, which is the one Strehlow cites in his 1907 text:

*Alchëringa* – Name applied by the Arunta, Kaitish, and Unmatjera tribes to the far past, or dream times, in which their mythic ancestors lived. The word *alchéri* means dream. (SPENCER and GILLEN, 1904: 745)

As noted, Spencer received a copy of the letter in which Strehlow made his claim to the alternative translation. Spencer replies that Strehlow's letter has "more utter misleading nonsense packed into a small space than I recollect having come across before", basically because "the native told Strehlow that *Altjira meant God because Strehlow had told him for many years past that it did*" (SPENCER 1903: 5-6, italics mine). This becomes Spencer's main argument against Altjira as a god, which can only be true because the missionaries had made the word mean God. Spencer does nevertheless cite part of Strehlow's letter in German – a reminder of the status of German as a language of science –, picking out the passage that he most wants to be true:

Merkwürdigerweise hat dies Wort *Altjira* eine grosse Ähnlichkeit mit träumen (=altjirerama). [...] Doch scheint aus der Verwandtschaft dieser Wörter *Altjira* (Gott) und *altjirerama* (träumen) hervor zu gehen, dass ihr Gott ihnen mehr ein traumhaftes Wesen ist sogleich er wie gesagt Realität besitzt.

[It is worth noting that this Word *altjira* has a great similarity with “to dream” (=altjirerama) [...]. The relation between these words *altjira* (God) and *altjirerama* (to dream) would seem to suggest they see their god as more a dreamlike being at the same time as he, as said, possesses reality. (My translation)]

Given this disagreement, we might now understand why the photo of the four informants was such a strategic part of Strehlow’s text, and why the visible age of Loatjira functions as a counter-argument to Spencer. It could also explain why, in his 1907 text, Strehlow steps back from any headline declaration that *Altjira* is God, leaving the theology to the grammar, and why he takes pains to distinguish clearly between *altjira* and *altjirerama*, despite the fact that he had himself noted the association in the letter that reached Spencer.

Spencer digs in, insisting to all and sundry, repeatedly, priggishly, and occasionally viciously that Strehlow is mistaken in his translation of *altjira* (the various letters are summarized in VÖLKER 2001). He may also have forged a letter from Kempe, one of the previous missionaries at Ntaria, to the effect that the Lutherans knew all along that *altjera* was not a good word for God (J. STREHLOW 2020). Spencer’s main argument, as we have seen, is that Strehlow’s informants had been corrupted by mission life; they would say anything in exchange for food: “a savage is not altogether devoid of ‘cuteness’ when a good meal is in view”, and “what they have told him is just what they tell the women” (SPENCER 1903: 7). Much later, in 1927, Spencer would further claim that the earlier Lutheran missionaries themselves actually recognized *altjira* in the sense of a mythical pre-history, not as a divinity, “before the natives had been taught to use it for ‘God’” (SPENCER & GILLEN 1927: 101).

As for Strehlow himself, Spencer makes much of the fact that the missionary had never witnessed any Arrernte ceremony and thus could not know anything beyond what he had been told. Strehlow depended on language alone. Spencer, on the other hand, had witnessed ceremonies and claimed to have been “fully initiated” into the Arrernte (1927: ix).<sup>7</sup>

Spencer’s campaign to discredit Strehlow was remarkably successful. Sir James Frazer believed him<sup>8</sup> and deleted references to Strehlow from *The Golden Bough* (VÖLKER 2001: 202). Others followed suit. Malinowski notes that Spencer and Strehlow give contradictory accounts and, although he says does not know whom to believe, he inserts a question mark into Strehlow’s account, suspecting bias from missionary ideology: “The *Altjira* is the ‘good god (?) of the Aranda’” (MALINOWSKI 1913a: 215). As the Arrernte became famous in European anthropology, Spencer and Gillen’s translation carried the day.

Faced with the onslaught, Leonhardi wrote to Strehlow in 1909, urging him to explain his methodology, basically to say that he has translated exactly what was told to him

<sup>7</sup> One doubts that Spencer and Gillen were initiated, since that required subincision of the penis (MULVANEY & CALABY, 1985: 175; NICHOLLS 2007: 99).

<sup>8</sup> Frazer to Spencer: “From what you tell me about Strehlow it seems to me that I cannot safely use his evidence; so I intend to make no use of it. I wish you would publish your reasons for distrusting his evidence, such as you have stated them to me, so that I could refer to them. The shakiness of Strehlow’s facts ought to be known here in Europe” (FRAZER 1908).

(cit. VÖLKER 2001: 203). Strehlow seems not to have done as asked, so Leonhardi himself takes up the cudgels in his preface to the third volume (LEONHARDI 1910). There he actually goes further, mustering strong arguments against Spencer and Gillen. Most tellingly, Spencer and Gillen might indeed have witnessed ceremonies, but what they saw had been performed especially for them, close to town (rather than at sacred sites), undressed (whereas the Aborigines around Alice Springs wore clothes, as seen in Strehlow's photo above) and in the daytime, for the sake of photography (many ceremonies were supposed to be performed at night). The primitive had been produced and paid for by the anthropologists. And then, continues Leonhardi, since Spencer and Gillen do not know the Aboriginal languages, they parse words incorrectly and are thus fundamentally unqualified to talk about indigenous meanings and unable to know whether the Arrernte knew the meanings or not.

This last point merits investigation.

In one of his many letters of discreditation, Spencer reveals that, just as Strehlow depended on his informants, so Spencer depended on Gillen, whom he assumed was eminently qualified to correct the missionaries:

*Years ago Gillen expostulated with the missionaries for translations "Altjira" or "Alcheri" by "God" & now there comes a man who questions the natives of the mission station & finds the "altjira" means "God"! Such is evidence. (SPENCER 1905: 2)*

So who was this Gillen who could adamantly correct the missionaries?

**Francis James Gillen** (born 1855) was post and telegraph master at Alice Springs from 1892, eventually becoming Special Magistrate and Sub-Protector of Aborigines in South Australia. He was with Spencer on the Horn expedition of 1894 and worked with him on several subsequent field trips, gaining Spencer's trust as an informant because he, Gillen, was in turn thought to be trusted by Aboriginal informants: "Mr Gillen [...] has gained the most perfect confidence of the blacks" (SPENCER, ed. 1896: I 36). Spencer further tells us that Gillen is allowed to witness secret ceremonies, and that Spencer himself gained permission to attend because he was presented as Gillen's brother, like an adventure out of a Rider Haggard novel. As noted, this witnessing of ceremonies was Spencer's main claim to have more reliable information than Strehlow. Spencer himself did not claim to know any indigenous language. But then, he suggested the Arrernte did not know the meanings of their own ceremonies anyway (SPENCER 1905: 1), so why learn their language? He had to trust that Gillen somehow did know the meanings.

Gillen, for his part, seems to have been adept at managing ceremonies to help Spencer's research, as claimed by Leonhardi: "many sacred enactments were staged away from their correct secret locations in order to occur where the paying audience camped" (MULVANEY & CALABY, 1985: 169, 173, 207; NICHOLLS 2007: 99). Frazer was paying at least cultural capital for Spencer's fieldwork, Spencer was presumably paying Gillen, and Gillen was paying the performers. Again, the appropriation is economic as well as cultural.

We do not know how much Arrernte Gillen might have spoken, but there must be doubt about the extent to which he was actually communicating in the language. In Spencer's notebook of a 1901 fieldtrip carried out with Gillen, the words *alcheri* and *alcheringa* are recorded as adjectives and nouns to refer to the mythical past, but they are done so in a form of Aboriginal English.<sup>9</sup> Here is an example:

<sup>9</sup> There are online audio recordings of Gillen gathering language samples of Arrernte (for example, <http://spencerandgillen.net/objects/4fac6aab023fd704f475bd82>), but we only hear him speaking

*Panunga man named Urlia in alcheri. jumped up at Taylor Crossing (Purupa) went to Allalgera. stole urlia churinga. The man came and sat down beside the Allalgera mob and began thinking will this mob give me Churinga. No give him Churinga. (SPENCER 1901: 94)*

It seems rather unlikely that Gillen was expostulating too strongly about proper Arrernte.

In the various networks of exchanges between all these players, there was clear cooperation between Strehlow, Leonhardi and the mission informants, then between Spencer, Gillen and Frazer and the performers of ceremonies. But there was radical non-cooperation between Strehlow and Spencer, who never met and who defined each other through their divergent translations.

Did the difference really concern just one word? At some point Lang wonders why Spencer is so worked up about issue. Lang remembers having seen something in Spencer and Gillen's own 1986 report on the Horn expedition (KENNY 2013: 107). And sure enough, in the fourth volume of that report we find the word *alkirra* equated to *heavens*, which is where a great spirit lives:

*The sky is said to be inhabited by three persons – a gigantic man with an immense foot shaped like that of the emu, a woman, and a child who never developes [sic] beyond childhood. The man is called Ulthaana, meaning spirit. When a native dies, his spirit is said to ascend to the home of the great Ulthaana, where it remains for a short time [...]* (SPENCER, 1896: 4 183)

The intrigue here resides not so much in the distinct possibility that Spencer and Gillen's "gigantic man" was Strehlow's *altjira*, with the same emu foot and all<sup>10</sup>, but in Spencer's steadfast refusal to consider this belief as being anything like a living religion.

### **Strehlow's translation strategies**

The problem of translating *altjira* is close to what QUINE (1960) describes as "radical translation": a rabbit runs past, the native points and says "Gavagai!", the jungle linguist writes "Gavagai equals rabbit", equivalence. Quine then demonstrates that there must be doubt about this and any other translation, no matter how much checking and revision is done. He calls this doubt the "indeterminacy of translation". The debate between Strehlow and Spencer would be fruit of this kind of indeterminacy, as indeed would seem to be Strehlow's successive attempts to pin down the meaning of *altjira*.

Countless missionaries have faced the dilemma of how to name their god in other languages. In sixteenth-century Central America, a Franciscan solution was reportedly to impose the word *Dios* (God) on native languages, then to take the name of the chief local divinity and give it to the devil, "ensuring he was spat upon whenever named" (REMESAL 1966: 2.277, cf. PYM 2014: 148). The Dominicans, on the other hand, "gave God the name that the natives used, refusing that name to all the idols and reserving it for the one true God" (ibid.). The Hermannsburg Lutherans headed down the Dominican track in this case; Presbyterian missionaries in Australia are reported as going the other way (MOORE 2019b 141, 144). Yet a certain indeterminacy remains: use

English, making his informants translate sentences as telling as "I am hungry. Will you give me some food?". The informants are the translators, not Gillen.

<sup>10</sup> This passage is cited by Strehlow in a footnote in the second volume of his major work (1908: 1), where he notes that the account must be from the Luritja, not the Arrernte.

the Aboriginal word, and you will never be sure that your new god is being worshipped; impose your own word, and you will never be sure it is understood. Either way, the language is changed and missionary ethnographers would forever have trouble claiming to describe a culture as being untouched.

Strehlow's translation strategies are fairly pragmatic. In the matter of *Altjira*, his hands were effectively tied by a decision taken decades earlier. He was historically obliged to translate *Gott* as *Altjira*. In other instances, however, he created semi-neologisms by changing the class of Arrernte words (MOORE 2019a: 32-33). In fact, this seems to be what occurred with *Altjira*, which gained an ergative case marker that it would not have had previously (MOORE 2019a: 64). Strehlow also created new compounds: for example, from *tjalka* (flesh) plus *erama* (to become), we have *tjalkerama*, to become flesh, incarnation (example from HERSEY 2006: 17, who denounces the practice as "usurpation at one extreme and fictionalisation at the other"). For key religious concepts, the previous translators, notably Kempe, had brought Hebrew, Greek and Latin words across into Arrernte, and some of them remain. Strehlow, though, was more given to replacing such terms with words drawn from Arrernte (MOORE 2019a: 31, 60-61). Thus, *Jehova* and *Kyria*, used by Kempe when translating into Arrernte in 1891, become the Arrernte *Inkata* in Strehlow's translation in 1904, a term that he glosses in his 1909 wordlist as "Hauptling, Herr" (chief, Lord) (example from MOORE 2019a: 31).

So what theory might support the practice?

### **Clues to an absent theory**

For a practice of translation from German *into* Arrernte, a Lutheran missionary would have to look no further than Luther himself (cf. MOORE 2019a 29ff.): you seek the non-figurative meaning of the Biblical text, you posit that it can be understood by all, and you render it as clearly as possible into the language that people actually speak: "We do not have to ask the letters in the Latin how we should speak German, as these donkeys do, but we must ask the mother in the house, the children on the street, the common man in the marketplace" (LUTHER 1530: 4av, my translation). All these elements can be seen as guiding Strehlow's translation practice into Arrernte, including the sexism of gender roles (Strehlow's photographed informants were all men, just as Luther's mothers were always at home).

For translations *into* German, however, the issue is not as clear. There is a frustrating absence of theorization in Strehlow's text. To find ideas to support the practice, we have to infer from context.

We know more or less what kind of studies Strehlow would have encountered in his training as a Lutheran missionary at the Neuendettelsau Mission Institute in Bavaria (VEIT 2015, MOORE 2019a: 74ff.). He would have studied Latin, Greek, Hebrew and English, at least, and any linguistics would have involved cultural study as well, since missionary translation practice was recognized as concerning culture as much as grammar (VEIT 2015: 74; MOORE 2019a: 26). But the curriculum seems not to have included studies in translation or comparative linguistics as such. One has to look around for similar practices.

Here I pursue three ways of locating a missing theory: translation in language learning, the theory of natural religion, and proto-theories of equivalence. All three spring, I propose, from Prussian New Humanism and together could account for Strehlow's translation practice.

### ***Translation in language learning***

As can be seen in the passage we have analyzed, Strehlow's translations into German, unlike his work into Arrernte, use numerous loan words, which are presented and explained either in parentheses or in the body of the text, with others glossed in notes. There is a section of chants that are translated in interlinear word-for-word, followed by full prose translations (called "free translations"). An attentive reader could pick up and learn a good deal of Arrernte from these translations, and this pedagogical potential is even clearer in Strehlow's 1909 handwritten list of words from Arrernte, Luritja and Dieri (KENNY 2018). So where might such a pedagogical translation practice come from?

All these strategies for mixing languages translationally can be found in the mainstream inductive language-learning methods available in German from the early nineteenth century, for example in textbooks by SEIDENSTÜCKER (1811/1833), AHN (1834/1847) or PLOETZ (1848/1877) (see PYM 2016). There was, in the language-learning practices of the time, a clear set of pedagogical translation techniques. That might explain the presence of translation alongside comparative grammar, etymology and componential analysis in the passage we have read above.

### ***Translation from "natural religion"***

Moore (2019a: 59ff.) sees Strehlow as drawing on the philology of the Oxford-based German Lutheran Max Müller, who worked primarily on Sanskrit. The connection is worth pursuing.

In the first of his Gifford Lectures in 1888, Müller describes religion as ensuing from a sense of the infinite. One of his prime examples is the sky, which for primitive peoples "had its horizon, and so far it was perceived as finite; but it was at the same time the infinite sky, because it was felt that beyond what was seen as the sky there was and must be an infinite complement which no eye could see" (MÜLLER 1889: 149). One recalls the infinite that Strehlow claimed to have found: "altjira signifies one who has no beginning, who has not been produced from another" (STREHLOW 1907: 2). Thus, for Müller, "some of the races who are called savage or barbarous possess the purest, simplest, and truest views of religion" (1889: 349). Yet indeterminacy remains in Strehlow, who in the passage we have looked at does *not* declare that Altjira is his God in any full sense, just as there is equivocation in Müller, who recognizes that not all languages can express the infinite: "the more savage tribes can be produced without names and concepts for what is endless, deathless or infinite, the stronger the proof that these concepts were only gradually evolved out of precepts in which they were contained, but from which they had not yet been separated" (MÜLLER 1889: 126).

This might explain how Strehlow can both recognize divinity in Altjira and yet appropriate a name for the imposed Christian God: in his possible self-justification, he was helping the natural precept evolve into a fuller form.

### ***Translation as equivalence***

In addition to alternative translations and a reasoned equivocation, Strehlow's text has minor points of equivalence near the end, notably in "*altjira* (god)". In the midst of a whole discussion of what *altjira* means, how can the linguistic jousting so casually assume that the word is actually a simple equivalent of *Gott*?

One suspects the relation here is no more than fleeting comparison, only necessary so that wider plays can be made, perhaps akin to the *points de capiton* that Lacan (1966: 260) recognized as pinning signified to signifiers despite all the slippages of discourse. In the midst of doubts, quick links are made so that the rest may proceed. Yet this is not a trivial term.



Although equivalence was to become a major paradigm in twentieth-century translation theory, its traces in the nineteenth century are scarce. Garbovskiy (2007: 264) reports having found the term in Baudelaire, but the French poet was actually translating Edgar Allan Poe's *Eureka* of 1848. That text makes a claim that is strangely close to Strehlow's (and Müller's) concerns: "'infinity', like 'God', 'spirit'," says Poe, "and some other expressions of which the *equivalents* exist in all languages, is by no means the expression of an idea – but of an *effort at one*" (1848/2011: 18; italics mine). I would not like to claim that Strehlow could have encountered these lines or would have given any credence to the likes of Poe if he had, and Müller clearly did not agree that equivalents existed in all languages. Yet this text *Eureka* does suggest a further link: it is dedicated to Alexander von Humboldt, no less, one of the main contributors to Prussian New Humanism. And Alexander, we know, prefaced his brother Wilhelm's posthumous tome on the differences between languages, which does indeed make the parallel claim that all human languages are charged with seeking to express the infinite (a claim that Chomsky precariously drew on): "just as thought in its most human relation is a yearning from darkness toward light, from confinement toward the infinite, so sound flows outward from the depths of the chest" (HUMBOLDT 1836: 50-51).<sup>11</sup> In principle, this striving holds for all languages, or for language simply as a human fact. Belief in it could presuppose the equivalence that makes comparisons possible.

A few lines from Humboldt's introduction might help us understand how a sense of shared aspiration can relate to Strehlow's equivocation, and ultimately to his actions. Although much cited as a theory of linguistic relativism, Humboldt's text is strongly marked by a sense of human progress, which is also the progress by which one language can influence another. Thus, the Javanese language was informed and developed by contact with Indian languages. Without such contact, we would merely have the "vegetative life of humanity, developing rather mechanically along a given path" (1836: 15, my translation),<sup>12</sup> perhaps of the kind suited to a biologist like Spencer: take note of the culture and leave it alone. At the pinnacle of progress, we then find European culture, with a humanism that makes it superior: the Greeks and Romans, says Humboldt, did not have "the thought of respecting a person simply because they are a person" (1836: 22).<sup>13</sup> And since we do have this humanism, it is our duty to share it:

*It is a splendid privilege of our own day, to carry civilization into the remotest corners of the earth, to couple this endeavour with every undertaking, and to utilize power and means for the purpose, even apart from other ends. The operative principle here, of universal humanity, is an advance to which only our own age has truly ascended. (1836: 22)*<sup>14</sup>

<sup>11</sup> "Wie das Denken in seiner menschlichsten Beziehung eine Sehnsucht aus dem Dunkel nach dem Licht, aus der Beschränkung nach der Unendlichkeit ist, so strömt der Laut aus der Tiefe der Brust nach außen".

<sup>12</sup> "Vegetativen und sich auf gegebener Bahn gewissermaßen mechanisch fortentwickelnden Leben des Menschengeschlechts"

<sup>13</sup> "der Gedanke, den Menschen bloss darum zu achten, weil er Mensch ist"

<sup>14</sup> "Es ist ein schönes Vorrecht der neuesten Zeit, die Civilisation in die entferntesten Theile der Erde zu tragen, dies Bemühen an jede Unternehmung zu knüpfen, und hierauf, auch fern von anderen Zwecken, Kraft und Mittel zu verwenden. Das hierin waltende Princip allgemeiner Humanität ist ein Fortschritt, zu dem sich erst unsre Zeit wahrhaft emporgeschwungen hat"

That kind of humanism could provide secular justification for both Strehlow's respect for the cultural other, since the expression of the infinite is already there, and his incursions into languages and cultures that were not his. This, I propose, could be the translation concept that informed Strehlow's work.

### **Why this is important**

Any praise of missionary ideology is highly problematic, since it is part and parcel of the European invasion of First Nations. It comes, furthermore, with all the benefits and evils of a modernity marked by a humanism self-positioned at the pinnacle, bringing education, writing, healthcare and concern for the other, but also the imposition of cultures seen as superior. In the case of Western Arrernte, the linguistic and cultural effects of Strehlow's translating remain palpable: *Altjira* now refers exclusively to the Christian God, while the neighboring word *tnankara* denotes "the Dreaming, dreaming ancestor mythological past, birthmark, dreaming mark" (KENNY 2018: 164). One might similarly argue that Spencer and Gillen's alternative translation as "dreaming" was an intrusive simplification, an anthropologists' attempt to lock indigenous worldviews into a distant, forgotten past, with long-term negative effects for the vitality of Aboriginal cultures (MOORE 2019b). And as for aspiration to the infinite as an equivalent common denominator, it is hard to find in contemporary Australian cultures and should in any case be replaced by lessons to be learnt from indigenous sustainability.

There can be no question here of one translation being right and the other wrong, or any missionary or ethnographer being more heroic than the other. Perhaps the basic error of the disagreements between Strehlow and Spencer was that meanings could indeed be settled in an either-or way.<sup>15</sup> T. G. H. STREHLOW (1970) similarly pointed out the futility of supposing that systemic thought was common to all people living over a huge territory. That said, Carl Strehlow's text stands as a monumental attempt to understand and translate a culture. It should be seen as a part of understandings that are ongoing, in the present tense rather than a distant past.

There is a second, more political reason why Strehlow's work has been important, along with Spencer and Gillen's, and indeed why translation history itself can be important well beyond translation studies. Following the Aboriginal Land Rights (Northern Territory) Act of 1976 and the Native Title Act of 1993 (Commonwealth), First Nation groups can claim native title if they can show evidence of rights and interests in land over time. Since it is not easy to prove claims on the basis of oral history, written translations of those links have become of value. Consultant anthropologist Anna Kenny was employed by the Central Land Council to compile evidence and write Connection Reports involving the Western Aranda and neighbouring groups. Part of her evidence was drawn from Strehlow's *Die Aranda- und Loritja-Stämme*. The title claims she worked on have been successful in the Federal Court of Australia (KENNY 2019).

The act of translation changes the object translated, in this case eventually to restore just a part of the rights taken by invasion. The passage through German has very belatedly, and no doubt unintentionally, helped return language to country.

<sup>15</sup> This is picked up negatively by Malinowski: "any attempt to give 'strict' or 'exact' sense to aboriginal ideas is completely misplaced. The aborigines are not able to think exactly, and their beliefs do not possess any 'exact meaning.' And if an attempt be made to interpret them in this way, we shall always fail to understand them and to trace their social bearing" (1913a: 213).

## References

- AHN, Johann Franz (1834/1847): *Praktischer Lehrgang zur schnellen und leichten Erlernung der französischen Sprache*. 31st edition. Cologne: DuMont-Schalberg.
- DURKHEIM, Émile (1912): *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris: Félix Alcan.
- FRAZER, James G. (1905): "The beginnings of religion and totemism among the Australian Aborigines", *Fortnightly Review* 78 (465), 452-466.
- FRAZER, James G. (1908): "Letter to Baldwin Spencer, 19 April." <http://spencerandgillen.net/objects/52af9d529821f4140411cf90> (09.09.2022)
- FRAZER, James G. (1910): *Totemism and Exogamy*. London: Macmillan.
- FREUD, Sigmund (1913): *Totem und Taboo*. Leipzig/Vienna: Hugo Heller.
- GARBOVSKIY, Nikolay (2007): *Teoriya perevoda* [Translation theory]. Moscow: Izdatel'stvo Moskovskogo Universiteta.
- GREEN, Jennifer (2012): "The Altyerre Story – 'Suffering Badly by Translation'", *Australian Journal of Anthropology*, 23 (2), 158-178.
- HEIDEGGER, Martin (1957): *Der Satz vom Grund*. Pfullingen: Neske.
- HERSEY, S. J. (2006): *Endangered by desire. T. G. H. Strehlow and the inexplicable vagaries of private passion*. PhD thesis. University of Western Sydney.
- HUMBOLDT, Wilhelm von (1836): *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Berlin: Druckerei der Königlichen Akademie der Wissenschaften.
- INKAMALA, Mark (2018): "Rella nunaka inguia - our old people". In: Kenny, A. (ed.), *Carl Strehlow's 1909 Comparative Heritage Dictionary. Transcribed and translated from the German by Anna Kenny. Translated from Aranda and Loritja to English by the Inkamala families and members of the Western Aranda community*. Acton ACT: Australian National University Press, 23-34.
- KENNY, Anna (2013): *The Aranda's Pepa: An introduction to Carl Strehlow's Masterpiece Die Aranda- und Loritja-Stämme in Zentral-Australien (1907-1920)*. Acton ACT: Australian National University Press.
- KENNY, Anna (2017): "Arranda, Arrernte or Arrarnta? The Politics of Orthography and Identity on the Upper Finke River", *Oceania* 87 (3), 261-281.
- KENNY, Anna (ed.) (2018): *Carl Strehlow's 1909 Comparative Heritage Dictionary. Transcribed and translated from the German by Anna Kenny. Translated from Aranda and Loritja to English by the Inkamala families and members of the Western Aranda community*. Acton ACT: Australian National University Press.
- KENNY, Anna (2019): "Found in translation. The journey of a multilingual dictionary", *Art Guide Australia*. <https://artguide.com.au/art-plus/found-in-translation-the-journey-of-a-multilingual-dictionary> (09.09.2022).
- LACAN, Jacques (1966): *Écrits 1*. Paris: Seuil.
- LEONHARDI, Moritz Freiherr von (1910): „Vorrede“. In: STREHLOW, Carl: *Die Aranda- und Loritja-Stämme in Zentral-Australien. III Teil*. Frankfurt a. M.: Joseph Baer, v-xviii.
- LUTHER, Martin (1530): *Ein sendbrieff D. M. Lutthers. Von Dolmetzsch en vnd Fürbit der heiligenn*. Nuremberg: Johann Petreius für Georg Rottmaier. <https://blogs.bodleian.ox.ac.uk/taylor-reformation/digital-library/ein-sendbrief-vom-dolmetzchen> (09.09.2022)

- MALINOWSKI, Bronisław (1913a): *The Family among the Australian Aborigines. A Sociological Study*. London: University of London Press.
- MALINOWSKI, Bronisław (1913b): "Review of *Across Australia* by Baldwin Spencer and Francis Gillen", *Folk-Lore* 24, 278-79.
- MAUSS, Marcel (1900): Review of Spencer and Gillen, *L'Année sociologique* 3, 205-215.
- MOORE, David (2016): "Altjira, Dream and God". In: COX, J. L. & POSSAMAI, A. (eds.): *Religion and Non-Religion among Australian Aboriginal Peoples*. London/New York: Routledge, 85–108.
- MOORE, David (2019a): *Missionary linguistics and the German contribution to Central Australian language research and fieldwork 1890-1910*. PhD thesis. University of Western Australia.
- MOORE, David (2019b): "The Wanderings of Altjira, Christianity and the Translation of Sacred Words in Central Australia". In: DEDENBACH-SALAZAR SÁENZ, S. (ed.): *Translating Wor(l)ds: Christianity Across Cultural Boundaries*. Baden-Baden: Academia Verlag, 127-156.
- MÜLLER, Max (1889): *Natural religion. The Gifford Lectures*. London: Longmans, Green & Co.
- MULVANEY, Derek John & CALABY, John Henry (1985): *So Much That is New. Baldwin Spencer. 1860-1929*. Carlton: Melbourne University Press.
- NICHOLLS, Angus (2007): "Anglo-German mythologies: the Australian Aborigines and modern theories of myth in the work of Baldwin Spencer and Carl Strehlow", *History of the Human Sciences* 20 (1), 83-114.
- PETERSON, Nicolas & KENNY, Anna (2017): "The German-language tradition of ethnography in Australia". In: Peterson, N. & Kenny A. (eds.): *German Ethnography in Australia*. Acton ACT: Australian National University Press, 3-27.
- PLOETZ, Carl (1848/1877): *Elementarbuch der französischen Sprache*. Berlin: Herbig.
- POE, Edgar Allan (1848/2011): *Eureka. An essay on the material and spiritual universe*. Auckland: The Floating Press.
- PYM, Anthony (2014): *Negotiating the frontier. Translators and intercultural history in Hispanic history*. London/New York: Routledge.
- PYM, Anthony (2016): "Nineteenth-century discourses on translation in language teaching".  
[https://www.researchgate.net/publication/305587778\\_Nineteenth-century\\_discourses\\_on\\_translation\\_in\\_language\\_teaching](https://www.researchgate.net/publication/305587778_Nineteenth-century_discourses_on_translation_in_language_teaching) (09.09.2022).
- PYM, Anthony (2020): "Trust-based translation history. Guideline questions and an illustration", *Chronotopos* 2 (1&2), 146-160. <https://doi.org/10.25365/cts-2020-2-1-6>.
- PYM, Anthony (2021): "Method in translation history – on reflexive empiricism".  
[https://youtu.be/5izsIpUU8\\_k](https://youtu.be/5izsIpUU8_k) (03.09.2022).
- QUINE, Willard Van Orman (1960): *Word and Object*. Cambridge MA: MIT Press.
- REMESAL, Antonio de (1966): *Historia general de las Indias occidentales y particular de la gobernación de Chiapa y Guatemala*. 2 vols. Ed. by Carmelo Saenz de Santa María. Madrid: Atlas.

- RIZZI, Andrea; LANG, Birgit & PYM, Anthony (2019): *What is translation history? A trust-based approach*. London: Palgrave Macmillan. <https://doi.org/10.1007/978-3-030-20099-2>.
- SEIDENSTÜCKER, Johann H. P. (1811/1833): *Elementarbuch zur Erlernung der französischen Sprache*. 8th ed.. Hamm und Soest: Schulz.
- SPENCER, W. Baldwin (ed.) (1896): *Report on the work of the Horn Scientific Expedition to Central Australia*. London/Melbourne: Melville, Mullen & Slade.
- SPENCER, W. Baldwin (1901): *Journal. Spencer Gillen Expedition to Central Australia*. Handwritten document. Museum Victoria. <http://spencerandgillen.net/objects/50ce72f4023fd7358c8a93f5> (03.09.2022).
- SPENCER, W. Baldwin (1903): Letter to J.G.F. More, 9 December 1903. Pitt Rivers Museum. <http://spencerandgillen.net/objects/52af9d529821f4140411cf87> (03.09.2022).
- SPENCER, W. Baldwin (1905): Letter to A.W. Howitt, 5 June 1905. Victoria Museum. <http://spencerandgillen.net/objects/4fac69bd023fd704f475b6e2> (03.09.2022).
- SPENCER, W. Baldwin & GILLEN, Francis James (1899): *The Native Tribes of Central Australia*. London: Macmillan.
- SPENCER, W. Baldwin & GILLEN, Francis James (1904): *The Northern Tribes of Central Australia*. London: Macmillan.
- SPENCER, W. Baldwin & GILLEN, Francis James (1927): *The Arunta. A Study of a Stone Age People*. London: Macmillan.
- STREHLOW, Carl (1907): *Die Aranda- und Loritja-Stämme in Zentral-Australien. I. Teil. Mythen, Sagen und Märchen des Aranda-Stammes*. Frankfurt a. M.: Joseph Baer.
- STREHLOW, Carl (1908): *Die Aranda- und Loritja-Stämme in Zentral-Australien. II. Teil. Mythen, Sagen und Märchen des Loritja-Stammes*. Frankfurt a. M.: Joseph Baer.
- STREHLOW, John (2004): "Reappraising Carl Strehlow: Through the Spencer–Strehlow debate". In: VEIT, W. (ed.): *Occasional Paper No. 3*. Alice Springs: Strehlow Research Centre, 59-91.
- STREHLOW, John (2020): "False Witness: Was Walter Baldwin Spencer a forger and a fraud?", *The Australian* 10 November, 12.
- STREHLOW, T. G. H. (1970): "Geography and the Totemic Landscape in Central Australia". In: BERNDT, R. M. (ed.): *Australian Aboriginal Anthropology*. Nedlands: University of Western Australia Press, 92-140.
- STREHLOW, T. G. H. (2015): *Journey to Horseshoe Bend*. Artamon: Giramondo.
- TRIGGER, David S. (1987): "Languages, Linguistic Groups and Status Relations at Doomadgee, an Aboriginal Settlement in North-West Queensland, Australia", *Oceania* 57 (3), 217-238.
- VEIT, Walter F. (2015): "Missionaries and their ethnographic instructions", *The Royal Society of Victoria* 127, 73-82.
- VÖLKER, Harriet (2001): "Missionare als Ethnologen. Moritz Freiherr von Leonhardi, australische Mission und europäische Wissenschaft". In: WENDT, R. (ed.): *Sammeln, Vernetzen, Auswerten. Missionare und ihr Beitrag zum Wandel europäischer Weltsicht*. Tübingen: Gunter Narr, 173-215.

Ines Kinga Krause

## Der Übersetzer Curt Meyer-Clason

### Eine Annäherung an die (implizite) Übersetzungstheorie des literarischen Übersetzers

---

1/2022  
DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-3

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

#### Abstract

*Das translatorische Handeln literarischer Übersetzer rückt immer mehr in den Vordergrund moderner translationswissenschaftlicher Studien. Am Beispiel des Übersetzers Curt Meyer-Clason, der insgesamt über 150 Romane und unzählige Gedichte aus dem Englischen, Französischen, Portugiesischen und Spanischen übersetzte und als einer der größten Kulturvermittler Lateinamerikas des 20. Jahrhunderts gilt, soll eine mögliche Vorgehensweise zur Rekonstruktion seiner (impliziten) Übersetzungstheorie vorgestellt werden.*

*Für diesen Zweck werden die Peritexte und Fachzeitschriftenbeiträge des Übersetzers ausgewertet. Die theoretischen Äußerungen zum Thema Übersetzen sollen anderen Übersetzungstheoretikern gegenübergestellt werden, um Meyer-Clason bestimmten Übersetzungsparadigmen zuordnen zu können. In der Übersetzungskritik wird auf einige Übersetzungsstrategien des Übersetzers eingegangen, um zu überprüfen, ob Diskrepanzen zwischen den theoretischen Ansprüchen und dem praktischen Übersetzen festzustellen sind.*

*Für eine gerechte, akteursorientierte Übersetzungskritik spielt – neben den theoretischen Ansprüchen des Translators – auch seine Topobiografie und die damit einhergehende Individualität des Übersetzers eine wichtige Rolle. Am Beispiel Curt Meyer-Clasons soll exemplarisch dargestellt werden, wie bedeutend der biobibliografische Hintergrund für die Übersetzer- und Übersetzungsforschung ist.*

*Keywords: Übersetzerforschung, Übersetzungskritik, Stil, literarisches Übersetzen*

Ines Kinga Krause

## Der Übersetzer Curt Meyer-Clason

Eine Annäherung an die (implizite) Übersetzungstheorie des literarischen Übersetzers

### Abstract

*Das translatorische Handeln literarischer Übersetzer rückt immer mehr in den Vordergrund der modernen translationswissenschaftlicher Studien. Am Beispiel des Übersetzers Curt Meyer-Clason, der insgesamt über 150 Romane und unzählige Gedichte aus dem Englischen, Französischen, Portugiesischen und Spanischen übersetzte und als einer der größten Kulturvermittler Lateinamerikas des 20. Jahrhunderts gilt, soll eine mögliche Vorgehensweise zur Rekonstruktion seiner (impliziten) Übersetzungstheorie vorgestellt werden. Für diesen Zweck werden die Peritexte und Fachzeitschriftenbeiträge des Übersetzers ausgewertet. Die theoretischen Äußerungen zum Thema Übersetzen sollen anderen Übersetzungstheoretikern gegenübergestellt werden, um Meyer-Clason bestimmten Übersetzungsparadigmen zuordnen zu können. In der Übersetzungskritik wird auf einige Übersetzungsstrategien des Übersetzers eingegangen, um zu überprüfen, ob Diskrepanzen zwischen den theoretischen Ansprüchen und dem praktischen Übersetzen festzustellen sind. Für eine gerechte, akteursorientierte Übersetzungskritik spielt – neben den theoretischen Ansprüchen des Translators – auch seine Topobiografie und die damit einhergehende Individualität des Übersetzers eine wichtige Rolle. Am Beispiel Curt Meyer-Clasons soll exemplarisch dargestellt werden, wie bedeutend der biobibliografische Hintergrund für die Übersetzer- und Übersetzungsforschung ist.*

*Keywords: Übersetzerforschung, Übersetzungskritik, Stil, literarisches Übersetzen*

### Die Sichtbarkeit literarischer Übersetzer

Die moderne Translationswissenschaft beschäftigt sich zunehmend mit dem Thema der Sichtbarkeit literarischer Übersetzer. Diese sollen, unter anderem, durch Publikationen zu ihrer Vita und im Kontext ihres übersetzerischen Œuvres als handelnde Akteure im Prozess des Übersetzens literarischer Texte bekannt gemacht werden, da das Übersetzen „für die Geschichte der deutschen Literatur wie für das aktuelle literarische Leben von eminenter Bedeutung ist“ (TASHINSKIY/KELLETAT 2015). Eins der größten deutschsprachigen Projekte, die sich diesem Thema widmen, ist das Germersheimer Übersetzerlexikon *UeLEX* (<http://www.uelex.de/>). Die Individualität des Übersetzers wird durch die Perspektive seines translatorischen Handelns in den Fokus gerückt (TASHINSKIY 2019: 42).

Im vorliegenden Artikel wird zunächst die (implizite) Übersetzungstheorie Curt Meyer-Clasons anhand seiner Peritexte rekonstruiert; anschließend werden im Rahmen einer Übersetzungskritik einige Passagen aus *Crónica de una muerte anunciada* von Gabriel García Márquez (2012, Erstausgabe 1981) in Meyer-Clasons Fassung (2001, Erstausgabe 1981) mit der Neuübersetzung von Dagmar Ploetz (2009, Erstausgabe 2006) verglichen; beide erschienen im Kiepenheuer & Witsch-Verlag unter dem Titel *Chronik eines angekündigten Todes*. Die Textbeispiele stammen aus einem Korpus, der für die Masterabschlussarbeit der Verfasserin erstellt wurde und im Rahmen eines

Sammelbandes veröffentlicht wird (vgl. KRAUSE 2023; im Druck). Ging es dort um den Stil des Übersetzers Curt Meyer-Clason, so liegt der Fokus im vorliegenden Beitrag auf der von ihm umgesetzten (impliziten) Übersetzungstheorie. Die im Folgenden angeführten Beispiele können im gegebenen Rahmen keine umfassende Übersetzungskritik leisten und dienen lediglich zur Verdeutlichung der theoretischen Ausführungen.

Es soll insbesondere auf die Diskrepanzen zwischen den theoretischen Ansprüchen des Übersetzers und ihrer Verwirklichung in seinen Übersetzungen eingegangen werden, um so die Individualität des Übersetzers Curt Meyer-Clason exemplarisch untersuchen zu können. Der literarische Übersetzer übernimmt – neben seiner Rolle als Rezipient des ausgangssprachlichen Textes – die Rolle des Koautors ein, der sich durch seine Funktion als (Kultur-)Mittler von dem ursprünglichen Autor unterscheidet (KRAUSE 2023: 160).

Unter impliziten Theorien werden „persönliche Überzeugungen, deren Gültigkeit unterstellt wird und die bei der Beurteilung von Personen [...], Situationen u. a. mit einfließen, ohne daß eine vertiefte kritische Analyse erfolgt“, verstanden (NEUBAUER 2000). Anders als im Falle von wissenschaftlichen (bzw. „expliziten“) Theorien, greifen Menschen, die nach impliziten Theorien handeln, auf „subjektive Annahmen über den Zusammenhang von Sachverhalten“ zurück (NEUBAUER 2000). Diese werden nicht – oder wie bei Meyer-Clason nur bruchstückhaft – „schriftlich ausformuliert und mit anerkannten Methoden überprüft“ (NEUBAUER 2000). Eine implizite Übersetzungstheorie kann folglich als eine bewusste oder unbewusste, in jedem Fall nicht ausformulierte Theorie aufgefasst werden, auf die der Übersetzer zurückgreift, um die Möglichkeiten und Grenzen seines Tuns, relevante sprachliche und außersprachliche Faktoren sowie Methoden und Verfahren zur Lösung verschiedener Übersetzungsschwierigkeiten und -probleme zu beschreiben (vgl. KOLLER 1983: 97f.).

Die Unsichtbarkeit des literarischen Übersetzers ist das vermeintlich wichtigste Kriterium des translatorischen Handelns. Dies ist auf die Tatsache zurückzuführen, dass es in „der literarischen Übersetzung [...] nicht genügen kann und darf, nur den Inhalt [...] eines literarischen Werkes wiederzugeben“; die Aufgabe literarischer Übersetzer bestehe vielmehr darin, „den speziellen Stil des jeweiligen Autors erkennbar nachzubilden“ (WALTER 1992: 305). Kann der literarische Übersetzer seinen eigenen Stil zugunsten des Autorenstils gänzlich ablegen oder wird er – anhand seines Übersetzerstils – in den von ihm übertragenen Werken sichtbar? Es gibt zahlreiche Arbeiten, die sich mit der Erforschung des Autorenstils in übersetzter Literatur oder mit verschiedenen Übersetzungen desselben Werks in dieselbe Zielsprache beschäftigen, aber die Stileigenschaften des literarischen Übersetzers werden in der Fachliteratur noch verhältnismäßig selten analysiert. Die Heranziehung von Peritexten des Übersetzers und ihre Analyse im Rahmen der Übersetzungskritik erfolgt beispielsweise bei Aristizábal Cuervo (2007) sowie im Sammelband von Couturier-Heinrich (2012).

Abgesehen von der zeitlichen und räumlichen Distanz, die es zwischen der Entstehung des Originals und der Anfertigung seiner Übersetzung zu überbrücken gilt, steht der Übersetzer vor einer weiteren Aufgabe: Der Autor des Originals muss und wird sich völlig anderer Sprachmittel bedienen, die seinem Übersetzer nicht zur Verfügung stehen. Der Übersetzer muss sich folglich fragen, mit welchen *anderen* sprachlichen und stilistischen Mitteln er den Ausgangstext in die Zielsprache übersetzen kann, sodass der *Stil des Autors* in der Zielsprache zur Geltung kommt. Er wird – gemäß Walters (1992: 306) Forderung – idealerweise zunächst eine Stilanalyse vornehmen, aber diese liefert ihm immer noch keine Antwort auf die Frage, wie dieser *Stil* ins Deutsche zu übertragen ist.

Hierfür muss er eine Reihe relevanter translatorischer Entscheidungen treffen, die in *seiner* Auffassung den *Stil des Autors* am besten wiedergeben. Seine Entscheidung



diesbezüglich ist und bleibt subjektiv: „Das Verstehen und die Wirkung eines Textes ist [...] nicht nur dadurch bedingt, was im Text steht, sondern auch durch das, was der Leser aufgrund seiner Erwartungen und seines Verständnisses des Gesamttextes auf die jeweilige Textstelle projiziert“ (KUßMAUL 2007: 45). Die translatorische Kreativität ist ein „notwendige[r] Bestandteil des Übersetzens“, da der Übersetzer „[f]ast immer [...] gezwungen [ist], etwas gegenüber dem Ausgangstext zu verändern, sei es aus Gründen des Sprachsystems, der Sprachnormen, des Reim- und Metrikzwangs oder bestimmter pragmatischer Gegebenheiten“ (KUßMAUL 2007: 31). Nach Reiß (1988: 67) fordert das literarische Übersetzen „selbstständige Entscheidungen und kreative Fähigkeiten“, aber der Übersetzer wird dadurch nicht zu einem „unumschränkten, ungebundenen, souveränen Herrn seines Tuns“. Cercel (2015) listet einige Elemente auf, die für die Analyse des Übersetzerstils verwendet werden können:

*Durch die genaue sprachlich-stilistische Analyse der Translate kann die Signatur des Übersetzers Kontur gewinnen und sichtbar gemacht werden. Beobachtet werden können dabei beispielsweise seine Vorliebe für bestimmte Wörter und Wendungen bzw. seine stilistischen Idiosynkrasien, die Art und Weise, wie typische sprachenpaar- bzw. autorbezogene Übersetzungsschwierigkeiten bewältigt werden. Dies erfordert meistens besondere technische und poetische Kunstgriffe, sodass die kreative Leistung des Übersetzers ein privilegiertes Beobachtungsfeld seiner Individualität darstellen kann.* (CERCEL 2015: 133)

Wie sichtbar die „Handschrift des Übersetzers“ in einer literarischen Übersetzung ist, „hängt u.a. von der gewählten Übersetzungsstrategie und von der Konsequenz ihrer Anwendung ab“ (CERCEL 2015: 132):

*[S]ie schimmert durch die Übersetzung durch und kann unter Umständen sogar den Individualstil des übersetzten Autors überlagern und entscheidend verändern – oder aber seine Spezifität gerade über die möglichst getreue Nachbildung des Stils des übersetzten Autors definieren.* (CERCEL 2015: 132)

Obwohl „der Übersetzer selbst [...] im Mittelpunkt des Translationsprozesses“ steht, darf nach Stolze (1992: 21) „dessen Eigenart als kulturgebundenen Individuum nicht wegdiskutiert oder unreflektiert vorausgesetzt werden, sondern ist zum Gegenstand der Reflexion zu machen“. Die translatorische Subjektivität ist folglich „nicht Vereinzelung, die eine allein herrschende Machtposition erzeugen würde, sondern eine kulturelle Prägung, die wir nicht ablegen, sondern kritisch hinterfragen müssen“ (STOLZE 2018: 253). Im Folgenden sollen der Übersetzer Curt Meyer-Clason sowie seine (implizite) Übersetzungstheorie vorgestellt werden. Die aus seinen Peritexten gewonnenen Erkenntnisse werden anschließend mit einigen Textbeispielen verdeutlicht.

### **Der Übersetzer Curt Meyer-Clason**

Curt Meyer-Clason wurde am 19. September 1910 in Ludwigsburg geboren. Er verließ das Stuttgarter Gymnasium ohne Abschluss und absolvierte eine kaufmännische Ausbildung. In den 1930er Jahren reiste er im Auftrag einer US-amerikanischen Firma als Baumwollhändler nach Brasilien und Argentinien, 1942 wurde er in Brasilien wegen angeblicher Spionage zu zwanzig Jahren Haft auf der Ilha Grande verurteilt (KRAUSE & VEJMEJKA 2022a). Bis zur Aufhebung des Urteils 1947 verbrachte er die Jahre im Gefängnis damit, europäische Literatur zu lesen und seine Begeisterung für die Literatur zu entdecken (BERNAUER 2012). Darüber, wie er Spanisch und brasilianisches Portugiesisch erlernte, schrieb er Folgendes:

*Graças a coincidências felizes de minha vida, aprendi as línguas estrangeiras in loco, isto é, não na escola, não na universidade, não nos livros, mas som [sic] no espaço vital delas: na rua, no convívio com os homens de cada país. Daí não ter caído nunca no erro de acreditar nas palavras, na palavra solta, solitária do mundo estéril e mofado da filologia, mas unicamente na palavra casada, na relação, na tensão das palavras entre só [sic] – aliás, um pouco com Georges Braque, que não acreditava nas coisas, mas tão somente na recíproca relação delas, de uma com a outra. Por isto, uma tradução, para mim, e [sic] uma partida toda pessoal para uma aventura, para uma experiência [sic] que consiste em escutar a nova voz, em senti-la, em compreendê-la. (MEYER-CLASON 1996a: 149f.)<sup>1</sup>*

Später kehrte er nach Deutschland zurück, wo er als Lektor, Autor und Übersetzer arbeitete. 1969 wurde er zum Leiter des Lissaboner Goethe-Instituts berufen, wo er bis 1976 arbeitete, und das er während der Salazar-Diktatur in ein Kulturzentrum der Stadt verwandelte (BERNAUER 2012).

Mit seiner Arbeit als Kulturvermittler und Übersetzer leistete er einen bedeutenden Beitrag zur Bekanntmachung lateinamerikanischer, insbesondere brasilianischer Autoren in Deutschland. Obwohl er mehrere autobiografische Werke verfasste, wurde er in erster Linie für seine Arbeit als Übersetzer ausgezeichnet (HARTMANN 2012). Zu den wichtigsten von Meyer-Clason übersetzten Autoren gehören Jorge Luis Borges, Carlos Drummond de Andrade, Gabriel García Márquez, Pablo Neruda, Juan Carlos Onetti und João Guimarães Rosa (vgl. KRAUSE & VEJMEKKA 2022a).<sup>2</sup> Meyer-Clason trat nicht nur als literarischer Übersetzer hervor; er war auch Herausgeber mehrerer Anthologien mit Erzählungen und Essays lateinamerikanischer Autoren. 1975 erhielt Meyer-Clason den Johann-Heinrich-Voß-Preis „für seine außerordentlichen Leistungen als Übersetzer und als Vermittler lateinamerikanischer Lyrik und Prosa“ (DEUTSCHE AKADEMIE FÜR SPRACHE UND DICHTUNG 1975). Darüber hinaus wurde er 1978 mit dem Übersetzerpreis des Kulturkreises im Bundesverband der Deutschen Industrie und 1996 mit dem Bundesverdienstkreuz 1. Klasse ausgezeichnet (KRAUSE & VEJMEKKA 2022a). In seiner Dankrede für den Voß-Preis sagte er, dass die Verleihung dieses Preises für ihn „eine Genugtuung“ sei, weil seine „Mittlerschaft [der] Literatur eines Kulturkreises und Kontinents gewürdigt“ wurde, „der trotz dreimaliger Verleihung des Nobelpreises während zwanzig Jahren im deutschen Sprachgebiet bislang nicht das Echo zuteil wurde, das ihr gebührt“ (MEYER-CLASON 1975: 13). Curt Meyer-Clason starb am 13. Januar 2012 in München (BERNAUER 2012).

### **Übersetzungstheorie Curt Meyer-Clasons**

Curt Meyer-Clason war einer der produktivsten Übersetzer des 20. Jahrhunderts, der die lateinamerikanische Literatur in Deutschland bekannt machte. Auch wenn er keine übersetzerische Ausbildung absolviert hatte und sich oft als „Handwerker“ bezeichnete

<sup>1</sup> = [Dank der glücklichen Zufälle meines Lebens lernte ich Fremdsprachen an Ort und Stelle, das heißt, nicht in der Schule, nicht an der Universität, nicht in Büchern, sondern in ihrem Lebensraum: auf der Straße, im Umgang mit den Menschen des jeweiligen Landes. Deshalb habe ich nie den Fehler begangen, an Wörter zu glauben, an die losen, einsamen Wörter der sterilen und verstaubten Welt der Philologie, sondern nur an das gepaarte Wort, an die Beziehung, an die Spannung der Wörter untereinander – ein bisschen wie Georges Braque, der nicht an die Sachen glaubte, sondern nur an ihre Beziehungen zueinander, der einen zu der anderen. Deshalb ist eine Übersetzung für mich ein persönlicher Aufbruch zu einem Abenteuer, zu einer Erfahrung, die darin besteht, der neuen Stimme zuzuhören, sie zu spüren, sie zu verstehen.]

<sup>2</sup> Für eine detaillierte Übersetzungsbibliografie Curt Meyer-Clasons vgl. KRAUSE & VEJMEKKA (2022b).

(MEYER-CLASON 1966: 1), ist sein Bezug zu verschiedenen Übersetzungstheorien nicht von der Hand zu weisen. Die beachtliche Zahl seiner Peritexte und Artikel in Fachzeitschriften wie *Der Übersetzer* (heute: *Übersetzen*) und *Scripta*, in denen er sich ausführlich zur Translation äußert, weist darauf hin, dass er sich auch theoretisch mit dem Thema auseinandergesetzt hat. Einige dieser Texte werden im Folgenden hinzugezogen, um seine (implizite) Übersetzungstheorie nachzuzeichnen und den Bezug zu anderen Übersetzungstheoretikern herzustellen.

Nach Meyer-Clason (1970: 79) gilt es sowohl bei der Interpretation als auch beim Übersetzen literarischer Werke, „zum Kern des Urtextes vorzudringen, um von dort aus die Brücke ins neue, eigene Sprachgebiet zu schlagen“, da beide „an der Wurzel ein und derselbe Vorgang“ seien. Weiter betont er, dass „am Anfang eines Versuchs, richtig zu übersetzen, der Versuch stehen muß, das Wort des Urtextes auf Wert, Sinn, Bedeutung und Geist abzutasten und zu ergründen“ (MEYER-CLASON 1970: 82). Dies erinnert an Schleiermachers Auffassung, dass die zielsprachlichen Leser die „eigenthümliche Denkweise und Sinnesart“ des Verfassers „anschauen“ müssen (SCHLEIERMACHER 1963: 45). Der Übersetzer wird angehalten, zu versuchen, „[d]as nämliche Bild, den nämlichen Eindruck, welchen er selbst durch die Kenntniß der Ursprache von dem Werke, wie es ist, gewonnen, [...] den Lesern mitzuthemen, und sie also an seine ihnen eigentlich fremde Stelle hinzubewegen“ (SCHLEIERMACHER 1963: 48). Auch die folgende Aussage Meyer-Clasons weist einen Bezug zu Schleiermachers Theorie auf:

*Meine Erfahrung lehrt mich, daß ich der inneren Form des Originals um so näher komme, je weiter ich zum Ausgangspunkt meines Tuns, zur Urdistanz, die glücklicherweise beide Sprachen trennt, zurückgehe, je unabhängiger, je freier im geistigen Begriff ich [João Guimarães] Rosas Wort in Sinn, Bild, Klang zu bewahren suche.* (MEYER-CLASON 1969a: 264)

In Curt Meyer-Clasons Nachlass am Ibero-Amerikanischen Institut in Berlin wird die von ihm gespendete private Bibliothek aufbewahrt, zu der mehrere philologische Publikationen gehören, wie Störigs *Das Problem des Übersetzens* (in der u. a. die Beiträge Benjamins, Humboldts und Schleiermachers enthalten sind), Strausfelds Sammelbände *Lateinamerikanische Literatur* und *Materialien zur lateinamerikanischen Literatur* sowie Delilles *Problemas da tradução literária*. Eigenen Aussagen zufolge beschäftigte sich Meyer-Clason mit zeitgenössischer Fachliteratur, u. a. mit Steiners *After Babel* und Wandruszkas *Sprachen: vergleichbar und unvergleichlich* (MEYER-CLASON: Brief an A. Naß vom 20. Oktober 1997. IAI).

### ***Translatorische Treue und die „Farbe der Fremdheit“***

In seinen Artikeln und Peritexten positioniert sich Meyer-Clason klar innerhalb des Treue-Paradigmas, bei dem eine möglichst hohe Invarianz auf allen Textebenen angestrebt wird.<sup>3</sup> Er ist davon überzeugt, dass bestimmte „Nuancen ins Deutsche hinübergezwungen“ werden müssen, „die weitgehend von Lautmalereien leben, von Klängen, denen der Dichter häufig einen neuen, eigenen Sinn verleiht“ (MEYER-CLASON 1964/65: 7). Bezugnehmend auf die Übersetzung von João Guimarães Rosas *Grande Sertão: Veredas* schreibt er, dass die „Reimsprüche, die Würze des Buches [...], unter allen Umständen [ge]rette[t]“ werden müssen (MEYER-CLASON 1964: 97), um in der Übersetzung ein „gemäßes Gegenbild“ zu finden (MEYER-CLASON 1964: 96).

Im Rahmen der Treue gegenüber dem Autor des Originals ist es für Meyer-Clason (1970: 83) wichtig, „ungewohnte Wendungen, einen ungeahnten Ton durch Kunstgriffe und Künstlichkeiten [nicht zu erzwingen], die zwar im Rahmen des Originals

<sup>3</sup> Das Paradigmenkonzept wird in Siever (2015) erläutert.

durchgehen, die aber in der Übersetzung überspannt, weit hergeholt, abgeschmackt klingen“. Es geht ihm vor allem darum, „einerseits den Autor nicht zu verraten, und doch eine Fassung zu bieten, die überrascht, ohne zu verstimmen“ (MEYER-CLASON 1970: 83). Mit dieser Aussage ist er innerhalb des funktionalistischen Paradigmas mit dessen Forderung nach doppelter Loyalität dem Autor und den Rezipienten gegenüber einzuordnen (NORD 2011). Meyer-Clason (1988a: 76) bezieht sich in einigen seiner Kommentare zu seiner Übersetzungsstrategie auch auf die Forderungen der Autoren, wie auf Gabriel García Márquez, der „fordere, dass eine idiomatisch äquivalente Übersetzung Tugenden und Schwächen des Originals im Wortsinn wiedergebe[n] und nicht deutend, erklärend, schönend“ sein soll.

Es ist für ihn die Aufgabe des Übersetzers, in die Rolle des „Zwillingsbruders des Autors“ zu schlüpfen, um den ausgangssprachlichen Text „von einer Sprachlandschaft in die neue [zu] übertragen“ (MEYER-CLASON 1994c: 101):

*Para el traductor que aprendió a convivir, a la manera rosaneana, con el Mundo de Macondo, la falta de contacto con la presencia viva del autor es menos grave. Pues él vive en contacto diario con su obra, casi como hermano gemelo que está resuelto a recrear una obra idéntica en su idioma. Pues no obstante que incomparables, las lenguas están emparentadas como los pueblos a través de sus fronteras. Basta la curiosidad amorosa para conocerlos. (MEYER-CLASON 2014)<sup>4</sup>*

An anderer Stelle betont Meyer-Clason (1966: 1f.), wie wichtig die „Zwiesprache“ zwischen dem Autor und dem Übersetzer ist, bei der ihm die Rolle des Zuhörers zukommt:

*Ich bemühe mich, sein idealer Leser zu sein, denn ich will er werden und einer, der in seinem Namen ein zweites Buch schreiben wird: sein Zwillingsbuch. [...] Übersetzen ist somit für mich nicht Nachahmung, sondern Verwandlung, orphische Mittlerschaft, die der fremden Sprache eine neue Sprachzugehörigkeit vermittelt: die meine. (MEYER-CLASON 1966: 1f.)*

Der Versuch, das Originalwerk in der Übersetzung nachzuahmen, kann als „illusionistische Übersetzungsmethode“ bezeichnet werden: „Die Illusion beruht auf dem wechselseitigen Abkommen, die Übersetzung letztlich als (neues) Original zu betrachten“ (SIEVER 2015: 145). Dem Leser ist zwar bewusst, dass ihm eine Übersetzung vorliegt, diese soll aber „die Qualität des Originals beibehalte[n]“ (SIEVER 2015: 145).

Auch Schleiermacher (1963: 60) verwirft die Idee des illusionistischen Übersetzens und bezeichnet sie als „unerreichbar“, „nichtig“ und „leer“. Vielmehr wird in Meyer-Clasons Theorie (und, wie später noch anhand von Beispielen aufgezeigt wird, in der Praxis) die Auffassung Benjamins (1963: 166) vertreten, nach der die „wahre Übersetzung [...] durchscheinend“ ist. Durch die „Wörtlichkeit in der Übertragung der Syntax“ wird das Original nicht „verdeckt“, sondern seine Wirkung verstärkt (BENJAMIN 1963: 166).

<sup>4</sup> = [Für den Übersetzer, der auf rosianische Weise gelernt hat, mit der Welt von Macondo „mitzuleben“, ist der fehlende Kontakt mit der lebendigen Gegenwart des Autors weniger bedauerlich. Er lebt nämlich im täglichen Kontakt mit seinem Werk, fast wie ein Zwillingsbruder, der fest entschlossen ist, ein identisches Werk in seiner Sprache neu zu schaffen. Denn, obwohl sie unvergleichlich sind, sind die Sprachen über Grenzen hinweg wie Menschenvölker miteinander verwandt. Liebevoller Neugierde reicht aus, um sie kennenzulernen.]

Das folgende Beispiel ist ein Hinweis darauf, dass Meyer-Clason versuchte, in seiner Rolle als Zwillingbruder des Autors ein Zwillingswerk des Originals in der Zielsprache zu erschaffen<sup>5</sup>:

García Márquez	S. 88	<i>gavilán pollero</i>
Meyer-Clason	S. 110	ein Sperber im Hühnerhof
Ploetz	S. 89	ein Hühnerhabicht

Tabelle 1: Zwillingbruder des Autors

Meyer-Clason greift in seiner Übersetzung zu einer nicht lexikalisierten, aber verständlichen Metapher, die den Sinn des Ausgangstextes gut wiedergibt. In seiner Kreativität kommt er dem Stil des Originalautors sehr nahe, dieser Ausdruck könnte direkt von García Márquez stammen. Ploetz dagegen verwendet in ihrer Version einen *terminus technicus*, der zwar die gleiche Bedeutung hat, wie das Original, aber weniger poetisch ist.

Neben der Treue zum Original sieht sich Meyer-Clason verpflichtet, den deutschen Lesern eine Fassung vorzulegen, in der „die Farbe der Fremdheit“ (HUMBOLDT 1963: 83) enthalten ist. Eine gute Übersetzung nach Humboldt (1963: 83) zeichnet sich dadurch aus, dass in ihr „nicht die Fremdheit, sondern das Fremde gefühlt wird“. Meyer-Clason legt seiner Übersetzung eine vergleichbare Einschränkung auf sprachlicher Ebene auf:

*[D]er Übersetzer, der sich nach Humboldts Vorbild mit »der inneren Form« des Originals zu identifizieren und die »Farbe der Fremdheit« in die eigene Sprachlandschaft herüberzuholen versucht, [sic] sich zur Beherzigung des Wichtigsten aufgerufen: Seine Muttersprache nicht zu überanstrengen, den Tonfall des neuen Textes nicht durch eitle Kunststückchen zu entkräften. (MEYER-CLASON 1969b: 83f.)*

Weiter betont Meyer-Clason, dass ein „literarisches Werk eines uns fremden Kulturkreises [...] zwar in unserer Sprache heimisch werden [soll], [es] darf aber seine Fremdheit nicht ganz ablegen, um im Leser nicht schiefe Assoziationen zur neuen Umwelt des Buches hervorzurufen“ (MEYER-CLASON 2013: 216). Meyer-Clason (1966: 1) „gefällt [...] der fremde Zungenschlag“, der „jenes Befremdliche, das Schleiermacher und die heutigen Verfechter eines Gipsgermanendeutsch, die Schreiben mit Schönschreiben verwechseln, aus Übersetzungsmanuskripten ausgemerzt sehen wollen“.

In der Praxis bedeutet das beispielweise, dass bei der Übersetzung von Eigen- und Ortsnamen darauf geachtet werden muss, die deutschen Zieltextempfänger nicht „an ein idyllisches Plätzchen im Harz und ein Weingut am Rhein“ zu erinnern (MEYER-CLASON 1964: 97). So können „Miga [sic] Fogo“ und „Rasga-em-Baixo“ Wort für Wort mit „Feuerpisser“ und „Tiefschläger“ übersetzt werden, aber „Fazenda Sempre Verde“ und „Pedra Branca“ werden so übernommen, um keine falschen Gedankenverbindungen bei den deutschsprachigen Lesern zu wecken (MEYER-CLASON 1964: 97).

Eine geographische Verlagerung bzw. die Einbürgerung des Fremden ist – wie aus den folgenden Beispielen ersichtlich – auch ohne Nennung von Eigennamen möglich:

<sup>5</sup> In der linken Spalte ist der Name des Autors/Übersetzers, in der mittleren die Seitenzahl und in der rechten das Zitat enthalten.

García Márquez	S. 20	<i>se quedó conversando en la casa de sus abuelos</i>
Meyer-Clason	S. 20	hatte im Haus seiner Großeltern <b>weitergeschwätzt</b>
Ploetz	S. 16	hatte sich im Haus der Großeltern <b>verplaudert</b>

Tabelle 2: Regionalismen

Das Wort *schwätzen* ist dem süddeutschen Sprachgebrauch zuzuordnen. In der *Chronik* lassen sich weitere Beispiele finden, die auf Meyer-Clasons sprachliche Zugehörigkeit zu seiner Geburtsregion hinweisen, wie *abgenützt* (GARCÍA MÁRQUEZ/MEYER-CLASON 2001: 75) anstatt des hochdeutschen *abgenutzt* als Übersetzung für *muy usados* (GARCÍA MÁRQUEZ 2012: 61); *Buben* (GARCÍA MÁRQUEZ/MEYER-CLASON 2001: 70) für *niños* (GARCÍA MÁRQUEZ 2012: 58) oder *Kutteln* (GARCÍA MÁRQUEZ/MEYER-CLASON 2001: 75) für *tripas* (GARCÍA MÁRQUEZ 2012: 61). Die süddeutschen Wörter *schwätzen*, *Buben* und *Kutteln* ersetzt Ploetz, die Neuübersetzerin der *Chronik*, durch allgemeinsprachliche Begriffe *plaudern*, *Kinder* und *Gedärm*, einzig markiert bleibt in ihrer Version das Wort *abgenützt* (GARCÍA MÁRQUEZ/PLOETZ 2019). Bei der Lektüre der Übersetzung Meyer-Clasons werden beim Leser Assoziationen zur süddeutschen Sprachlandschaft geweckt.

### ***Translatorisches Handeln und Interpretation***

Der Begriff „translatorisches Handeln“ wurde von Holz-Mänttari eingeführt und wird im Rahmen des handlungstheoretischen Paradigmas als eine „Expertenhandlung“ des Translators aufgefasst, bei der in einzelnen Schritten zwischen „Zielfindung“, „Handlungsplanung“ und „Handlungsausführung“ differenziert wird (HOLZ-MÄNTTÄRI 1986: 353). Die „Entscheidungsnotwendigkeit und -fähigkeit des Translators“ spielt dabei eine entscheidende Rolle (KRAUSE 2023: 161). Der Übersetzer soll „die Entscheidungsnotwendigkeit dazu nutzen [...], im Rahmen einer bestimmten kommunikativen Situation einen Text herzustellen, der den Anforderungen des Bedarfsträgers entspricht“ (KRAUSE 2023: 162). Meyer-Clason traf bewusst translatorische Entscheidungen, die seiner Auffassung des Zieltextes entsprachen:

*Als Übersetzer habe ich die Pflicht, über Grenzen, Wert und Würde meiner Muttersprache zu wachen und zu bestimmen, was ich ihr zumuten kann. [...] Ich muß mich auf meine Sprachmittel, auf mein Taktgefühl, meine Phantasie und meine durch einen jahrelangen Aufenthalt in Brasilien erworbene Vertrautheit mit der Sprache verlassen. (MEYER-CLASON 1964: 97)*

In Meyer-Clasons Übersetzungstheorie zeichnen sich zwei gegensätzliche Positionen zum Interpretieren beim Übersetzen ab: Einerseits möchte er das ausgangssprachliche Werk „von einer Sprachlandschaft in die neue übertragen und die Verständnissuche dem Leser überlassen“ (MEYER-CLASON 1994c: 101). Eine „interpretative Übersetzung – die jede Dichtung tötet –“ soll nach dem Motto: „Lieber dunkle Stellen lassen als das Augenfällige erklären“ vermieden werden (MEYER-CLASON 1983: 594). Darüber hinaus müssen

*lapidare Expressionismen [...] rein ins Deutsche eingehen: „Dia das abelhas brancas“ heißt daher nicht „Ein Freudentag“, sondern „Tag der weißen Bienen“. „Não tiro sombras dos*

buracos“ bleibt „Soll ich Schatten aus den Löchern scheuchen?“, statt in einen Gemeinplatz wie „Soll ich nach den Sternen greifen?“ abzusinken. (MEYER-CLASON 1964: 97)<sup>6</sup>

Meyer-Clason (1964: 97) sieht sich andererseits „mit dem Rücken gegen die Wand kämpfe[n]“ und daher gezwungen, „von allen Möglichkeiten sprachlicher Kompensation Gebrauch [zu] machen“. Wo keine Kompensation aufgrund der „Unübersetzbarkeit“ (vgl. MEYER-CLASON 1964; 1968; 1969b) möglich ist, muss der Übersetzer interpretierend vorgehen: „Der schwierigen Aufgabe des Interpretierens [...] steht der Übersetzer erst da gegenüber, wo es gilt, Nuancen, sprachliche Verführungen und Verirrungen zu verdeutschen“ (MEYER-CLASON 1986: 567).

Meyer-Clasons Interpretationen gehen manchmal so weit, dass Informationen in der Übersetzung antizipiert werden:

García Márquez	S. 39	<i>los gemelos se mantuvieron al margen.</i>
Meyer-Clason	S. 46	Die Zwillinge <b>verhielten sich abwartend.</b>
Ploetz	S. 36	Die Zwillinge <b>hielten sich abseits.</b>

Tabelle 3: Antizipieren von Informationen

Meyer-Clason greift an dieser Stelle sehr stark in den Ausgangstext ein und erklärt mehr als der Autor, wodurch die zielsprachlichen Leser beeinflusst werden. Die Zwillingenbrüder spielen im späteren Verlauf der Geschichte eine entscheidende Rolle, doch zu diesem Zeitpunkt ist dies dem Leser des Originals bzw. der Neuübersetzung (im Gegensatz zum Leser der Version von Meyer-Clason) noch nicht bewusst. Das folgende Beispiel – auch wenn nicht so markant wie das obige – verdeutlicht Meyer-Clasons Tendenz zur Interpretation:

García Márquez	S. 88	<i>con un patio muy grande de vientos cruzados</i>
Meyer-Clason	S. 109	mit einem <b>sehr großen, von Winden aus allen Richtungen heimgesuchten Innenhof</b>
Ploetz	S. 88	mit einem <b>großen, von allen Seiten durchwehten Innenhof</b>

Tabelle 4: Interpretation des Übersetzers

Die Verwendung des Wortes *heimgesucht* impliziert, dass Meyer-Clason einen *von allen Seiten durchwehten Innenhof* als etwas Negatives auffasst; diese negative Konnotation ist im Original keinesfalls enthalten. Ganz im Gegenteil, denn dadurch wird Abkühlung an heißen Tagen garantiert, was im heißen Klima der Karibik sehr erwünscht ist.

### Übersetzungsstrategien

Meyer-Clason (1990a: 115f.) nennt einige „Techniken und Kunstgriffe“, mit denen „sich das deutsche Gegenbild, richtiger: der deutsche Gegenton“ in der Übersetzung

<sup>6</sup> An dieser Stelle muss die Frage gestellt werden, ob eine Wort-für-Wort-Übersetzung tatsächlich die gleiche Bedeutung besitzt wie der Originalausdruck in der Ausgangssprache. Rosas Neuschöpfungen haben ihren Kern in Redeweisen, die der Autor im Inneren Brasiliens gesammelt (und teilweise modifiziert) hat (vgl. SOUTO WARD 1984); Meyer-Clasons Formulierungen entbehren dagegen dieses tieferen Kerns, da sie tatsächliche Neuschöpfungen des Übersetzers sind.

entwickelt. Zu seinen wichtigsten Übersetzungsstrategien zählen: „Alliterationen“, die ggf. kompensierend an anderen Stellen in der Übersetzung angewandt werden; „wörtliches Übersetzen“; „Übernahme des Gerundiums“; das „Vorziehen des Prädikats in Nebensätzen“, u.a. durch die Verwendung der Konjunktion „denn“ statt „weil“, um „dem ohnehin beanspruchten Leser das Verständnis zu erleichtern“, sowie „Übertreibung und Bildanhäufung“, um die deutsche Fassung „zum Grotesken“ zu steigern (MEYER-CLASON 1990a: 115f.).

Eine besonders große Bedeutung schreibt Meyer-Clason der Kompensation zu, die insbesondere bei der Übersetzung von Alliterationen und Assonanzen angewandt wird:

*Die Übersetzer würden [...] diejenigen Stellen des Originals prüfen, an denen der Übersetzer den Autor dank glücklicher „Konstellationen“, die seine Sprache ihm zuspiziert, überflügeln, überbieten kann, um gegen Einbußen bei Passagen und Wörtern, für die das Deutsche keinen Gegenwert bereithält, ein Habenkonto an Ausdruck, Plastizität, Sinnfülle anzusammeln.* (WISCHMANN ET AL. 1978: 54)

„[E]ine aufs Ganze gesehen idiomatisch äquivalente Fassung“ (WISCHMANN ET AL. 1978: 54), die das Ziel des Übersetzers ist, kann als eine Forderung nach „Äquivalenz auf Textebene“ (SIEVER 2015: 68) verstanden werden. Es handelt sich dabei nicht um eine „wörtliche Übersetzung“, sondern um eine Übersetzung, die „dem ‚Prinzip der Unterordnung der Elemente unter das Ganze‘ Folge leisten“ soll (SIEVER 2015: 68). „Die semantische Äquivalenz des Ziel- und des Ausgangstextes [...] besteht nicht zwischen einzelnen Elementen dieser Texte, sondern zwischen den Texten als Ganzheiten“ (SIEVER 2015: 68). Meyer-Clason bewegt sich somit innerhalb des linguistischen Paradigmas. Die Verwendung des Ausdrucks „ein Habenkonto ansammeln“ (WISCHMANN ET AL. 1978: 54) erinnert an Meyer-Clasons frühere berufliche Tätigkeit als Kaufmann. Auch das folgende Zitat weist darauf hin, dass er seine kaufmännische Denkweise nicht gänzlich abgelegt hat: „Ich bin der Makler an der Börse zweier Sprachwährungen, der dafür sorgen muß, daß keiner der Kontrahenten zu kurz kommt; der Zöllner an der Grenze zwischen zwei Zungen“ (MEYER-CLASON 1966: 1). Aus translationswissenschaftlicher Sicht erinnert diese Aussage an Eco's Auffassung von „Übersetzung als Verhandlung“ (SIEVER 2015: 153). Bei Eco ist sowohl die „Wirkungsäquivalenz“ als auch die „Wiedergabe der Textintention“ wichtig (SIEVER 2015: 153); beide Elemente werden auch bei Meyer-Clason (1966) genannt. Ähnlich konnotierte Ausdrücke werden auch in Meyer-Clasons Übersetzungen verwendet:

García Márquez	S. 56	<i>Protestaron</i>
Meyer-Clason	S. 67	Sie erhoben Einspruch
Ploetz	S. 54	Sie erhoben Einspruch

Tabelle 5: Verwendung von Fachbegriffen 1

Im obigen Beispiel wurde in beiden Übersetzungen ein spanisches Verb (*protestar* – *widersprechen*) mit einem Funktionsverbgefüge übersetzt, was eine Nominalisierung des Satzes bewirkt. Zu dieser Übersetzungsstrategie greift Meyer-Clason auch im folgenden Beispiel:



García Márquez	S. 106	<i>pero nadie <b>le dio razón</b></i>
Meyer-Clason	S. 136	doch niemand konnte ihm <b>eine bejahende Auskunft geben</b>
Ploetz	S. 110	doch niemand konnte ihm das <b>bestätigen</b>

Tabelle 6: Verwendung von Fachbegriffen 2

Sowohl der Ausdruck *Einspruch erheben* als auch *Auskunft geben/erteilen* sind im Deutschen der Amtssprache zuzuordnen; der Ausdruck *bejahende Auskunft* ist zudem nicht idiomatisch. Meyer-Clason (1994b: 11) schrieb: „Wo wir Europäer sagen »cogito ergo sum«, sagt der Lateinamerikaner »canto ergo sum«, doch er selbst ließ sich nicht (oft) von diesem Motto leiten. Wie die obigen Beispiele belegen, hat die Ersetzung allgemeinsprachlicher durch fachliche Ausdrücke einen gegenteiligen Effekt.

### **Alliterationen und Assonanzen**

Meyer-Clason (1964: 97) zufolge ist der Übersetzer dazu verpflichtet, sich von der „philologischen Genauigkeit im engen Sinn zu lösen und sich stattdessen zu einer tieferen Treue zum musikalischen Kern des Epos, zum inneren Rhythmus der Dichtung, zur ‚Gangart‘ des Erzählers bereifinden“. Dies bedeutet für Meyer-Clason, sich „die Absicht des Dichters zur eigenen“ zu machen, „die kartesianische [...], das heißt die europäische Logik außer acht“ zu lassen, „der altgewohnten Psychologie“ abzuschwören „und sich [...] [der] Physiognomik“ des lateinamerikanischen Autors zu verschreiben (MEYER-CLASON 1994c: 101).

Um einen Autor wie Rosa im Deutschen nach dem Prinzip der „tieferen Treue“ (MEYER-CLASON 1964: 97) zu übersetzen, der in seiner Prosa u.a. „Gelehrtensprache, Superlative und Füllwörter, Alliterationen und Assonanzen, Klangreime aller Art, neuerfundene Vor- und Nachsilben, grammatikalische Uebertreibungen [sic], klanglich oder symbolisch bedingte Orts- und Eigennamen“ verwendet (MEYER-CLASON 1964/65: 7), folgt Meyer-Clason der Übersetzungsstrategie der Kompensation: „Da, wo meine Sprache mir zuhulfe kommt, wo meine Vision vom Urtext mir glückliche Einfälle zuspießt, darf ich das Original übertrumpfen, um unvermeidliche Schlappen einstecken zu können“. Meyer-Clason (1964: 97) ist sich dennoch dessen bewusst, dass „der Ton, das Gefälle, der Sprachkörper [s]einer Fassung unter Rosas Ebene“ bleibt.

„Allitative, obwohl nicht lautmalende Effekte dienen zur audiovisuell-begrifflichen Bereicherung“ (MEYER-CLASON 1983: 594). Wie die folgenden Beispiele zeigen, verwendet Meyer-Clason die Stilmittel der Alliteration und Assonanz nicht nur kompensierend, sondern auch „in Eigenregie“, wahrscheinlich mit dem Ziel, „die Aufmerksamkeit des Lesers wachzuhalten“ (MEYER-CLASON 1988b: 15):

García Márquez	S. 17	<i>cuando ella arrancó <b>de cuajo</b> las entrañas de un conejo y les tiró a los perros el tripajo humeante.</i>
Meyer-Clason	S. 17	wie sie einem Kaninchen <b>samt und senders</b> die Innereien ausgerissen und die dampfenden Därme den Hunden vorgeworfen hatte.
Ploetz	S. 13	als sie dem Kaninchen die <b>gesamten</b> Innereien herausriss und die dampfenden Därme den Hunden vorwarf.

Tabelle 7: Alliterationen 1

García Márquez	S. 77	<i>Además, el párroco había arrancado <b>de cuajo</b> las vísceras destazadas</i>
Meyer-Clason	S. 95	Außerdem hatte der Pfarrer die zerstückelten Eingeweide <b>mit Stumpf und Stiel</b> herausgerissen
Ploetz	S. 77	Zudem hatte der Pfarrer die zerstückelten Eingeweide <b>mit Stumpf und Stiel</b> herausgerissen.

Tabelle 8: Alliterationen 2

Auffällig ist, dass der gleiche spanische Ausdruck (*de cuajo*) von beiden Übersetzern nicht konstant übersetzt wurde. Der kompensierende Charakter dieser Ausdrücke bei Meyer-Clason ist jedoch schwierig nachzuvollziehen. Meine Vermutung ist – wie bereits am Anfang dieses Artikels ausformuliert –, dass Meyer-Clason *andere* Stilmittel als García Márquez verwenden musste, um eine der Poetik des Autors entsprechende Übersetzung vorlegen zu können, und aus diesem Grund kompensierend vorging.

### **Wort-für-Wort-Übersetzen**

Meyer-Clason (1990a: 115f.) betrachtet die Übersetzungsstrategie des Wort-für-Wort-Übersetzens als Lösung zur Bewältigung verschiedener Übersetzungsprobleme. Einerseits dient es zur Vermeidung falscher – d. h. vom Autor nicht beabsichtigter – Assoziationen. Aus diesem Grund wird die *Mamá Grande* (GARCÍA MÁRQUEZ 1962: 225ff.) nicht – wie in der früheren, ostdeutschen Übersetzung – mit „Alte Dame“, sondern Wort-für-Wort mit „Die Große Mama“ übersetzt, um nicht an „Den Besuch der alten Dame“ von Dürrenmatt zu erinnern (MEYER-CLASON 1990a: 115).

Auch Metaphern und sprichwörtliche Sätze werden bei ihm Wort-für-Wort übertragen, so etwa „*letargo de siglos*“ wird mit „Lethargie der Jahrhunderte“ und nicht mit „jahrhundertelange[r] Lethargie“ übersetzt (MEYER-CLASON 1990a: 115). Mit dieser Strategie versucht Meyer-Clason eine Wirkungsäquivalenz seiner Übersetzungen zu erzeugen. Meyer-Clason (1964/65: 8) behauptet, eine andere Herangehensweise beim Übersetzen an den Tag zu legen als Martin Luther und „es dem Leser zu [überlassen,] zu deuten“. Mit dieser Vorgehensweise wird zudem die Wort-für-Wort-Übersetzung sprichwörtlicher Sätze begründet. Ähnlich positioniert sich Meyer-Clason (1964: 97) zum Übersetzen aus dem brasilianischen Portugiesisch:

*Sagt Rosa: „Meu macaco veste roupa“, so darf ich das mystère nicht zerstören, indem ich bilde: „Ich bin ein Mensch und benehme mich äffisch“, sondern übertrage Wort für Wort: „Mein Affe trägt Kleider“. Hier ist es am Leser, zu interpretieren. Auch Rosas Wortveränderungen und -verdrehungen versuche ich nachzuahmen und setze zum Beispiel stamm [sic] „vom gleichen üblen Kaliber“ „vom gleichen Schund und Schrott“, statt „stockfinster“ „pechfinster“, statt „Gelichter“ „Gemensch“. (MEYER-CLASON 1964: 97; Herv. im Orig.)*

Doch ist eine Wort-für-Wort-Übersetzung ebenfalls eine Interpretation des Übersetzers, der behauptet, durch die Wörtlichkeit genau das Gleiche gesagt zu haben, wie das Original. Dass dem nicht immer so ist, kann anhand der folgenden Beispiele festgestellt werden:

García Márquez	S. 76	<i>Gallegos</i>
Meyer-Clason	S. 95	Galizier
Ploetz	S. 76	Spanier

Tabelle 9: Wort-für-Wort-Übersetzen 1

Die naheliegendste Übersetzung von *gallegos* ist zwar *Galizier*, doch in diesem Fall handelt es sich um einen „falschen Freund“, der in der Neuübersetzung berichtigt wurde. In einigen Ländern Lateinamerikas wird mit *gallego* eine Person bezeichnet, die in Spanien geboren wurde oder spanischer Herkunft ist (REAL ACADEMIA ESPAÑOLA 2001). Im folgenden Beispiel führt die von Meyer-Clason angewandte Wort-für-Wort-Übersetzungsstrategie nicht zu einer guten Übersetzung:

García Márquez	S. 71	<i>porque tenía cruda de cuarenta grados</i>
Meyer-Clason	S. 89	weil sie Brechreiz und vierzig Grad Fieber hatte
Ploetz	S. 72	weil sie einen hochprozentigen Kater hatte

Tabelle 10: Wort-für-Wort-Übersetzen 2

García Márquez bedient sich an dieser Stelle einer lateinamerikanischen Redensart, die Meyer-Clason anscheinend nicht geläufig war. *Crudo/a* bedeutet nämlich, *einen Kater haben* (REAL ACADEMIA ESPAÑOLA 2001). Auch aus dem Kontext ist eindeutig klar, dass es sich um einen Kater nach einer Hochzeitsfeier handeln muss. Wenn auch unbeabsichtigt, so nimmt Meyer-Clason in den obigen Beispielen eine Interpretation des Ausgangstextes vor, die den Sinn des Originals verändert wiedergibt.

### **Übersetzung des spanischen Gerundiums**

Wie bereits erwähnt, zählt die Übernahme des spanischen Gerundiums zu den bevorzugten Übersetzungsstrategien Meyer-Clasons, „weil es dem gespannten Duktus des Autors zur Abwechslung einen fast lyrischen Schwung, einen Rhythmus verleiht, der die spröde Schwere des Textes bisweilen lockert“ (MEYER-CLASON 1990a: 115). An anderer Stelle schreibt Meyer-Clason (1982b: 21), dass „die häufige Verwendung des dynamisierenden Gerundivs [...] sich nicht immer wiedergeben lässt“.

Die von Meyer-Clason favorisierte Übertragung des spanischen Gerundiums mithilfe des deutschen Partizip Präsens hat – meiner Auffassung nach – eine völlig andere Wirkung als im Original, was mit dem folgenden Beispiel verdeutlicht wird:

García Márquez	S. 85	<i>Antes de pisar tierra firme se quitaron los zapatos y atravesaron las calles hasta la colina caminando descalzas en el polvo ardiente del medio día, <b>arrancándose mechones de raíz y llorando con gritos desgarradores</b> que parecían de júbilo.</i>
Meyer-Clason	S. 106	Bevor sie den festen Boden betreten, zogen sie die Schuhe aus und schritten bis zum Hügel barfuß im glühenden Mittagsstaub durch die Straßen, <b>sich Haarbüschel bis auf die Wurzeln ausreißend und so herzerreißend heulend</b> , daß es wie ein Jubel klang.
Ploetz	S. 85	Sie zogen die Schuhe aus, bevor sie festen Boden betraten, und schritten dann barfuß im glühenden Staub des Mittags die Straßen zum Hügel hinauf, <b>rissen sich büschelweise die Haare aus</b> , und ihre Klageschreie <b>waren so herzerreißend</b> , dass es schon fast nach Jubel klang.

Tabelle 11: Verwendung des Partizip Präsens

Das Partizip Präsens drückt zwar – ebenso wie das spanische Gerundium in diesem Fall – die Gleichzeitigkeit aus, aber diese Konstruktion klingt im Deutschen etwas veraltet. Die dreifache Anhäufung des Partizip Präsens in einem Satz ist sehr unüblich und hat zur Folge, dass der Text „spröder“ wirkt als das „schwungvolle“ Original. Es ist allerdings auch möglich, dass Meyer-Clason an dieser Stelle versuchte, eine verfremdende Übersetzungsstrategie anzuwenden, um den deutschen Lesern die Strukturen der spanischen Sprache näherzubringen; es war ihm schließlich bewusst, dass „diese Form von manchen Philologen ‚für eine im Deutschen doch nicht gebräuchliche‘ angesehen wird“ (MEYER-CLASON 1990a: 115f.). An dieser Stelle wird der „durchscheinende“ Charakter der Übersetzung von Curt Meyer-Clason nach Benjamin (1963: 192) sichtbar. Im vorliegenden Beitrag konnten nur einige der stilistischen und übersetzerischen Besonderheiten Meyer-Clasons vorgestellt werden. Diese sind jedoch insofern repräsentativ, dass sich in der *Chronik* selbst sowie in vielen weiteren Übersetzungen zahlreiche ähnliche Beispiele finden lassen, beispielsweise in García Márquez' *Hundert Jahre Einsamkeit*, das ebenfalls von Ploetz neuübersetzt wurde.

### **Peritexte des Übersetzers**

Curt Meyer-Clason übersetzte über 150 Bücher aus dem Englischen, Französischen, Portugiesischen und Spanischen. Insgesamt lässt sich feststellen, dass sehr viele seiner Übersetzungen aus dem Portugiesischen und Spanischen über Vor- bzw. Nachworte des Übersetzers (von denen nur ein Teil für den vorliegenden Artikel verwendet werden konnte) und/oder Glossare verfügen, während in nur einer Publikation aus dem Englischen ein Glossar vorhanden ist – in Eric Blaus *Der Bettelbecher* (1994). Die ungleichmäßige Verteilung der Peritexte des Übersetzers ist auffällig: Meyer-Clason hat

zwar die meisten Übersetzungen aus dem Spanischen und Portugiesischen Lateinamerikas angefertigt, aber seine Übersetzungen aus dem Englischen und Französischen umfassen dennoch etwa ein Drittel aller von ihm übersetzten selbstständigen Publikationen.

Diese Feststellung ermöglicht die Schlussfolgerung über Meyer-Clasons Absichten beim Übertragen lateinamerikanischer Literatur. Einerseits positioniert sich Meyer-Clason in seinen Vor- und Nachworten als Kenner der ausgangssprachlichen Autoren und ihrer Kulturen mit dem Ziel, „den echten, den interessierten Leser ins Bild“ zu setzen (MEYER-CLASON 1986: 567). Andererseits äußert sich Meyer-Clason – wie oben ausgeführt – in seinen Peritexten zu sprachlichen Besonderheiten der Autoren sowie zu Übersetzungsproblemen und den dafür gefundenen Lösungen.

Das Fehlen der Vor- und Nachworte bei Übersetzungen aus dem Englischen und Französischen kann in dem Sinne gedeutet werden, dass Curt Meyer-Clason sich als einen „Brückenbauer“ zwischen Lateinamerika und Deutschland betrachtete, dessen wichtigste Aufgabe die „Vermittlung lateinamerikanischer Literatur in Deutschland“ (MEYER-CLASON 1974) war:

*Der Autor [...] müsste gefördert werden, und damit seine Bücher. Schriftsteller aus vielen Ländern des Kontinents müssten im deutschen Sprachraum persönlich vorgestellt werden [...]. Ihre Veröffentlichungen müssten sorgfältig vorbereitet werden, mit Informationen, die dem Wissenschaftler dienen, dem Kritiker, den Vertretern der Massenmedien, dem Übersetzer und natürlich dem Leser. Es müssten Informationsseminare veranstaltet werden zwischen den besten lateinamerikanischen Kritikern und Literaturwissenschaftlern und ihren deutschen Partnern[...].* (MEYER-CLASON 1977: 130f.)

Da die ins Deutsche übersetzte französisch- und englischsprachige Literatur in Deutschland zu seiner Zeit als Übersetzer bereits sehr verbreitet war, war diese Art der Peritexte nicht notwendig. Das Glossar in *Der Bettelbecher* ist dadurch zu rechtfertigen, dass es sich bei diesem Roman um die Geschichte eines polnischen Jungen jüdischen Glaubens handelt, der als einziger aus seiner Familie die Verfolgung durch die Nazis überlebte. In diesem Roman werden zahlreiche eingedeutschte polnische (z. B. *Kischka*, *Puschke*) oder jüdische Wörter (z. B. *Gojte*, *Jarmulka*) verwendet, die für die deutschsprachigen Zieltextempfänger einer Erläuterung bedürfen (MEYER-CLASON 1994a: 379ff.). Denn – um es mit Worten von Meyer-Clason (1979: 386) auszudrücken – „[e]in Glossar bietet sich dem Leser als Verständnishilfe an“, in dem „Unübertrag- und Unübermittelbares [...] festgehalten und erläutert“ werden muss (WISCHMANN et al. 1978: 54).

Beim Übersetzen literarischer Prosa und Poesie ist es für Meyer-Clason (2013: 216f.) am wichtigsten,

*den Erzählfluß des brasilianischen Barden nachzuschöpfen in seiner Gangart, seinen Farben, seinen Tönen [...], und das heißt, die bunte Bewegtheit der »fala brasileira« nicht in deutscher Begrifflichkeit zu versteinern; endlich die Wortanhäufungen weitgehend im Originalton zu übernehmen, damit der Leser, unterstützt von Glossar und Nachwort eine Ahnung von [...] [den] poetischen Intentionen gewinne, dessen eingedenk, daß der Ton eines solchen Buchs nur im angestammten Klangraum unverfälscht widerhallt.* (MEYER-CLASON 2013: 216f.)

Die Wiedergabe bestimmter ausgangssprachlicher Wörter im Original (mit Erläuterungen des Übersetzers in Peritexten) könnten in der Auffassung von Meyer-Clason (1982a: 408) „zum vertieften Verständnis dessen beitragen [...], was wir landläufig unter Übersetzbarkeit und Übersetzungsqualität verstehen“. An diesen Stellen stößt der

Übersetzer nämlich an „vermeintliche Sprachgrenzen“, die „als fast unüberwindliche Grenzen des vegetativen Lebensgefühls“ sichtbar sind (MEYER-CLASON 1982a: 408).

### **Schlussfolgerungen und Ausblick**

Im vorliegenden Artikel wurde am Beispiel des Übersetzers Curt Meyer-Clason exemplarisch die (implizite) Übersetzungstheorie des Translators und ihre Bedeutung für seine *Art des Übersetzens* skizziert. Durch die Analyse der Übersetzungstheorie anhand der Peritexte des Übersetzers und seiner Äußerungen in der Fachliteratur zum Thema Übersetzen ist es möglich, einen ganzheitlicheren Blick auf den Skopos des Translators zu gewinnen als dies allein durch Übersetzungskritik möglich wäre.

Mit dieser Vorgehensweise will die akteurszentrierte Übersetzungskritik den von Albrecht (1998: 230) genannten Kriterien entsprechen. Es soll zunächst die Frage beantwortet werden, was der Übersetzer erreichen wollte, wie er den Text verstanden und für welche Übersetzungsstrategien er sich entschieden hat und ob die Verwirklichung seiner Ziele mehr oder weniger gut gelungen ist. Anschließend kann beurteilt werden, ob seine Entscheidungen richtig waren und ob die vom Übersetzer vertretene Meinung objektiven Kritikpunkten standhält. Auf diese Weise wird die Individualität des Übersetzers in den Vordergrund der Analyse gerückt, sodass auch *sein* Verständnis des Ausgangstextes und *sein* Skopos zu wichtigsten Kriterien der Übersetzungskritik werden, um den Zieltext auf gerechte Weise beurteilen zu können.

Im vorliegenden Beitrag wurde eine mögliche Herangehensweise an eine translationswissenschaftliche Übersetzungskritik vorgestellt. Beginnend mit der Übersetzungsbioografie Meyer-Clasons, die in seinem Fall von großer Bedeutung ist, da sein Zugang zur Literatur und zum Übersetzen auf eine ungewöhnliche Art stattfand und später sein translatorisches Handeln prägte, habe ich seine (implizite) Übersetzungstheorie nachgezeichnet und gleichzeitig versucht, diese unterschiedlichen Translationstheorien zuzuordnen.

Es wurde besonderer Wert auf die Untersuchung der Peritexte und der wissenschaftlichen Beiträge des Translators gelegt, um auf dieser Grundlage Schlussfolgerungen über die (implizite) Übersetzungstheorie Curt Meyer-Clasons zu ziehen. Der Umfang der von Meyer-Clason verfassten Texte zu diesem Thema ist deutlich umfangreicher als für diesen Beitrag analysiert werden konnte. In den Archiven des Deutschen Literaturarchivs in Marbach und des Ibero-Amerikanischen Instituts in Berlin wird der Nachlass des Übersetzers aufbewahrt, dessen Erforschung weitere aufschlussreiche Erkenntnisse über die (implizite) Übersetzungstheorie ermöglichen wird.

In Meyer-Clasons Peritexten sind sehr viele Hinweise auf verschiedene Übersetzungstheoretiker enthalten, die zunächst geordnet werden müssen. Seine Kenntnis der zahlreichen übersetzungstheoretischen Schriften zeugt von seiner Belesenheit und theoretischer Einarbeitung in die Thematik. Meyer-Clason versteifte sich nicht auf nur ein translationswissenschaftliches Paradigma, sondern hat aus mehreren Theorien das herausgesucht, was seiner *intuitiven*, impliziten Übersetzungstheorie entsprach.

Aufgrund der Quellenlage ist es unmöglich, mit völliger Sicherheit zu sagen, auf welche Übersetzungstheoretiker sich Meyer-Clason bezog; nichtsdestotrotz konnte anhand der aufgeführten Zitate und Beispiele eine kohärente Übersetzungstheorie Meyer-Clasons rekonstruiert werden. Mit seiner Absicht, zunächst zum *Kern des Urtextes* vorzudringen, ist Meyer-Clason den Übersetzungshermeneutikern Schleiermacher und Benjamin sehr nahe. Auch seine Äußerungen zur *Urdistanz*, welche die Ausgangs- und Zielsprache trennt, sowie zum *antiillusionistischen* Übersetzen sind auf Schleiermacher zurückzuführen. Der Geist des romantischen Übersetzungsansatzes kann mit dem folgenden Zitat Meyer-Clasons (1966: 2) zusammengefasst werden: „Denn ich erfinde

nichts, ich finde. Meine besten Einfälle sind Funde, die meine suchenden Sinne dem Urtext verdanken. Sie bitten, mitgenommen zu werden. Je kühner ihre Lösungen sind, desto lauter rufen sie, und ich gehorche, mitunter furchtsam, zögernd.“

Gemäß Benjamins Forderung sind Meyer-Clasons Übersetzungen weitestgehend *durchscheinend*, insbesondere im Hinblick auf die dokumentarische Wiedergabe des spanischen Gerundiums. Die Wort-für-Wort-Übersetzungen sowie *ad hoc* gebildete Komposita bei Meyer-Clason sind dagegen darauf zurückzuführen, Humboldts *Farbe der Fremdheit* in übersetzten Texten zu erhalten. Meyer-Clason positioniert sich klar für die *Treue* und *Äquivalenz* in seinen Übersetzungen, wodurch sichtbar wird, dass seine (implizite) Übersetzungstheorie auch durch das linguistische Paradigma beeinflusst wurde. Die für Meyer-Clason wichtigste Art der Äquivalenz ist anscheinend die *Wirkungsäquivalenz*, die von den Übersetzungshermeneutikern gefordert wird. Wichtiger als *idiomatische Äquivalenz* (linguistisches Paradigma) ist für den Translator die *Äquivalenz auf Textebene* (semiotisches Paradigma), die durch die Übersetzungsstrategie der *Kompensation* bei Meyer-Clason hergestellt werden soll. Auf diese Weise versucht Meyer-Clason, in seiner Rolle als *Zwillingsbruder* des Autors, ein *Zwillingswerk* in der Zielsprache zu erschaffen. In seinen Übersetzungen spielt zudem die *doppelte Loyalität* (funktionalistisches Paradigma) eine wichtige Rolle.

Meyer-Clason zufolge sollen seine Übersetzungen nicht *deutend* oder *erklärend* sein; diese Eigenschaften sind in seinen Übersetzungen jedoch deutlich wahrnehmbar, wodurch eine Diskrepanz zwischen dem theoretischen Anspruch und dem praktischen Übersetzen auftritt. Die *Farbe der Fremdheit* wird durch die Verwendung von Wörtern oder Ausdrücken, die dem süddeutschen Sprachgebrauch zuzuordnen sind, abgemildert, da in den deutschen Lesern falsche Assoziationen geweckt werden. Die Verwendung dieser Begriffe ist – neben der Verwendung von kaufmännischen Ausdrücken – ein weiteres Zeugnis für die Bedeutung der Heranziehung des biobibliografischen Hintergrunds des Übersetzers für die Übersetzungskritik.

Das *wörtliche Übersetzen* bei Meyer-Clason hat zur Folge, dass sich die Übersetzung *nicht* wie das Original liest, wodurch der Übersetzer *nicht* als *Zwillingsbruder* des Autors wahrgenommen wird. Stattdessen wird dadurch eine verfremdende Wirkung erzielt; Meyer-Clason vermittelt dem Leser der Übersetzung, *wie* das Original funktioniert, mit welchen Sprachmitteln bestimmte Inhalte vermittelt werden, aber die *Wirkung* seiner Übersetzung ist eine andere als die des Originals. Als Beispiel kann die Nachbildung der Originalsyntax genannt werden, wodurch der im Original natürliche Satzbau durch umständliche und ungewöhnliche Konstruktionen wiedergegeben wird. Auch dies sind Beispiele für eine Diskrepanz zwischen der Theorie und ihrer Umsetzung in der Praxis.

Meyer-Clason präsentierte sich selbst als einen Sprachexperten für lateinamerikanische, insbesondere brasilianische Sprache und Kultur. Dank dieser Expertenkenntnisse konnte er entscheiden, wann die *Verständnissuche dem Leser überlassen* werden konnte und wann weitere Erläuterungen in Glossaren und Nachworten des Übersetzers notwendig waren. Die Qualität der Glossare konnte im Rahmen des vorliegenden Artikels nicht untersucht werden, aber es lässt sich allgemein feststellen, dass Meyer-Clason damit beabsichtigte, das *Fremde* und *Unbekannte* der deutschen Leserschaft nahezubringen. Erst dort, wo in Meyer-Clasons Auffassung eine dokumentarische Übersetzung nicht zielführend wäre, hat er für die Notwendigkeit der Interpretation plädiert. Wie anhand der Beispiele gezeigt werden konnte, wurde auch dieser Anspruch nicht immer verwirklicht.

## Bibliografie

### Archivbestände

Deutsches Literaturarchiv Marbach (DLA). Bestandssignatur: SUA:Suhrkamp/03 Lektorate.

Ibero-Amerikanisches Institut Berlin (IAI). Nachlass Curt Meyer-Clason.

### Primärliteratur

BLAU, Eric/MEYER-CLASON, Curt (Übers.) (1994): *Der Bettelbecher*. Roman. Bergisch Gladbach: Lübbe.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (1962): „Los funerales de la Mamá Grande.“ In: GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (2014): *Todos los cuentos*. 4. Auflage. Barcelona: Debolsillo, 225-241.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (2011): *Cien años de soledad*. Barcelona: Contemporánea.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (2012): *Crónica de una muerte anunciada*. Notas y prólogo de Lucero López Ibarra. Stuttgart: Klett.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel/MEYER-CLASON, Curt (Übers.) (2001): *Chronik eines angekündigten Todes*. Aus dem Spanischen von Curt Meyer-Clason. 10. Auflage. Köln: Kiepenheuer & Witsch.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel/MEYER-CLASON, Curt (Übers.) (2011): *Hundert Jahre Einsamkeit*. Aus dem Spanischen von Curt Meyer-Clason. Berlin: Springer.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel/PLOETZ, Dagmar (Übers.) (2019): *Chronik eines angekündigten Todes*. Aus dem Spanischen von Curt Meyer-Clason. Überarbeitet von Dagmar Ploetz. 2. Auflage. Köln: Kiepenheuer & Witsch.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel/PLOETZ, Dagmar (Übers.) (2020): *Hundert Jahre Einsamkeit*. Aus dem Spanischen neu übersetzt von Dagmar Ploetz. 3. Auflage. Frankfurt am Main: Fischer.

MEYER-CLASON, Curt (1964): „Übersetzungsprobleme bei João Guimarães Rosa ‚Grande Sertão: Veredas‘“, *Humboldt* 4 (10), 96-97.

MEYER-CLASON, Curt (1964/65): „Schwierigkeiten beim Übersetzen lateinamerikanischer Autoren“, *Nesyo* 2 (10/12), 7-8.

MEYER-CLASON, Curt (1966): „Aus der Schule des Übersetzens. Persönliche Anmerkungen zu einem unpersönlichen Thema“, *Der Übersetzer* 3 (10), 1-2. Online verfügbar unter: <https://zsue.de/wp-content/uploads/2020/07/DerUebersetzer-1966-101.pdf> [letzter Aufruf: 12.05.2021].

MEYER-CLASON, Curt (1968): „Über das Unübersetzbare.“ In: ROSA, J.G. (1968): *Das dritte Ufer des Flusses*. Köln: Kiepenheuer & Witsch, 247-266.

MEYER-CLASON, Curt (1969a): „Nachwort“. In: MELO NETO, J.C. de (1969): *Ausgewählte Gedichte*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 125-140.

MEYER-CLASON, Curt (1969b): „Nachwort“. In: ROSA, J.G. (1969): *Mein Onkel, der Jaguar. Erzählung*. Köln: Kiepenheuer & Witsch, 79-85.

MEYER-CLASON, Curt (1970): „João Guimarães Rosa und die deutsche Sprache. Betrachtungen über Rosas Briefwechsel mit seinem deutschen Übersetzer“. In: FOUQUET, C.;



- LANZ, R. (Hg.) (1970): *Staden-Jahrbuch. Beiträge zur Brasilkunde und zum brasilianisch-deutschen Kultur- und Wirtschaftsaustausch*. São Paulo: Instituto Hans Staden, 75-87.
- MEYER-CLASON, Curt (1974): „Möglichkeiten und Grenzen der Vermittlung lateinamerikanischer Kultur in Deutschland“, *Zeitschrift für Kulturaustausch* 24 (4), 101-103.
- MEYER-CLASON, Curt (1975): „Dankrede [bei der Entgegennahme des] Übersetzerpreis[es der Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung Darmstadt]“, *Jahrbuch der Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung*. Heidelberg: Schneider, 13-17.
- MEYER-CLASON, Curt (1977): „Schwierigkeiten mit der lateinamerikanischen Literatur“, *Jahrbuch der Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung* (1977). Göttingen: Wallstein, 123-131.
- MEYER-CLASON, Curt (1979): „Nachwort.“ In: LOYOLA BRANDÃO, I. de (1979): *Null. Prähistorischer Roman*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 381-385.
- MEYER-CLASON, Curt (1982a): „Nachwort.“ In: ANDRADE, C.D. de (1982): *Gedichte*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 385-408.
- MEYER-CLASON, Curt (1982b): „Vorwort“. In: ROSA, J.G. (1982): *Sagarana. Erzählungszyklus*. Köln: Kiepenheuer & Witsch, 9-23.
- MEYER-CLASON, Curt (1983): „Hier ist Cordisburgo“, *Lateinamerika Studien* 13 (2), 587-595.
- MEYER-CLASON, Curt (1986): „Luanda‘ – Das Unübersetzbare. Zum Übersetzen aus dem brasilianischen Portugiesisch.“, *Zeitschrift für Kulturaustausch* (36), 566-574.
- MEYER-CLASON, Curt (1988a): „Wörter betasten, beriechen, belauschen, betrachten, abschmecken“, *Du* (48) 9, 70-77.
- MEYER-CLASON, Curt (1988b): „Vorwort“. In: MELO NETO, J.C. de (1988): *Der Weg des Mönchs*. St. Gallen: Ed. diá, 9-16.
- MEYER-CLASON, Curt (1990a): „Macondo auf Deutsch. Gabriel García Márquez“. In: MEYER-CLASON, C. (Hg.) (1990b): *Die Menschen sterben nicht, sie werden verzaubert. Begegnungen mit Amado, Borges, Cabral de Melo Neto, Drummond de Andrade, García Márquez, J.U. Ribeiro, Guimarães Rosa*. München: Piper, 105-122.
- MEYER-CLASON, Curt (1994a): „Glossar des Übersetzers“. In: BLAU, E. (1994): *Der Bettelbecher*. Bergisch Gladbach: Lübbe, 379-382.
- MEYER-CLASON, Curt (1994b): „Vom Kaufmann zum Literaturvermittler“. In: GRAF, K. (Hg.) (1994): *Vom schwierigen Doppelleben des Übersetzers*. Berlin: Volk und Welt, 7-24.
- MEYER-CLASON, Curt (1994c): „Farbe der Fremdheit“. In: LEZAMA LIMA, J. (1994): *Fragmente der Nacht*. München: Lagrev-Verlag, 100-101.
- MEYER-CLASON, Curt (1996a): „Literatura – A Tradução ou O Encontro Procurado“, *Revista do Instituto De Estudos Brasileiros* (1), 139-156. Online verfügbar unter: <https://doi.org/10.11606/issn.2316-901X.v0i1p139-156> [letzter Aufruf: 26.04.2021].
- MEYER-CLASON, Curt (1996b): „Nachwort.“ In: ANDRADE, C.D. de; MELO NETO, J.C. de (1996): *E agora José? Und nun José? Gedichte brasilianisch-deutsch*. Tübingen: Attempto, 66-68.
- MEYER-CLASON, Curt (2013): „Nachwort“. In: ANDRADE, M. de (2013): *Macunaíma. Der Held ohne jeden Charakter*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 203-217.

MEYER-CLASON, Curt (2014): „*Conversaciones con Gabriel García Márquez*“, *Nexos* (01.05.2014). Online verfügbar unter: <https://www.nexos.com.mx/?p=20649> [letzter Aufruf: 06.05.2021].

### *Sekundärliteratur*

ALBRECHT, Jörn (1998): *Literarische Übersetzung. Geschichte, Theorie, Kulturelle Wirkung*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

ARISTIZÁBAL CUERVO, Francisco Adolfo (2008): *Der Dichter als Übersetzer. Auf Spurensuche: Hans Magnus Enzensbergers Übersetzungsmethode(n)*. Marburg: Tectum.

BENJAMIN, Walter (1963): „Die Aufgabe des Übersetzers“. In: STÖRIG, H. J. (Hg.) (1963): *Das Problem des Übersetzens*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 156-169.

BERNAUER, Joachim (2012): „Ich lebe von Kritik‘ Curt Meyer-Clason (1910-2012). Ein Nachruf.“, *Übersetzen* 46 (1): 14. Online verfügbar unter: [https://zsue.de/wp-content/uploads/2012/04/UE-01\\_2012\\_gesamt.pdf](https://zsue.de/wp-content/uploads/2012/04/UE-01_2012_gesamt.pdf) [letzter Aufruf: 21.07.2020].

CERCEL, Larisa (2015): „Der Übersetzer im Fokus der Übersetzungswissenschaft“. In: GIL, A.; KIRSTEIN, R. (Hg.): *Wissenstransfer und Translation. Zur Breite und Tiefe des Übersetzungsbegriffs*. St. Ingbert: Röhrig Universitätsverlag, 115-141.

COUTURIER-HEINRICH, Clémence (2012): *Übersetzen bei Johann Gottfried Herder. Theorie und Praxis*. Heidelberg: Synchron.

DELILLE, Karl Heinz (1986): *Problemas da tradução literária*. Coimbra: Almedina.

DEUTSCHE AKADEMIE FÜR SPRACHE UND DICHTUNG (Hg.) (1975): *Johann-Heinrich-Voß-Preis für Curt Meyer-Clason. Urkundentext*. Online verfügbar unter: <https://www.deutscheakademie.de/de/auszeichnungen/johann-heinrich-voss-preis/curt-meyer-clason/urkundentext> [letzter Aufruf: 10.08.2020].

HARTMANN, Volker (2012): „Curt Meyer-Clason“. In: KÜHLMANN, W. (Hg.) (2012): *Verfasserdatenbank, Autoren der deutschsprachigen Literatur und des deutschsprachigen Raums: Von den Anfängen bis zur Gegenwart*. Berlin/New York: De Gruyter. Online verfügbar unter <https://www.degruyter.com/view/db/vdbo> [letzter Aufruf: 28.07.2020].

HOLZ-MÄNTTÄRI, Justa (1986): „Translatorisches Handeln – theoretisch fundierte Berufsprofile“. In: SNELL-HORNBY, M. (Hg.) (1986): *Übersetzungswissenschaft – eine Neuorientierung. Zur Integrierung von Theorie und Praxis*. Tübingen: Francke.

HUMBOLDT, Wilhelm von (1963): „Einleitung zu ‚Aegememnon‘“. In: STÖRIG, H. J. (Hg.) (1963): *Das Problem des Übersetzens*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 71-96.

KOLLER, Werner (1983): *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*. 2. Auflage. Heidelberg: Quelle & Meyer.

KRAUSE, Ines Kinga (2023; im Druck): „Der Stil und die Stimme des Übersetzers Curt Meyer-Clason in der deutschen Übersetzung von »Crónica de una muerte anunciada« von Gabriel García Márquez“. In: SIEVER, H. (Hg.) (2023; im Druck): *Literarisches Übersetzen. Arbeiten zu Antoine Berman, Curt Meyer-Clason und zur Humorübersetzung*. München: avm, 153-228 [Seitenzahlen könnten sich noch ändern].

KRAUSE, Ines Kinga & VEJMEJKA, Marcel (2022a): „Curt Meyer-Clason, 1910-2012“. In: *Germersheimer Übersetzerlexikon UeLEX* (online), 08. Januar 2022. Online verfügbar unter: <http://uelex.de/uebersetzer/meyer-clason-curt/> [letzter Aufruf: 20.12.2022].

- KRAUSE, Ines Kinga & VEJMEĽKA, Marcel (2022b): „Curt Meyer-Clason – Übersetzungsbibliografie“. In: *Germersheimer Übersetzerlexikon UeLEX* (online), 11. Juli 2022. Online verfügbar unter: <http://uelex.de/bibliographie/meyer-clason-curt-bib/> [letzter Aufruf: 20.12.2022].
- KUßMAUL, Paul (2007): *Kreatives Übersetzen*. 2. Auflage. Tübingen: Stauffenburg.
- NEUBAUER, W. (2000): „Implizite Theorien“. In: *Lexikon der Psychologie*. Heidelberg: Akademischer Verlag. Online verfügbar unter: <https://www.spektrum.de/lexikon/psychologie/implizite-theorien/7059> [letzter Aufruf: 13.12.2021].
- NORD, Christiane (2011): *Funktionsgerechtigkeit und Loyalität. Die Übersetzung literarischer und religiöser Texte aus funktionaler Sicht*. Berlin: Frank & Timme.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (Hg.) (2001): *Diccionario de la lengua española*. 22. Auflage. Madrid: Espasa Libros.
- REIB, Katharina (1988): „Der' Text und sein Übersetzer“. In: ARNTZ, R. (Hg.) (1988): *Textlinguistik und Fachsprache. Akten des internationalen Übersetzungswissenschaftlichen ALLA-Symposiums. Hildesheim, 13.-16. April 1987*. Hildesheim: Olms, 67-75.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich (1963): „Methoden des Übersetzens“. In: STÖRIG, H. J. (Hg.) (1963): *Das Problem des Übersetzens*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 38-70.
- SIEVER, Holger (2015): *Übersetzungswissenschaft. Eine Einführung*. Tübingen: Narr.
- SOUTO WARD, Teresinha (1984): *O Discurso Oral Em »Grande Sertão: Veredas«*. São Paulo: Ed. Duas Cidades.
- STEINER, George (1975): *After Babel: aspects of language and translation*. London: Oxford Univ. Press.
- STOLZE, Radegundis (1992): *Hermeneutisches Übersetzen. Linguistische Kategorien des Verstehens und Formulierens beim Übersetzen*. Tübingen: Narr.
- STOLZE, Radegundis (2018): *Übersetzungstheorien. Eine Einführung*. 7. Auflage. Tübingen: Narr.
- STÖRIG, Hans Joachim (Hg.) (1963): *Das Problem des Übersetzens*. Stuttgart: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- STRAUSFELD, Michi (Hg.) (1976): *Materialien zur lateinamerikanischen Literatur*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- STRAUSFELD, Michi (Hg.) (1983): *Lateinamerikanische Literatur*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- TASHINSKIY, Aleksey (2019): „Wessen Übersetzung? Möglichkeiten und Grenzen des Begriffs ‚übersetzerisches Œuvre‘ am Beispiel der Klagenfurter Übersetzerin Hertha Lorenz (1916-1989)“, *Chronotopos* 1/2019. Online verfügbar unter: <https://doi.org/10.25365/cts-2019-1-1-4> [letzter Aufruf: 17.05.2021].
- TASHINSKIY, Aleksey/KELLETTAT, Andreas F. (2015): „Germersheimer Übersetzerlexikon, Einführung (2015)“. In: *Germersheimer Übersetzerlexikon UeLEX* (online), 23. August 2022. Online verfügbar unter: <http://uelex.de/sachartikel/germersheimer-uebersetzerlexikon-einfuehrung-2015/> [letzter Aufruf: 20.12.2022].
- WALTER, Michael (1992): „Stilistische Probleme der Übersetzung“. In: ERZGRÄBER, W.; GAUGER, H.-M. (Hg.): *Stilfragen*. Tübingen: Narr, 304-312.

WANDRUSZKA, Mario (1969): *Sprachen: vergleichbar und unvergleichlich*. München: Piper.

WISCHMANN, Christine/MEYER-CLASON, Curt/SCHMIDT, Sigrud (1978): „Jorge Amado – Versuch einer Übersetzungskritik“, *Iberoamericana (1977-2000)* 3 (5), 35-59. Online verfügbar unter: <https://www.jstor.org/stable/41670659> [letzter Aufruf: 26.04.2021].

**Stylios Hourmouziadis**

## Boccaccio's *Decameron* in Greek A brief historical overview from a Translation Agency perspective

1/2022  
DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-12

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

### **Abstract**

*The article offers a brief historical overview of Boccaccio's Decameron in Greek since the 16th century, focusing on the notion of Translation Agency. Intending to highlight the importance of this notion, I shall refer to key concepts, mainly Bourdieu's habitus/capital and Simeoni's translatorial habitus, while offering information on two Decameron translators. Based on their socio-cultural background, I shall attempt to demonstrate how the Greek translators' habitus influenced the way they translated Boccaccio (translation for the sake of this article, covers also adaptation). The above-mentioned claim will be further corroborated and verified by means of limited, selected textual analysis from the Greek translations of Tale VII/7 of the Decameron, from the 16th and the 20th centuries, by I. Trivólis and K. Politis, respectively.*

*Keywords: Translation History, Translation Agency, Habitus, Boccaccio, Decameron, Italian literature in Greek, Trivólis, K. Politis*

# Stylianos Hourmouziadis

## Boccaccio's *Decameron* in Greek<sup>i</sup>

### A brief historical overview from a Translation Agency perspective

#### **Introduction – Boccaccio's *Decameron***

It is always interesting, from a Translation Studies perspective, to examine translations of canon authors, as their texts are most of the times amply translated and can exert influence both from a literary and a translational point of view. One such author is Giovanni Boccaccio, one of the founders of modern Italian language and literature. It is even more gratifying, from a Translation History perspective, to deal with older, canon texts, be it the Bible, the Homeric Epics, or, as is the case of this article, the *Decameron*, since these texts are particularly prone to historical research thanks to their centuries-long existence.

The translation of canon texts offers an abundance of historical data, some of them closely related to Translation Agency, and in particular to translators, the translation agents *par excellence*. Hence, in this article, I shall try to give an overview of the fate of Boccaccio's *Decameron* in Greek, while focusing on the translator's *habitus/capital*, and its influence on the translations.

The *Decameron* is a collection of 100 tales (10 per day), which a brigade of seven maids and three lads, from the 14<sup>th</sup> century Florence, recount to each other in the Florentine countryside, trying to escape the terrible Black Death. It is a work of prose, written in vernacular. The topics of the tales vary. Apart from the love themes so dear to him, Boccaccio succeeds in representing the human nature through its various manifestations: intrigues, pranks, adventures, hate, moral principles, while also introducing various novel linguistic, stylistic, sociological and other elements, ultimately presenting a "human comedy" of the (late) Middle Ages (ASOR ROSA 1996:92, SEGRE & MARTIGNONI 1991/2001:762).

Relevant research shows that this European literature canon, composed between 1349 and 1351, comes as a continuation of a long line of literary tradition. According to the specialized scholarship, the *Decameron* was influenced by (i) the Greco-Roman and Hellenistic literature <sup>1</sup> ; (ii) the Medieval secular literature (SEGRE in ALLASIA 2006/2012:48-49), in particular the 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup> c. franco-provençal poetry, through the *fabliaux* – comic tales in verse of the 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup> centuries, recounting mainly events and habits of everyday life in a rather blunt way (GREENE *et al.* 2012:477)<sup>2</sup>, as well as the *vidas* and *razos* - both examples of Occitan prose narrative of the 13<sup>th</sup> and 14<sup>th</sup> centuries,

1 As André Jolles mentions in his introduction to the German translation of the work, the *Decameron* "belongs to the Hellenistic Literature just as Theocritus' Idylls or Virgil's Eclogues do." ('Das Dekameron gehört ebenso sehr zur Literatur des Hellenismus wie Theokrits Gedichte oder Virgils Eklogen.') – See BOCCACCIO, G., 1999, *Das Dekameron*, Frankfurt-am-Main/Leipzig: Insel, p. XLI.

2 For more on the affinities between Boccaccio's work and the tradition of *fabliaux*, see SOULLER, D.-TROUBETZKOY, W., 2002, *Letteratura comparata – Volume 2 – I generi e il testo*, Roma, Armando, p. 180.

a kind of shorter or longer 'biographies of the troubadours' of Provence –(GREENE *et al.* 2012:1519 and 1144, SEGRE & MARTIGNONI 1991/2001: 764); (iii) the earlier collections of tales in Italian, such as *Il libro dei sette savi (di Roma)* and *Il Novellino* (SEGRE in ALLASIA 2006/2012:50), (iv) the religious (literary) tradition, which comprises the medieval *Hexamera* (PETRONIO 1999:128), the widely popular *exempla* (a brief comment that served to illustrate a moral point in 14<sup>th</sup> century sermons - GREENE *et al.* 2012:470), as well as the *Disciplina clericalis* (SEGRE in ALLASIA 2006/2012:48); (v) Dante, since Boccaccio, who had profoundly studied and commented Dante's work<sup>3</sup>, was deeply influenced by Dante; and (vi) the rich tradition of tales and myths of Arabic or oriental origin (SEGRE in ALLASIA 2006/2012:48), and in particular the translations or adaptations of *One thousand and one nights* (PICONE in ALLASIA 2006/2012:70-74) .

And although the writing of the *Decameron* drew most probably from the aforementioned sources, the book's cohesive structure, known as 'cornice' (frame) - although not entirely new at the time<sup>4</sup> - is one of its most significant and recognizable traits. The *cornice* interrelates between the tales of the same day, often putting the emphasis on the similarities or differences between the previous and the subsequent tales (SEGRE & MARTIGNONI, 2001: 760), also dividing the book in two parts, from the second until the fifth day and from the sixth until the tenth day (SEGRE & MARTIGNONI, 2001: 760 - 761). The *Decameron's* influence in literature and other forms of art has also been considerable (European literature<sup>5</sup>, painting<sup>6</sup>, cinema<sup>7</sup> etc.).

### **Boccaccio translated in Greek**

When examining the Greek Translation History, in the Greek-Italian language dyad, it is worthwhile mentioning that the first work of Italian modern literature translated in Greek is Boccaccio's *Teseida delle nozze d'Emilia* (1339-1341), published in 1529, whereas the translation of the seventh tale of the seventh day (VII/7) of the *Decameron* followed some years later, in 1540<sup>8</sup>, arriving to us through an edition of 1643. This important historical fact, i.e. that Boccaccio was the first secular, modern Italian writer to be translated in Greek, is largely under-researched.

However, although Boccaccio was the first Italian author to be translated in Greek, the rest of his work is anything but exhaustively translated. Apart from the *Decameron*, only few of Boccaccio's works in vernacular have so far been translated in Greek, in all or in part, namely: *Teseida delle nozze d'Emilia* (mentioned above), *Rime*, *Comento* or

3 Boccaccio wrote *Trattetello in laude di Dante* and the *Esposizioni sopra la comedia di Dante*.

4 This particular literary artifice does not appear for the first time in the *Decameron*, but can already be traced back to *Il Libro dei sette savi di Roma* (PETRONIO 1999:128).

5 STOCCHI, M.-P. 'Appunti su il Decameron e la letteratura italiana'; MATHIEU-CASTELLANI, G. 'Le Décaméron et la littérature française. Le modèle et ses variations: du Décaméron à L'Heptaméron'; LOMBARDI, C. '«In principio, mulier est hominis confusion». Il Decamerone e la letteratura inglese'; RUFFINATTO, A. 'Il Decameron nella letteratura spagnola (dal Conde Lucanor alle Erades de Lulú)' in ALLASIA, C. (a cura di), 2006/2012, *Il Decameron nella letteratura europea*, Roma, Edizioni di storia e letteratura.

6 [http://www.brown.edu/Departments/Italian\\_Studies/dweb/arts/visualizing/](http://www.brown.edu/Departments/Italian_Studies/dweb/arts/visualizing/) - visited in March 2022.

7 Apart from the acclaimed Pasolini's rendition of 1971, other films in Italian include *Decameron N.2-4*, *Decameron '300*, *Decameron proibito*, *Le calde notti del Decameron*, *Decameroticus*, *Maraviglioso Boccaccio*; in the English-speaking cinema, *Decameron Nights*, or more recently *Virgin Territory*, and *To Rome with Love*, initially entitled *Bop Decameron*.

8 Sfini refers to a publication of 1523 (ΣΦΟΙΝΗ 2003:164), which seems, though, to contradict the translator himself, at least based on the version arriving to us through the 1643 publication. Other scholars have also made reference to different than the one mentioned by Trivólis dates of composition (1528, 1546) – for an overview see PELLIN 2009: 117-128.

*Esposizioni sopra la comedia*, and *Trattatello in laude di Dante (Vita di Dante)*; Furthermore, the Latin works of Boccaccio's are almost unknown to the Greek readership (*inter alia* ZOGRAFIDOU 1999:33; SFINI 2003:33).

Nonetheless, Boccaccio's *Decameron* has been extensively translated and published, since the 16th century, partially or in its entirety, in books, anthologies and literary reviews. Until 2023, research yielded 31 publications of the *Decameron*, ranging from an adaptation to partial or complete translations (late 18th - 21st centuries). The *Decameron* translations occur from the original (direct) and from French (indirect) translations, or even from a combination of both. Some of the most important scholars, translators and writers of the Greek 19th and 20th centuries opted for translating the *Decameron*.

It remains a question that will be explored in this article, whether, in the direct (and possibly indirect) translations of the *Decameron*, the Greek translators' *habitus* was so important as to determine, at least to a considerable extent, their translational choices (*translatorial habitus*). After briefly presenting the article's theoretical and methodological context, I shall try to answer this question by examining the translation of the VII/7 Tale of the *Decameron* by two Greek translators: Iakovos Trivólis's 1540 *Ιστορία του ρε της Σκότίας με την ρίγησα της Εγκλητέρας* [The tale of the King of Scotland with the queen of England]<sup>9</sup> and Kosmas Politis's translation from his complete 1966 *Decameron* translation.

### **The notions of Translation Agency and *habitus***

The main theoretical focus of this article is Translation Agency, a notion that puts emphasis on the agents of translation, amongst others the translator, the institutions promoting it, the editors and publishing houses, the patrons. Of these agents of translation I shall focus here solely on the translators. In an effort to define Agency, before transposing it into Translation Studies, scholars seem to converge in certain traits of the notion: "willingness and ability to act", "a relational effect of social integration" (KINNUNEN and KOSKINEN 2010: 6-9), "the ability to exert power in an intentional way" (BUZLIN 2011: 6-11), which encompasses "the translator's everyday practices, decisions and even routine chores" (PALOPOSKI 2010: 88). Hence, it is important to decipher, to the extent possible, the intentionality and ability of the two translators, whose work will be examined below. Since though intentionality and ability to act presuppose a person, in this case, then it is also important to take into account how the person of the translator is structured, both consciously and subconsciously.

To this end, I shall make use of some additional theoretical concepts in this article, namely the notions of *habitus* and capital (also combined with that of field), according to Pierre Bourdieu, and their implications to Translation Studies. As WOLF (2010:337-343) explains summarily:

*"Bourdieu establishes an interrelation through categories of field, habitus and capital, which once they interact through their agents or agencies result in what Bourdieu calls "social practice". Individuals through experience and socialization in early life acquire habitus [...]. It organizes the embodied systems of dispositions, without being the product of intentional search for adaptation. Capital as 'accumulated labor' [...] is described as the sum of the agent's social determinations, i.e.*

<sup>9</sup> The author states at the end of his 'translation' that he produced the text on April 29, 1540, but the existing publication is a 1643 book published in Venice, Παρά Ιωάννη Βίκτωρι τω Σαβιόνι – (ἀ'χ'μ'γ) [By Ioanni Viktori of Savioni - 1643].



*the qualities or distinctive features he/she develops, incorporates and represents: economic capital, social capital (relationships), cultural capital (education, knowledge, titles) and symbolic capital (prestige, social honor)."*

And as Bourdieu himself schematically puts it:

*[(habitus)(capital)] + field = practice*

thus "underlying the interlocking nature of these three main 'thinking tools' as he describes them" (MATON in GRENFELL 2014: 50-51).

It is also important to highlight what SIMEONI, in his seminal article on *habitus* (1998:1-39), refers to as *translatorial habitus* (1998:21-22), i.e. "the elaborate result of a personalized social and cultural history", the conscious or sub/unconscious universe of a translator that guides his/her overall translational choices. This *translatorial habitus* is, according to Simeoni, both "structured", based on acquired skills and overall dispositions, and "structuring", i.e. contributing in the formation of societal norms and conventions<sup>10</sup>.

As far as the historical perspective of the article is concerned, I do believe that Translation History is closely interwoven with the notion of Agency and *habitus* (and capital), the latter being examined through the lens of the eight Latin *loci* that D'hulst introduced in the sub discipline, i.e. *quis?* (translator) - *quid?* (translation) - *ubi?* (where) - *quibus auxiliis?* (by whose assistance) - *cur?* (why - and why not - a text is translated) - *quomodo?* (according to which norms translations are made) - *quando?* (when) and *cui bono?* (who are the beneficiaries of translations) (D'HULST in GAMBIER & VAN DOORSLAER 2010:399-403). In this article, although Agency on the whole is directly linked to all these "circumstantial loci associated with the object of interest", as D'hulst puts it, I shall primarily concentrate on the *quis* (the translators), since our *quid* will be *Decameron's* Tale VII/7.

From a methodological point of view, I opted for a Mixed Methods approach, first developed in the 1990's and further elaborated in the 21<sup>st</sup> c.<sup>11</sup>, which incorporates heuristics, qualitative and textual analyses, and deals with temporality and causality, in line with the interdisciplinarity of TS.

In presenting below the translator's biographical data, I intend to highlight how the translators' particular, subconscious dispositions (*habitus*) as well as their acquired qualities (capital) informed their structured *translatorial habitus*.

## **Two of the Greek translators of the *Decameron***

The first translator that I intend to examine is also the first translator of Boccaccio's *Decameron* in Greek. His name is Ιάκωβος Τριβόλις (1490-1547), who translates or better adapts (for a definition see ROBINSON in BAKER 2001/2004:5-8) the VII/7 Tale of the *Decameron*. The translation dates back to 1540, as the translator mentions, but reaches us through a 1643 book printed in Venice. Trivólis was a minor scholar from Corfu, in the Ionian Islands (*Heptanese*), the only Greek region never occupied by the Ottoman Empire. His biography informs us of his scarce yet quite successful literary achievements - only two tales, one of which is the current adaptation of the *Decameron* Tale, that were very

<sup>10</sup> A notion, indeed, presented and defended by Bourdieu himself in his effort to reconcile the structuralist and the functionalist traditions, when he introduced the terms of *opus operatum* and *modus operandi* – GRENFELL 2014:45.

<sup>11</sup> It has been argued that "The interdisciplinary landscape of mixed-methods research is rich and can accommodate a range of paradigmatic approaches to the research process", MERTENS & HESSE BIBER in MERTENS & HESSE BIBER (Eds.), *Mixed methods and credibility of evidence in research. New directions for research*, n. 138, Summer 2013:5-13 (published on line), mentioned in MERTENS, BAZELEY, et al. 2016 - accessed Oct 8, 2021.

popular with their times readership as their multiple reprints attest<sup>12</sup>. He is not known to have pursued extensive studies, in Corfu or in Venice. At the time of Trivólis, Corfu was still a part of the Republic of Venice. He seems to have descended from a noble byzantine family, and manage to be part of local nobility under the Venetian Rule (RANGABÈ 1925:253-254); he faced considerable financial difficulties, yet still he occupied, at some point in his life, official positions for the *Serenissima*. He spent two years in Venice (1542-1544), where he became acquainted with Nikolaos Sofianos<sup>13</sup> and his ideas, especially the merits of the vernacular Greek language and the role of translation to its dissemination.

The second translator that I shall deal with in this article is a very important literary figure of the first half of the 20<sup>th</sup> century, as well as an acclaimed, professional translator. Kosmas Politis, *nom de plume* of Paraskevas Taveloudis (1888-1974), is a reference of the translated *Decameron*, offering the first complete translation of the work, entirely from the Italian original, in 1966 with reprints, in part or in all, in 1993, 2010 and 2011. Born in Athens, he moved early on to Izmir, because of his father's bankruptcy, where he studied at the American College and then worked in the banking sector. In 1922, Politis and his family went to Paris and the following year to London, working still for French and Greek Banks. In 1924, he returned to Greece and worked until 1942 for Greek Banks (he was fired on embezzlement grounds). At the same time, starting in 1930, he gradually became a prolific author and translator, activities that would provide, especially after 1940s, his basic means of income. He was actively involved in Greek politics, participating in the formation and parliamentary representation of the Greek Communist Party, as well as a major literary figure of the Generation of 1930 (ΠΟΛΙΤΗΣ 1999:307-308, VITTI 2016: 297-299), winning national book prizes. His translation work covered mainly English-speaking authors but also Lorca, Di Lampedusa as well as Boccaccio's *Decameron* (1966), where from the extracts presented here.

### **Textual analysis from two translations of the *Decameron's* VII/7 Tale**

Dealing with Trivólis's translation, it is immediately understood, already from the title of the tale<sup>14</sup>, that we deal with an adaptation. It is in the times of Trivólis that those adaptations, in what was later known as *les belles infidèles*, are gradually gaining terrain<sup>15</sup>. Trivólis follows the translation/adaptation tradition in the Greek-speaking regions that were partly or in all spared from the Ottoman yoke, dating back to the 14th century (Cyprus, Crete, Italian-cities-occupied Greek territories) (see VITTI 2016: 17-19, 23, 38-39). In particular, the translation is in line with the literary trends of Trivolis's time; the translator disregards the original, writing in rimed (AA-BB), 15-syllab verses, following the tradition of the Cretan late medieval and early Modern Greek literature (S. Sachlikis, M. Dhefaranas, M. Falieros, Bergadhis, G. Chortatsis, G. Glykos etc – see ΜΑΡΚΟΜΙΧΕΛΑΚΗ 2015:15-17, 24-34). He, thus, offers to his readership a rendition in line with the then translation practice, using the spoken language of his time. It is also to be noted that in the

12 Trivólis's VII/7 adaptation is reprinted 20 times until 1799 – SFINI 2003:36.

13 Nikolaos Sofianos, in his 1544 translation of Pseudo Plutarch's *On the education of children*, advocates in favour of translation as a means to educate young Greeks; he also takes a favourable stance as to the use of vernacular instead of ancient Greek. When it come to translation theory and practice, Sofianos tries to offer some answers to the 'how and why' of translation, arguing for naturalness of the target idiom and the facilitation of the reader's understanding. Sofianos himself mentions that Trivólis was among the scholars of that time that gathered around him – ΠΟΛΙΤΗΣ 1999:56.

14 The original has no title but still offers a summary of the plot of the tale.

15 ROBINSON in BAKER 2001/2004:5-8. Roger Zuber, though, defines the 17th c. as the main period of *les belles infidèles* – see ZUBER, R., (1995), *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique: Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*, Paris, Armand COLIN in POPPI 2013:29-43.

first Greek translation of a Boccaccian work, the *Teseida* mentioned previously, we encounter stylistic liberties, text enrichment, and plot modifications similar to Trivólis's adaptation, like the ones below:

„Υπήγεν ο νεούτζικος, λέγω στην Βενετία,  
Δεν έστρεψε τον λογισμόν δια καμίαν αιτίαν.  
Και μίαν ουν των ημερών, ήλθαν εκ την φιάνδρα,  
Τα κάτεργα δια πραγματιαίς, και βλέπει έναν άνδρα.“

=*[So the youngster went, I say, to Venice  
And he turned his thought for no reason.  
One of those days, away from Flanders came along  
The trade ships, and then his eyes catch a man for long.  
(p. 3, v.3-6)]*

In the same vein, Trivólis's protagonist name is *α λ ο ῖ ζ ο ς / λ ο ῖ ζ ο ς* [alosisis/loisisis], not Lodovico/Anichino of the original (p. 13, v. 9 & p. 14, v. 14); Ergano and Beatrice of Bologna are replaced, in the Greek version, by the King and Queen of England, and by Venice, respectively, a city that the translator knew first hand (*habitus-economic/social capital*). The main plot, though, remains the same.

As far as the language used, we notice that Trivólis opts for the spoken vernacular of his time, this time echoing indeed Boccaccio. It is also interesting to note that at the time of Trivólis's translation (first half of the 16<sup>th</sup> century), there is a sort of parallelism as to the development and consecration of the vernacular, both in Italian and in Greek (CARPINATO in ΚΑΚΛΑΜΑΝΗΣ – ΚΑΛΟΚΑΙΡΙΝΟΣ 2017: 150-155). What's more, Trivólis lived in Venice at the time when the notions of the important Greek scholar Nikolaos Sofianos, regarding the use of the vernacular and translation for the education of the Greeks, were widely diffused. It is known that he was a close friend of Sofianos (VITTI 2016:43-44), making it safe to assume that Trivólis was influenced by Sofianos's ideas.

As to the second translator, Politis, the language and style of the translation are straightforward; Politis writes in a fluid, vivid and easy-to-read demotic full of grace and cunning spirit; both as an author and as a translator, he supported the extensive use of the demotic, which he enriched with some idiomatic vocabulary due to his life as a Greek of Asia Minor, but also because he pertained to the kind of "cultured, upper-class urban literary style" (ΚΕΧΑΓΙΟΓΛΟΥ in ΚΟΠΙΔΑΚΗΣ 2010: 285). The following extract from VII/7 offers a short example of his translational choices in the demotic:

„Σάν τ'άκουσε ο Λοντοβίκο, πού είταν ακόμα αρχάριος στόν έρωτα, ένωσε τόσο μεγάλη επιθυμία νά τά δει, πού δέν είχε άλλη σκέψη στό νού του. Μ'αυτό τό σκοπό, αποφάσισε νά πάει οπωσδήποτε στη Μπολόνια, καί μάλιστα νά μείνει εκεί, άν τού άρεσε η κυρά. „(p. 634).

=*[When he heard this Lodovico, who was a novice in love, he felt such a great desire to see her that he thought of nothing else. To this end, he decided to go at any cost to Bologna, and what's more to stay there, if he liked the lady.]*

The Greek text proves the uninhibited use of the demotic, while Politis uses also the modern spelling (e.g. endings of the subjunctive mood e.g. νά τά δεί, να πάει). An interesting, differentiating point in this translation is that Politis chooses to invent very concise titles for each tale, unlike what happens in the Italian original. The title of VII/7 exemplifies this translational choice: «ΕΝΑ ΚΑΛΟ ΕΥΛΟΚΟΠΗΜΑ» [*A good old cudgeling*].

This practice seems to echo older translations circulating in Greek, mainly indirect translations from French, a language that Politis spoke as well.

### ***Habitus, capital and the translators' translatorial habitus***

In view of the brief biographical data of the translators (*quis*) and the textual analysis of the *Decameron* (*quid*), the following table offers a compilation of the information gathered that is relevant to the claim of this article.

<b>HABITUS</b>		<b>CAPITAL</b>		
<b>Trivólis</b>	<b>Politis</b>		<b>Trivólis</b>	<b>Politis</b>
<u>Historical background:</u> Venetian Rule of a Greek-speaking territory, outside the Ottoman Empire. No wars during his lifetime. Peaceful period.	<u>Historical background:</u> Greek wars with the Ottoman Empire and Ataturk's Turkey; 1 <sup>st</sup> and 2 <sup>nd</sup> World Wars, Greek Civil War (roughly 1944-1949), Greek military junta (1967-1974). Turbulent and belligerent times.	<b>Economic</b>	He faced a near bankruptcy, but managed to pull it through. Financial difficulties	Although, he started a carrier in the banking sector, his finances got gradually worse. He was laid off from the Bank and lost his house to it. Thereafter, he earned a living as author and translator. Financial difficulties
<u>Literary background (16<sup>th</sup> c.):</u> Continuation of the presence of byzantine Greek scholars in Italy. Times of great literary influence of Italian masters in the Greek-speaking, Italian-occupied colonies. Major Greek literary production in verse (15 <sup>th</sup> -17 <sup>th</sup> c.) in Cyprus, Crete and the Ionian Islands. Major Greek literary figures write in demotic, although there are already signs of the linguistic confrontation ( <i>Language Question</i> – archaic/katharévoussa Greek). Translational activity is limited, though the Greek literary production is heavily influenced by French and Italian works	<u>Literary background 20<sup>th</sup> c.):</u> Romanticism, Parnassianism, The First Athenian School, major clash around the <i>Language Question</i> , with equally vehement representatives of both the demotic and the katharévoussa. The 1930's generation mostly in favor of the demotic, in which Politis plays a central role. Translational activity is booming all through the 20 <sup>th</sup> c. Italian classics as well as contemporary renowned Italian authors are increasingly translated, in anthologies, reviews and complete books	<b>Social</b>	He was married with children	He was married and had a daughter. Both his wife and daughter died prematurely
Part of socialization involved being at the service of the <i>Serenissima</i> . Hence, acquainted with and part of the local administration and politics	Part of socialization through participation in Greek politics (active member of the Greek Communist Party)	<b>Cultural</b>	He wrote and translated in <i>demotic</i> The <i>Decameron</i> translation is in verse – Bilingualism - Demotist	A polyglot, having spent time living outside Greece (Turkey, France, Great Britain), educated in a private American College (secondary school) of Izmir. He did not pursue university studies – Multilingualism - Staunch Demotist
Old family of noble descent. Lived in Venice for 2 years.	Father went bankrupt and had to move to Turkey. Cosmopolitan (lived in	<b>Symbolic</b>	Not considered a prominent scholar, though	A prominent author of the 1930's Generation, winning national book

	Turkey, France & Great Britain).		his two works, including his VII/7 translation, were quite popular - editorial successes. He formed part of the close circle of the most prominent Greek scholar of his time. Modest prestige	prices. One of the best translators of English and Italian literature. Great prestige
Member of the Greeks, living outside the Ottoman Yoke	Greek of the Diaspora, in his childhood and early adult life			

Table 1 – Compiled *habitus*- and capital-related data informing the translatorial *habitus* of Trivólis's and Politis's *Decameron* translations

Resuming the above:

The *habitus* of both translators presents the following similarities: (a) they were both Greeks of the diaspora (living in the periphery of mainland Greece and abroad); (b) using and promoting the demotic; (c) their socialization included active participation in the politics of their time; (d) their initial good family standing gradually degraded (both families of good socio-economic standing that gradually faced financial difficulties). These elements acting subconsciously contributed, to an extent, to the creation of the web of dispositions (*habitus*) that inform the translators' behavior.

The translators' *capital* offers a slightly more varied image: (a') both married with children, though Politis lost prematurely his wife and daughter, (b') economically speaking, they faced severe difficulties but managed to remain afloat, (c') both spoke Greek and Italian, both spent time living outside mainland Greece, although Politis' education seems to have been wider, (d') both are demotists and in line with one of the two opposing stands of their times on the Language Question, (e') both forming part of the literary tradition of their times, (f') both, from a Greek Translation History perspective, important as they translated from the original the *Decameron* for the first time (Trivólis partially, Politis completely), (g') both choosing to translate a major Italian canon text, although most probably their intentionality was different.

Hence, I consider that there are certain elements that are directly linked to the translators' capital and, secondarily, to their *habitus*; these elements seem, also, to structure their *translatorial habitus* with regards to the *Decameron*:

- *Habitus* – literary background: they both translate in unison with the Greek literary traditions of their times – Trivólis in verse, Politis in prose.
  - *Habitus* – Language: they both translate in demotic, echoing their adherence to the one end of the Greek Language Question.
  - *Habitus* – Socialization: they both form part of the political life of their times – Trivólis a lesser noble of the Republic of Venice, holding offices for it and even living in Venice; Politis actively participating in the nascent Greek Communist Party. The obvious impact of Trivólis's translation is that the plot is transferred to Venice. In the case of Politis, it could be tentatively argued that his political stance, along with his symbolic capital, facilitated the choice to translate the complete work, including the most licentious tales.
  - *Habitus* – Cosmopolitanism: both translators lived in at least two linguistically different environments; hence their attested bilingualism/ Greek-Italian (Trivólis) or multilingualism/ Greek-English-French-Italian (Politis).
- *Capital (economic)*: Politis, after having been fired, earned his living as a professional translator and author. No relevant data available for Trivolis.

- *Capital (cultural)*: Both translators spoke Greek and Italian, meaning they had access to the original and Italian literature as a whole.
- *Capital (symbolic)*: Trivólis's modest literary and translatorial prestige may have influenced his choice to translate a *Decameron* Tale, aiming at his consecration as translator (VAN POUCKE, 2019:198). On the contrary, Politis's translational reputation was already extensive; accompanied by his great prestige as an author and major literary figure of his time, it is safe to claim that the *Decameron* translation did not have the same canonization effect. The translator's prestige in this case seems to render him a sort of perfect candidate.

### Conclusions – Further research outlook

Within the limitations of this article, I tried to demonstrate how the Bourdieusian *habitus* and capital might have structured the *translatorial habitus*, according to Simeoni, of two of the Greek translators (translation agents – Translation Agency) of the *Decameron*.

It is true that *habitus* may seem a rather difficult notion to substantiate, within the sociological turn in Translation Studies. Capital, though, may offer more concrete, measurable data. Causality between capital parameters and the translators' practice seems to be more easily provable. In this particular case of the Greek-Italian language dyad, the *habitus* of the specific (*quis* – the translators) should, probably, be examined under the prism of the general (the historical relations of two millennial, neighboring nations and civilizations). The subconscious dispositions forming Greece's and Italy's *habitus* as culture-nations may explain the sense of kindred communion with the Italian people and culture, at least in the Greek mindset. This is but an initial thought that could not possibly be substantiated here, but that I consider worth taking into account, when examining the *habitus* of a Greek translator of Italian literature.

So far I tried to evince that the translational practices of both Trivólis and Politis were attributable (to different extents) to their intentionality and ability to produce the translations (Translation Agency), as well as to certain capital- and *habitus*-related parameters; some of this information has been verified by the very brief textual analysis offered above e.g. Trivólis's transferring the Tale's plot in Venice, a city he was well acquainted with and that would also made his translation more accessible to his immediate readership in the Ionian Islands. The Greek language used in both translations, also, substantiates the translators stance towards the use of vernacular/demotic Greek, in times – although centuries apart – when the Greek *Language Question* was nascent (Trivólis) or at its peak (Politis). Specific drastic translational choices, e.g. the 16<sup>th</sup> c. verse translation of Trivólis, can also be explained through *habitus*-related historical information (the literary background of his time). An interesting question that could serve as an invitation for further research, is what triggered Trivólis and Politis to translation *premières*, namely a first (partial) *Decameron* translation in Greek, for the former, and one of the first - if not the first - complete translation from the original, albeit with small auctorial additions, for the latter.

In view of the above, I believe that further research should be undertaken in the Italian-Greek translation dyad. The fact that Boccaccio was the first secular, modern Italian writer to be translated in Greek remains a topic largely under-researched in the Greek/ Italian Translation History literature. Moreover, special focus should be put on Translation Agency but also, more generally, on the Translation History perspective, both rather under-researched, so far, in the Greek Translation Studies literature. Although some efforts have been made to elucidate the Greek tradition in Translation History, no special focus has been given on the particularities of the close relationship, both

historically and culturally, between Italy and Greece. More particularly, the applications of Bourdieu's *habitus/capital* (and field) notions, in the Greek-Italian language dyad are seriously unexplored. I believe that further research on the above may help us reach interesting conclusions that could possibly lead to a typology of the Greek translator of Italian Literature, as well as to the exact positioning of the Greek translators in the Translation History of European literature. This article will hopefully serve as an impetus for further research in the aforementioned subtopics.

## References

### PRIMARY LITERATURE

BOCCACCIO, Giovanni, (1980), *Decameron*, Milano, Aldo Garzanti Editore

BOCCACCIO, Giovanni/ WESSELSKI, Albert (translator), (1999), *Das Dekameron*, Frankfurt-am-Main/Leipzig, Insel

ΒΟΚΚΑΚΙΟΣ/ ΤΡΙΒΩΛΗΣ, Ιάκωβος (translator), (1643), *Ιστορία του ρε της Σκότίας με την ρίγησα της Εγκλητέρας* [The tale of the King of Scotland with the queen of England], Venice, Παρά Ιωάννη Βίκτωρι τω Σαβιόνι – (α'χ'μ'γ) [By Ioanni Viktori of Savioni]

ΒΟΚΚΑΚΙΟΣ/ ΠΟΛΙΤΗΣ, Κοσμάς (translator), (1966), *Το Δεκαήμερο εικονογραφημένο* [The Illustrated Decameron], Athens, Εκδ. Χρήστου Γιοβάνη [Ed. Christou Yovani]

[http://www.brown.edu/Departments/Italian\\_Studies/dweb/arts/visualizing/](http://www.brown.edu/Departments/Italian_Studies/dweb/arts/visualizing/)  
(1.12.2022).

### SECONDARY LITERATURE IN GREEK

ΑΛΕΞΙΟΥ, Στυλιανός [Alexiou, Stylianos], (2010), *Ελληνική Λογοτεχνία. Από τον Όμηρο στον 20ό αιώνα* [Greek Literature. From Homer to the 20<sup>th</sup> century], Στιγμή, Αθήνα

ΑΛΕΞΙΟΥ, Στυλιανός [Alexiou, Stylianos], (ed.), (2002), *Μπεργαδής, Απόκοπος. Η Βοσκοπούλα* [Bergadhis, Apokopos. The shepherdess]- [Νέα Ελληνική Βιβλιοθήκη, ΠΟ 15], Αθήνα, Βιβλιοπωλείον της Εστίας

ΖΩΓΡΑΦΙΔΟΥ, Ζώζη [Zografidou, Z.], (1999), *Η παρουσία της ιταλικής λογοτεχνίας στην Ελλάδα* [The presence of Italian literature in Greece], Θεσσαλονίκη [Thessaloniki], Παρατηρητής

ΖΩΡΑΣ, Γ. – ΧΑΤΖΗΦΩΤΗΣ, Ι., (n.k.), *Μεγάλη Εγκυκλοπαίδεια της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας* (τομ. 4ος) [Great Encyclopedia of the Modern Greek Literature (vo. 4)], Εκδ. Οίκος Χάρη Πάτση, Αθήνα.

ΚΕΧΑΓΙΟΓΛΟΥ, Γιώργος [Kechagioglou, G.] 'Η Γενιά του '30: Πεζογραφία' [The Generation of 1930s: Prose], in ΚΟΠΙΔΑΚΗΣ, Μ.Ζ. (ed.), (2010), *Η ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [The history of the Greek language], 4th edition, Athens, MIET

ΜΑΡΚΟΜΙΧΕΛΑΚΗ, Μ. Τ. [Markomichelaki, Maria T.], (2015), «Εισαγωγή: Από τον Διγενή στα Άνθη Ευλαβείας» [Introduction: From Dighenis to the Flowers of Piety], ΚΕΝΤΡΟ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΑΣ, Θεσσαλονίκη, pp. 15-17, 24-34 - [http://georgakas.lit.auth.gr/dimodis/images/Markomichelaki\\_Eisagogi.pdf](http://georgakas.lit.auth.gr/dimodis/images/Markomichelaki_Eisagogi.pdf) - (4.03.2022).

ΠΟΛΙΤΗΣ, Λίνος, (1999), *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας* [Story of the Modern Greek Literature], 3<sup>rd</sup> edition, Athens, MIET

ΣΦΟΙΝΗ, Αλεξάνδρα [Sfini, A.], (2003), *Ξένοι συγγραφείς μεταφρασμένοι στα ελληνικά 15ος-17ος αιώνας* [Foreign writers translated in Greek, 15th-17th centuries], Αθήνα, Βιβλιοθήκη Ιστορίας των Ιδεών 3 – Κέντρο Νεοελληνικών ερευνών Εθνικού Ιδρύματος Ερευνών  
(Various Authors), (2013), *Λεξικό νεοελληνικής λογοτεχνίας. Πρόσωπα, έργα, ρεύματα, όροι* [Lexicon of Modern Greek literature. Persons, works, movements, terms], Πατάκης, Αθήνα  
<http://www.ekebi.gr/frontoffice/portal.asp?cpage=NODE&cnode=461&t=342>  
(13. 11. 2022).

#### SECONDARY LITERATURE IN OTHER LANGUAGES

- ALLASIA, Clara (a cura di), (2006/2012), *Il Decameron nella letteratura europea*, Roma: Edizioni di storia e letteratura
- ASOR ROSA, Alberto, (1996), *Storia della letteratura italiana*, 10a edizione, Firenze, La Nuova Italia
- BUZELIN, Hélène, (2011), 'Agents of translation' in GAMBIER, Y. & VAN DOORSLAER, L. (edited by), (2011), *Handbook of Translation Studies – Volume 2*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 6-11 - DOI: 10.1075/hts.2.age1
- CONNOLLY, David – BACOPOULOU-HALLS, Alikì, 'Greek Tradition' in BAKER, Mona (ed.), (2001/2004), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London and New York, Routledge
- CARPINATO, Caterina, (2017), 'Stampe veneziane in greco volgare nella prima metà del Cinquecento e questione della lingua' in ΚΑΚΛΑΜΑΝΗΣ, Σ. – ΚΑΛΟΚΑΙΡΙΝΟΣ, Α. (επιμέλεια), 2017, *Χαρτογραφώντας τη δημόδη λογοτεχνία (12ος-17ος αι.)* [On mapping vernacular literature], Ηράκλειο, Εταιρεία Κρητικών Ιστορικών Μελετών,
- CAPPELLARO, Elena Cappellaro, E., (2017), 'Η πρώτη νεοελληνική μετάφραση του Βοκκάκιου ο Θησεύς και οι γάμοι Αιμιλίας (1340-1370) μια υπόθεση για τη χρονολόγηση' [The first modern Greek translation of Boccaccio – Theseus and Emilia's marriage (1340-1370) a claim on its chronology], *Σύγκριση*, 20, 83-118 - doi:<https://doi.org/10.12681/comparison.76>
- D'HULST, Lieven, 'Translation History' in GAMBIER, Y. & VAN DOORSLAER, L. (edited by), (2010), *Handbook of Translation Studies – Volume 1*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 397-405
- GREENE, Roland, CUSHMAN, Stephen, CAVANAGH, Clare, RAMAZANI, Jahan and ROUZER, Paul, (2012), *The Princeton Encyclopedia of Poetry and Poetics: Fourth Edition*, Princeton, Princeton University Press | [doi-org.kuleuven.e-bronnen.be/10.1515/9781400841424](https://doi-org.kuleuven.e-bronnen.be/10.1515/9781400841424)
- GRENFELL, Michael (ed.), 2014, *Pierre Bourdieu – Key concepts* (2nd edition), New York, Routledge
- KINNUNEN, Tuija and KOSKINEN, Kaisa (eds.), (2010), *Translators' Agency*, Tampere, Tampere University Press, pp. 6-9
- MINHUI Xu and CHI YU Chu, (2015), 'Translators' professional habitus and the adjacent discipline - The case of Edgar Snow' in *Target* 27:2 (2015), 173–191 - DOI 10.1075/target.27.2.01xu<sup>[1]</sup>issn, John Benjamins Publishing Company



- PALOPOSKI, Outi, (2010), 'The translator's footprints' in KINNUNEN, T. and KOSKINEN, K(eds.), 2010, *Translators' Agency*, Tampere, Tampere University Press, p. 88.
- PELLIN, Alessandra, (2009), 'Lo sguardo di Iakobos Triboles sulla marina di Venezia: fra avventura, mercanzia e amore nel XVI secolo', in CINQUEGRANI, A., CRISANTI, F., LOMBARDO, L., *CARTOLINE VENEZIANE. Frammenti di città – Atti del Seminario di Letteratura Italiana (Venezia, 16 gennaio – 18 giugno 2008)*, Palermo - [Link al documento: 10278/26969](#).
- PETRONIO, Giuseppe, (1999), *L'attività letteraria in Italia*, Palermo, Palumbo
- POPPI, Carolina, (2013), 'Século XVII na França: Les Belles Infidèles, Racine e o modelo dos clássicos antigos', *Non Plus*, 2(3), 29-43 - <https://doi.org/10.11606/issn.2316-3976.v2i3p29-43>
- RANGABE, E. R., (1925), *Livre d'or de la noblesse ionienne – Corfou*, Athènes, Eleftheroudakis
- ROBINSON, Douglas, (2001/2004), 'Adaptation' in BAKER, Mona (ed), (2001/2004), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London and New York, Routledge
- SEGRE, Cesare & MARTIGNONI, Clelia, (1991/2001), *Testi nella storia*, Milano, Edizioni scolastiche Bruno Mondadori
- Simeoni, Daniel, (1998), 'The pivotal status of the translator's habitus' in *Target* 10:1 (1998), 1-39 - DOI 10.1075/target.10.1.02sim, John Benjamins Publishing Company
- SOUILLER, Didier - TROUBETZKOY, Wladimir, (2002), *Letteratura comparata – Volume 2 – I generi e il testo*, Roma, Armando
- STAIKOS, Konstantinos - SKLAVENITIS, Triantaphyllos, (2001), *The publishing centers of the Greeks*, Athens, National Book Centre of Greece
- VAN POUCKE, (2019), 'Retranslation History and Its Contribution to Translation History' in BERK ALBACHTEN, Özlem and TAHIR GÜRÇAĞLAR, Şehnaz (ed), 2019, *Perspectives on Retranslation - Ideology, Paratexts, Methods*, New York and London, Routledge, pp. 195-211
- VITTI, Mario, (2016), *Storia della letteratura neogreca*, Venezia, Cafoscarina
- WALRAVENS, J., (1994), 'Translation into Flemish(?): a Heuristic Approach', *Meta*, 39 (1), 122-131 - <https://doi.org/10.7202/004587ar>.
- WOLF, Michaela, (2010), 'Sociology of translation' in GAMBIER, Y. – VAN DOORSLAER, L. *Handbook of Translation Studies, Volume 1*, pp. 337-343 | DOI: 10.1075/hts.1.soc1 John Benjamins Publishing Company

<sup>i</sup> Disclaimer – The information based on which this article was written is to a considerable extent based on the author's PhD thesis, defended on May 19, 2023 at KU Leuven (supervisor Prof. Dr. em. Lieven D'hulst).

**Marie-France Guénette**

## À la limite de la traduction Le cas de Pierre-Antoine de La Place (1745-1799)

---

1/2022  
DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-4

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

### Abstract

*En 1745, Pierre-Antoine de La Place (1707-1793) publie la première traduction française d'Oroonoko : or, The Royal Slave, célèbre récit d'Aphra Behn rédigé en 1688. La Place lui donne « un habit français » et y rajoute du contenu original. Telle une adaptation, son texte témoigne d'« une certaine liberté du traducteur — à qui il serait alors permis des modifications [...] au texte de départ, pour mieux le plier aux récepteurs visés » (Gambier 1992 : 1). Cet article vise à expliquer en quoi l'Oroonoko de La Place est à la fois une traduction, une imitation et une adaptation du texte original anglais. Pour ce faire, nous situons l'Oroonoko de La Place dans le contexte des pratiques de traductions propres à la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. En mettant en valeur les enjeux historiques de la traduction et leurs liens envers les normes traductives de l'époque, nous montrerons comment l'Oroonoko de La Place rejoint le discours et les pratiques littéraires en France à l'âge classique et au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous nous appuyons également sur la théorie de Gambier selon laquelle toute traduction est adaptation, et vice versa (1992) dans l'objectif de cerner les différentes pratiques traductives à l'œuvre dans Oroonoko, traduit de l'anglais de Madame Behn (1745). Nous montrerons ainsi comment La Place a su s'approprier les diverses pratiques traductives pour créer une œuvre nouvelle.*

*Mots-clés : Oroonoko, Aphra Behn, Pierre-Antoine De la Place*

## Marie-France Guénette

### À la limite de la traduction

#### Le cas de Pierre-Antoine de La Place (1745-1799)

En 1745, Pierre-Antoine de La Place (1707-1793) publie la première traduction française d'*Oroonoko* : or, *The Royal Slave*, célèbre récit d'Aphra Behn rédigé en 1688. La Place lui donne « un habit français » (Behn 1745) et y rajoute du contenu original. Telle une adaptation, son texte témoigne d'« une certaine liberté du traducteur — à qui il serait alors permis des modifications [...] au texte de départ, pour mieux le plier aux récepteurs visés » (GAMBIER 1992: 1). Cet article vise à expliquer en quoi l'*Oroonoko* de La Place est à la fois une traduction, une imitation et une adaptation du texte original anglais. Pour ce faire, nous situerons l'*Oroonoko* de La Place dans le contexte des pratiques de traductions propres à la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. En mettant en valeur les enjeux historiques de la traduction et leurs liens envers les normes traductives de l'époque (BALLIU 2002), nous montrerons comment l'*Oroonoko* de La Place rejoint le discours et les pratiques littéraires en France à l'âge classique et au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous nous appuyerons également sur la théorie de Gambier selon laquelle toute traduction est adaptation, et vice versa (1992) dans l'objectif de cerner les différentes pratiques traductives à l'œuvre dans *Oroonoko*, traduit de l'anglais de Madame Behn (1745). Nous montrerons ainsi comment La Place a su s'approprier les diverses pratiques traductives pour créer une œuvre nouvelle.

#### **Pourquoi étudier l'*Oroonoko* de La Place?**

Avant d'analyser la traduction de La Place, il faut d'abord comprendre les enjeux historiques et socioculturels du texte original anglais. Auteure, poète, dramaturge et traductrice, Aphra Behn (1640-1689) est la première femme anglaise à vivre de sa plume à titre d'auteure professionnelle (TODD 2004). Elle collabore avec les grands auteurs de son temps, dont John Dryden, pour écrire des œuvres qui sont célèbres de son vivant et qui sont encore étudiées aujourd'hui. Moins étudiés aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ses écrits et sa biographie sont à nouveau scrutés par les universitaires au XX<sup>e</sup> siècle, notamment grâce à une remarque de Virginia Woolf dans son célèbre roman *A Room of One's Own*. Elle y écrit : « All women together ought to let flowers fall upon the tomb of Aphra Behn, which is, most scandalously but rather appropriately, in Westminster Abbey, for it was she who earned them the right to speak their minds » (WOOLF 1989: 66). Ce passage a été repris dans de nombreuses publications sur Behn puisqu'il démontre l'audace et l'importance de la femme auteure. Behn gagne d'ailleurs en prestige dans la communauté littéraire du XX<sup>e</sup> siècle avec la mention qu'en a faite Woolf, auteure fort respectée dans les sphères littéraire et féministe.

*Oroonoko* a une fortune littéraire très importante dès sa première publication. Quelques années après la parution du récit de Behn, l'adaptation théâtrale anglaise de Thomas Southerne connaît un grand succès sur la scène londonienne et contribue à la renommée de Behn. Or, *Oroonoko* est innovateur dans sa forme puisqu'il s'agit d'un récit philosophique à caractère historique qui regroupe différents genres littéraires, dont le

récit de voyage, l'épopée romanesque et la tragédie. Nous devons d'ailleurs à Behn une des premières formulations du discours abolitionniste de la littérature anglaise avec son récit *Oroonoko*.<sup>1</sup> À ce sujet, dans une épître dédicatoire, elle soutient que son récit fait l'éloge d'un prince africain dont elle fait la rencontre lors de son passage au Suriname vingt ans plus tôt. Elle y précise qu'elle habite à la colonie anglaise avec sa famille pendant près de deux ans, car son père a été choisi pour y devenir gouverneur. Celui-ci décède malheureusement pendant la traversée et ne peut donc rejoindre sa famille. Behn tarde avant de publier la triste histoire de ce glorieux personnage, mais cela ne diminue pas l'impact de son récit sur les lecteurs anglais de l'époque. Chose étonnante, la traduction française de Pierre-Antoine de La Place, qui paraît 57 ans après l'original, connaît un succès tout aussi important chez les lecteurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup>

Pierre-Antoine de La Place (1707-1793) est principalement connu pour ses traductions de Shakespeare en français. En 1745, alors que paraissent ses traductions de *Macbeth* et *Othello*, il publie *Oroonoko traduit de l'anglois de Madame Behn*. Même si La Place annonce dans le titre qu'il offre une traduction d'*Oroonoko* en français, mais l'original et la traduction diffèrent à un point tel que son texte se qualifie davantage d'« adaptation », d'après la définition de Gambier (1992). À titre indicateur, le récit d'Aphra Behn, *Oroonoko : or, the Royal Slave. A True History* (1688), met en scène un esclave africain présenté comme un héros tragique supplicié qui dénonce l'immoralité de ses ravisseurs. La Place, pour sa part, transforme l'homme diffamé qu'est l'esclave Oroonoko en héros respecté de ses maîtres. Et comme le note Seeber (1936), la traduction de La Place a été immensément populaire en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, la traduction de La Place connaît un succès tel en France qu'entre 1760 et 1780, elle est plus populaire que de grands classiques de la littérature française, comme *Manon Lescaut* de l'Abbé Prévost et *Le Paysan parvenu* de Marivaux (SEEBER 1936).

<sup>1</sup> *Oroonoko* a une riche histoire de réception dans la culture littéraire anglaise. Entre la fin du XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on voit notamment une transformation dans l'appropriation que s'en font les lecteurs, passant de la tragicomédie au tract politique servant la cause abolitionniste. Puis, tout au long du XVIII<sup>e</sup>, diverses adaptations contribuent à renchérir le discours abolitionniste mené par des femmes. À ce sujet, Clare Midgley écrit dans *Women Against Slavery* (1992) : « *Oroonoko* established many of the elements which in late eighteenth century became the clichés of abolitionist poetry and tales by both women and men: the noble savage, the princely or Europeanised hero, the heart-rending tale of young lovers torn apart by slavery, the tragic end of suicide as the only escape » (MIDGLEY 1992: 29-30). Du côté de la France, il semble que pour les philosophes des Lumières, Oroonoko n'est pas un personnage de fiction, mais un symbole de transformation des valeurs, presque un nouveau Spartacus. C'est peut-être grâce à l'écho du mouvement abolitionniste que le personnage d'*Oroonoko* fait son apparition dans le discours des philosophes des Lumières en France. Il existe de nombreux textes, comme celui de Henri Grégoire intitulé *De la littérature des nègres, ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature* (1808) qui reprochent à Behn d'avoir transformé la vraie histoire en fiction dans son récit. De telles itérations nous portent à croire que le personnage de Behn avait intégré l'imaginaire collectif français, en particulier dans le contexte des débats sur l'abolition de l'esclavage.

<sup>2</sup> À notre avis, la raison pour laquelle il s'écoule près de 60 ans avant la parution d'une première traduction française d'*Oroonoko* est le manque d'intérêt général pour la culture et la littérature anglaise chez les Français à l'époque. L'attrait pour cette littérature étrangère au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans un mouvement appelé « anglomanie », aurait été lancé après la publication en 1733 des *Lettres philosophiques* de Voltaire. Les propos de Buruma (2000) dans *Anglomania: A European love affair* abondent dans ce sens alors qu'il écrit : « Before Voltaire, such names as Addison, Pope, and even Shakespeare were hardly known in France. Soon they became all the rage, along with Samuel Richardson's romances, horse racing, gardening, frockcoats, and pudding » (BURUMA 2000: 38).

Après un long silence, il y a au XX<sup>e</sup> siècle un regain d'intérêt pour l'*Oroonoko* de Behn. L'attrait de l'œuvre se fait sentir avec les études sur les femmes et les études postcoloniales. Deux nouvelles traductions françaises paraissent grâce à un concours de circonstances propice. Bernard Dhuicq publie la première retraduction depuis les éditions de La Place en 1990, et les réédite en 2008. La traduction de Guillaume Villeneuve, soit la version la plus récente d'*Oroonoko*, paraît chez Garnier-Flammarion en 2009. Dans le cadre de cet article, nous nous attarderons à la traduction de La Place qui a surtout retenu notre attention à cause de sa fortune littéraire et des différences importantes qu'elle présente par rapport à l'original de Behn. Nous désirons comprendre les stratégies d'adaptation de La Place et les raisons pour lesquelles le texte est si populaire à l'époque. Ce faisant, nous cernerons les diverses frontières du genre traductif qui coexistent dans l'*Oroonoko* de La Place tout en les replaçant dans le contexte de la traduction en France au XVIII<sup>e</sup> siècle.

### **Approche théorique et méthodologie**

Dans le présent article, nous déterminerons les frontières coexistantes dans l'*Oroonoko* de La Place en fonction des termes définis par Gambier dans *Adaptation : une ambiguïté à interroger* (1992). Gambier vise à clarifier la distinction entre l'adaptation et la traduction. Il définit l'adaptation comme suit :

*Rattachée à certains types de textes [...], l'« adaptation » semble impliquer une certaine liberté du traducteur — à qui il serait alors permis des modifications, des ajouts, des ajustements, des omissions ... au texte de départ, pour mieux le plier aux récepteurs visés [...] à leurs habitudes et à leurs normes de réception.* (GAMBIER 1992: 421)

Cette « liberté du traducteur » que s'approprie La Place sera comparée au contrat de lecture que La Place établit avec ses lecteurs dans sa préface de 1745. Contrairement à l'adaptation, pour Gambier, la « traduction se définit [t] donc comme un effort littéral, une mimesis de l'original » (1992: 421). Autrement dit, pour Gambier, la traduction s'oppose à l'adaptation par la liberté que prend le traducteur de s'éloigner de l'original. Dans le cas d'*Oroonoko* en traduction française, nous verrons comment La Place se positionne en tant que transmetteur du texte anglais à son lectorat français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous préciserons également les stratégies d'adaptation employées par le traducteur pour conformer le texte aux standards du *bon goût* français de l'époque.

Au terme de son analyse, Gambier conclut que toute traduction est une forme d'adaptation, car elle doit négocier différents aspects du texte et de sa réception. À ce propos, il écrit :

*La traduction [...] est médiation, c'est-à-dire ajustement à un contexte, à certaines visées ou intentions, à des lecteurs, à la fois réels et objets de représentations [...] elle est forcément adaptation, comme toute communication, et non pure translation de formes. [...] Toute traduction — qu'elle soit étiquetée comme « adaptation » ou qu'elle soit adaptation non reconnue, honteuse — est activité de reformulation nécessairement — en vue de réaliser certains objectifs, d'atteindre certains buts.*<sup>3</sup> (GAMBIER 1992: 424)

<sup>3</sup> Nous soulignons.

Ainsi, toujours selon Gambier, l'acte traductif est synonyme de reformulation. L'*Oroonoko* de La Place ne fait pas exception à cette vision de la traduction. Au contraire, cette manière de penser la traduction semble parfaitement concorder au contexte dans lequel œuvre La Place en tant que traducteur.

La traduction en France au XVIII<sup>e</sup> siècle est héritière du discours sur l'imitation lancé par un des traducteurs à la Cour au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, cent ans avant la parution d'*Oroonoko* en France, Nicolas Perrot d'Ablancourt écrit que l'imitation « n'est plus de la traduction, mais cela vaut mieux que la traduction » (Préface de *Lucien* 1654). L'imitation, comme l'adaptation, est à la limite de la traduction, car elle atteste que le traducteur s'inspire de l'original, et prend les libertés qu'il juge nécessaires pour que son texte soit approprié pour sa culture réceptrice. Avec la popularisation du discours sur l'imitation d'Ablancourt, nous constatons que la définition de traduction à l'époque navigue entre les frontières de la traduction et l'imitation. Héritier de ce discours, La Place présente son texte comme une traduction et, dans une édition plus tardive, comme une imitation. Ainsi, le texte de La Place, dans le contexte du discours sur la traduction en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, est à la fois traduction, adaptation, et comme le témoigne le titre à partir de 1756, imitation. En ce sens, La Place contribue au débat sur l'idéal de la traduction avec son *Oronoko, ou le prince esclave* (1745).

### **L'œuvre et ses frontières**

La Place brouille les frontières de la traduction avec sa version française d'*Oroonoko*. Dans cette section, nous établissons le contexte dans lequel La Place a œuvré pour traduire *Oroonoko*. Pour ce faire, nous devons situer l'œuvre dans : a) le discours sur la traduction en France au XVIII<sup>e</sup> siècle; b) l'« anglomanie » de l'époque; et c) les changements qui se produisent dans le genre littéraire du roman. Ces trois aspects permettent de mieux comprendre les stratégies employées par La Place dans sa traduction, et de les mettre en rapport avec celles utilisées par ses contemporains.

### ***Situer l'œuvre dans le discours sur la traduction en France au XVIII<sup>e</sup> siècle***

Avant d'entamer l'analyse traductologique du contexte historique de La Place, il faut d'abord savoir que la France du XVIII<sup>e</sup> siècle est héritière des théories de la traduction du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette époque est connue pour ses percées en traduction libre, laquelle est souvent perçue comme une infidélité évidente dans les traductions. Il demeure qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, « traduire ou "créer" n'est pas forcément une distinction nette : l'*originalité* n'est pas encore une valeur intrinsèque du fait littéraire. Seule l'actualité d'une langue à faire, la réalité inédite d'un public moderne à conquérir conduit les traducteurs libres à adapter leur texte » (BURY 1997: 369-370). Par le fait qu'ils sont les premiers à traduire des classiques de l'Antiquité vers le français, les traducteurs de cette période établissent les fondements de la langue vernaculaire par le biais de la traduction. La traduction libre devient alors un processus d'adaptation du texte original aux lecteurs de l'époque et une transmutation des cultures antiques en culture française.

Ainsi, en histoire de la traduction, évoquer la France du XVII<sup>e</sup> siècle correspond aux pratiques et théories du célèbre Nicolas Perrot d'Ablancourt, connu pour son articulation des « normes » de traduction de son époque. On lui doit notamment une défense de la traduction libre dans la préface des *Dialogues de Lucien* (1654). L'imitation, ou la traduction libre, y est justifiée sous le prétexte que le texte a la fonction de divertir le peuple. La question de l'infidélité en traduction s'avère alors une interprétation subjective

plutôt qu'un constat logique établi en comparant l'original et la traduction. Les différences importantes entre le texte source et le texte cible ne peuvent ainsi être évaluées que lorsque les pratiques traductives employées sont remises dans leur contexte historique spécifique. La traduction libre devient ainsi une pratique de rapprochement, c'est-à-dire un effort de rapprocher le texte ancien de son lecteur moderne, et ce, dans la langue du lecteur.

Étant donné cette tendance à la liberté dans la manière de traduire, les traductions réalisées en France jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle sont généralement décrites comme de « belles infidèles »<sup>4</sup>, car elles sont peu ou pas fidèles au texte original. En réalité, les traducteurs ne visent pas d'instinct l'infidélité au texte original, il s'agit plutôt pour eux de l'adapter aux attentes des lecteurs français. L'expression « belle infidèle » est utilisée plutôt librement pour décrire les traductions françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais l'*Oroonoko* de La Place peut-il véritablement être désigné une « belle infidèle »? Rivara met les traductologues en garde contre l'utilisation de ce terme pour décrire la traduction d'*Oroonoko* que fait La Place :

*Le terme de « Belle infidèle » cependant ne convient pas à ces textes : ce terme désigne au XVII<sup>e</sup> siècle le travail d'un traducteur qui fait une imitation d'un modèle qu'il admire comme les textes anciens (voir Balzac, notamment). Les « versions » du siècle suivant se donnent un droit d'intervention supposé servir la diffusion d'un texte réputé peu adapté au goût français, « servantes maîtresses » en somme. (RIVARA 2002: 109-110)*

En effet, elle remarque que l'expression « belle infidèle » s'apparie plutôt à une traduction d'un modèle des anciens qu'à une traduction d'un texte moderne. Le texte d'Aphra Behn se qualifie de texte moderne au moment où La Place le traduit, et les pratiques traductives employées par La Place diffèrent de celles des contemporains d'Ablancourt. Ainsi, la traduction de La Place dépasse les principes habituellement rattachés aux « belles infidèles » et représente davantage les tendances traductives de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'avère alors qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la traduction s'éloigne des méthodes de traduire du siècle précédent pour développer des tendances nouvelles. Dans *Translation, Subjectivity and Culture in France and England, 1600-1800*, Julia Candler Hayes résume les changements de perception qui se produisent dans la pratique de la traduction en France entre les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

*From rivaling the Ancients in an effort to prove the modern vernacular equal to the classical languages in beauty and eloquence to opening up those modern languages to strange new sounds and turns of phrase, and from seeing Cicero and Horace as mentors and interlocutors on the nature of translating to engaging in dialogue with contemporary critics. (HAYES 2009: 250)*

Il ne s'agit donc plus à l'époque de prouver la compétence littéraire et intellectuelle de la langue française ni d'émuler un auteur célèbre, comme c'était le cas au XVII<sup>e</sup> siècle. Les traducteurs français, confiants dans les capacités poétiques de leur langue et avides de faire découvrir de nouveaux textes à leurs lecteurs, cherchent plutôt à repousser les limites et les conventions de la langue. Ce changement des tendances traductives puise ses

<sup>4</sup> On doit cette expression à Gilles Ménage (1613-1692) qui, commentant une traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt, aurait dit : « Lors que la version de Lucien de M. d'Ablancourt parut, bien des gens se plainirent de ce qu'elle n'étoit pas fidele. Pour moi je l'appellai *la belle infidèle*, qui étoit le nom que j'avois donné étant jeune à une de mes maîtresses » (Cité dans Delisle et Woodsworth 2007: 61-62).

origines à la fois dans les intérêts des lecteurs et dans les pratiques des traducteurs. Selon Balliu (2002), l'ouverture des Français aux littératures étrangères modernes contribue aux changements qui s'opèrent dans les manières de traduire. À cet effet, il écrit : « Le désintérêt pour les Anciens signe l'arrêt de mort de la tradition dix-septémiste de traduction. [...] Se tourner vers les littératures étrangères modernes, c'est imposer une autre forme d'acclimatation à l'activité traduisante » (BALLIU 2002: 224). Hayes, quant à elle, constate : « The emergence of the literary field and of literary criticism generally reinforces the sense of a 'public' with a vested interest in a participatory society » (2009: 250). Ainsi, la critique contribue au développement du *bon goût* français et de la place grandissante qu'occupent les attentes du lectorat dans les pratiques des traducteurs.

### ***La France et l'« anglomanie » du XVIII<sup>e</sup> siècle***

À partir de 1740 environ, la culture anglaise devient à la mode en France. À Paris, il est possible de voir des jardins à l'anglaise<sup>5</sup>, des gens habillés à la mode anglaise, et de plus en plus de textes littéraires anglais traduits vers le français. Parmi les traductions célèbres de l'anglais, l'Abbé Desfontaines traduit *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift (1727), Voltaire traduit *Hamlet* (1734) de William Shakespeare, et l'Abbé Prévost traduit *Pamela* de Samuel Richardson (1741). Dans ce contexte de popularisation des textes fictifs anglais, traduire *Oroonoko* vers le français semble tout à fait approprié. De même, l'« anglomanie » surplombante explique l'effort de commercialisation de La Place visible dans l'étonnement qu'il exprime dans la préface d'*Oroonoko*. En effet, La Place est surpris que la plume d'Aphra Behn demeure inconnue en France jusqu'en 1745. À ce propos, il écrit dans sa préface : « J'ai été longtemps étonné, de ce que le goût régnant des Traductions, de l'Anglois, n'avoit pas encore engagé quelqu'un à nous faire part des productions de cette plume ingénieuse » (BEHN 1745: viii). La mode à l'anglaise de l'époque, d'après La Place, suffit pour créer un intérêt marqué pour le récit de Behn. Ainsi, La Place traduit l'œuvre de Behn pour faire connaître cette femme auteure en France, et parce qu'il soupçonne le public de s'intéresser à l'histoire d'un prince esclave en Amérique.

Nombre de traductologues ont remarqué que les traductions de l'anglais vers le français de l'époque sont francisantes, car elles s'éloignent de l'original pour convenir à ce que les traducteurs appellent le *bon goût* français. Pour McMurrin, la tendance est réciproque entre la France et l'Angleterre.

*Admittedly, a bundled national framework of language, literature, and culture began to inform translation in a sudden growth of cross-Channel manias and phobias in the mid-eighteenth century, but we have not adequately grasped the concomitant denationalizing strands in translating. Translation's cultural work belongs both to a nationalizing impulse and to a cosmopolitan one. These are not simply opposing forces, or alternately applied to translation depending on the writer, but the result of a complex cultural discourse of nation-based cosmopolitanism peculiar to the mid-eighteenth-century cross-Channel arena.* (MCMURRAN 2010: 99-100)

<sup>5</sup> D'après l'Association des Jardins et Châteaux autour de Paris (2013) : « Avec plus de reliefs et de rondeurs, le jardin à l'anglaise préconise plus de fantaisie et un retour à la nature : petites collines, rochers, grands arbres, ruisseaux, cascades, temples antiques... Leur but : recréer un effet naturel au sein du jardin et inviter les promeneurs à la rêverie et à l'émotion. »



Ainsi, la traduction de *La Place*, s'inscrit dans une tendance traductologique généralisée où les traducteurs adaptent le contenu des textes fictifs à leurs préférences nationales. Pour ce faire, *La Place* censure notamment les instances graphiques de torture et de barbarie. L'adaptation qu'il fait pour le public français explique également le raccourcissement, voire l'omission complète des passages descriptifs, qui sont alors jugés comme des digressions de la trame narrative.

### ***Le roman, genre en mouvance***

Le texte de Behn est un récit philosophique à caractère historique qui intègre des éléments caractéristiques du récit de voyage, de la tragédie et de l'épopée romanesque. Le lecteur découvre en ce récit un mélange de fiction et de réalité, une tragique histoire d'amour entrecoupée de fabuleuses descriptions de la faune, de la flore et des peuples indigènes du Nouveau Monde, à mesure que la narratrice les esquisse. *La Place* mentionne d'ailleurs dans sa préface une des raisons pour lesquelles les lecteurs croient que le texte raconte une vraie histoire. Il écrit : « Cet Ouvrage a été extrêmement goûté en Angleterre. La manière vive & intéressante, dont il est écrit, a fait croire à plusieurs personnes, que la jeune *Astréa* n'avoit pas été insensible au mérite de son Héros » (BEHN 1745 : xii).

Avec les modifications importantes qu'il apporte au texte, *La Place* présente à ses lecteurs un texte hybride de genre nouveau. Dans sa préface, il fait mention de Mlles de Scudéry, de Villedieu et de Lussan : « L'ouvrage que je donne au Public, est de la composition de Madame Behn : c'est-à-dire, d'une plume aussi célèbre, en Angleterre, que celle des *Villedieu*, des *Scudéri*, & des *Lussan*, l'est en France » (BEHN 1745: vii-viii). Selon Rivara, l'usage de ces noms agit en tant que code de lecture qui annonce le genre du texte, soit un mélange de l'histoire galante et de la nouvelle historique (2002: 110-111). Les lecteurs doivent alors comprendre qu'il s'agit d'un texte fictif qui intègre des faits historiques.

Mais l'infidélité en traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle ne tient pas seulement à tendance de domestiquer les textes étrangers. En effet, McMurrin voit dans cette pratique un effort de constituer un genre littéraire nouveau, soit le roman. À ce propos, elle écrit :

*Rather than attribute infidelities to woefully inexperienced translators or to the sanctioning of domestication, eighteenth-century fiction translators intentionally advocated freedoms, and taking the authorial reins, they focused on developing narrative affect.* (MCMURRAN 2010: 75)

McMurrin précise donc les différentes raisons pour lesquelles les traductions sont infidèles aux textes originaux au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les traducteurs se permettent des libertés dans leur travail non pas parce qu'ils transmettent passivement les normes littéraires nationales de leur époque, mais parce qu'ils s'emparent du pouvoir de changer la manière de traduire (MCMURRAN 2010: 97). En effet, selon McMurrin : « Freedoms in translating were a form of agency, but as they elaborated a new model for libertine translation, mid-eighteenth-century translators also began refining the purpose of amplification as interest » (2010: 97). Cette explication des pratiques traductives de l'époque convient parfaitement à l'*Oroonoko* de *La Place*, car il annonce lui-même dans sa préface son désir de « développer tout l'intérêt » (BEHN 1745: ix) du texte de Behn.

## Frontières brouillées : la traduction de La Place

Le paratexte d'*Oronoko traduit de l'anglais de Madame Behn* (1745) est très révélateur de l'approche que prend La Place dans sa traduction. En effet, les titres que La Place (ou ses éditeurs<sup>6</sup>) donne à la traduction varient selon les éditions qui paraissent entre 1745 et 1799. Alors que le titre original de Behn est : *Oroonoko : or, The Royal Slave. A True History* (1688), la première traduction de La Place porte le titre : *Oronoko traduit de l'anglais de Madame Behn*. Dix ans plus tard, le titre change et prend une allure davantage descriptive :

*Les Aventures curieuses et intéressantes d'Oronoko, prince africain, contenant ses qualités et ses actions héroïques, ses infortunes dans ses Amours; son enlèvement et son esclavage à Suriname. La manière indigne, cruelle et infâme dont il y fut traité par le sous-gouverneur, son retour en Afrique et son installation au trône de ses pères.*

Et l'année suivante, en 1756, il est à nouveau changé pour devenir *Oronoko, imité de l'Anglais*. Cette nouvelle formulation fait mention de l'« imitation » de l'original. Dès lors, le lecteur peut s'attendre à ce que le texte ne corresponde pas exactement à l'original duquel il découle. Le titre retenu à partir de 1769, soit *Oronoko ou le Prince Nègre, Imitation de l'Anglais*, garde la notion d'« imitation ». Pour l'analyse de notre traducteur, la progression de ces titres déclare le degré d'autorité que La Place attribue au texte d'Aphra Behn. Ainsi, La Place n'est clairement pas dans une dynamique d'émulation d'une œuvre de l'Antiquité. Il postule plutôt s'inspirer du texte de Behn.

La Place prévient tout de même ses lecteurs dans sa préface des changements qu'il a opérés sur le texte original. En guise d'avertissement, il annonce qu'il a modifié le texte pour lui donner un « habit français » (Behn 1745 : viii). Dès l'édition de 1745, il écrit :

*Mon intention n'a pas été, d'entreprendre une Traduction littérale, ni de m'astraindre scrupuleusement au texte de mon Auteur. Oronoko, a plû à Londres, habillé à l'Angloise : Pour plaire à Paris, j'ai crû qu'il lui falloit un habit François. (BEHN 1745: viii)*

Il s'agit d'une métaphore vestimentaire courante à l'époque utilisée pour justifier l'adaptation d'œuvres au *bon goût* français. En effet, Nicolas Perrot d'Ablancourt écrit en 1664 : « les Ambassadeurs ont coutume de s'habiller à la mode du pays où l'on les envoie, de peur d'être ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. » Ce type de commentaire revient également dans les préfaces de traductions des contemporains de La Place, dont le célèbre Abbé Desfontaines (voir L ÉGER 2006).

La Place est très explicite dans ses préfaces, ce qui rend la comparaison de son « projet de traduction » (BERMAN 1995) et de sa traduction très fructueuse d'un point de vue de l'analyse traductologique. Dans *Oronoko*, il énonce clairement les stratégies qu'il emploie pour rendre le texte en français lorsqu'il note :

*Ceux qui savent l'anglais, et qui liront Oronoko dans l'original, s'apercevront seuls des changements que j'ai cru devoir faire pour donner de la liaison à certains faits, pour en adoucir d'autres et pour développer tout l'intérêt, dont le fond m'a paru susceptible. (1745: ix)*

<sup>6</sup> Il est important de prendre une distance critique par rapport au choix du titre, car nous ne pouvons savoir si la reformulation vient du traducteur ou de l'éditeur, mais il reste que le titre qui a perduré retient le mot : « imité ». Cela nous indique tout de même un aspect de la « position traductive » (BERMAN 1995) de La Place.

La Place souligne donc trois raisons distinctes pour expliquer les changements qu'il opère sur le texte, soit : 1) donner de la liaison à certains faits; 2) adoucir certains faits; et 3) développer tout l'intérêt du texte. Il révèle qu'il utilisera trois stratégies pour modifier le texte. Comme le remarque Antoine Berman, « Le traducteur *a tous les droits* dès qu'il joue franc jeu »<sup>7</sup> (1995: 93, citée par LÉGER 2006). L'analyse traductologique démontre toutefois que La Place utilise davantage de stratégies d'adaptation que celles qui sont explicitées dans sa préface. Sous l'apparence d'un discours transparent quant aux modifications qu'il apporte au texte, La Place ne laisse pas ses lecteurs soupçonner que le texte a été complètement remanié. La seule indication qu'il donne d'un changement important se trouve dans la suite de l'extrait présenté ci-dessus. En effet, il rajoute :

*J'espere, qu'ils me pardonneront cette hardiesse en faveur des motifs qui m'ont fait agir. Heureux! Si leur délicatesse trouvoit à se dédommager, du côté de l'agrément, de ce qu'ils pourroient regretter du côté de l'exactitude! Je leur demande cette indulgence sur-tout, pour la seconde Partie.* (BEHN 1745: ix-x)

Il est vrai que La Place change complètement la deuxième partie du récit. D'ailleurs, il choisit de subdiviser le texte en trois parties, soit les parties I et II, en plus de *l'Histoire d'Imoinda*. Cependant, le reste du texte présente des changements tout aussi importants. Étant donné l'ampleur des modifications apportées à l'original, pour l'analyse de cette traduction, il convient de diviser les extraits analysés en deux catégories distinctes, soit a) les stratégies explicites; et b) les stratégies non révélées.

### **Stratégies explicites**

Dans *l'Oroonoko* de La Place, la première stratégie annoncée dans la préface, « donner de la liaison à certains faits », se traduit par un remaniement de la structure narrative du texte original. Tandis que Behn écrit une histoire qui se suit de manière linéaire, La Place ajoute des présages dans le texte, comme pour y intégrer un suspense. Même s'il n'y a aucune phrase de ce genre dans l'original, La Place ajoute la phrase suivante au sujet d'Oroonoko et d'Imoinda dans sa traduction : « Mais tandis qu'ils jouissaient, par avance, d'une félicité à laquelle ils ne prévoyaient point d'obstacle, leur mauvais destin travaillait à leur en susciter d'aussi terribles qu'imprévus! » (BEHN 1745: 26). Le lecteur sait d'ores et déjà que les amoureux affronteront de terribles péripéties, ce que Behn ne laisse jamais sous-entendre dans l'original.

Pour ce qui est de la deuxième stratégie, « adoucir certains faits », La Place semble vouloir se conformer aux règles de bienséance courantes en France à l'époque. Sa version du récit devient plus civilisée à la suite des changements qu'il y apporte. Ces modifications sont d'ailleurs très évidentes. Par exemple, dans le texte de Behn, la belle Imoinda meurt poignardée par le prince Oroonoko alors qu'elle est enceinte de leur enfant. Dans la traduction de La Place, Imoinda et l'enfant survivent. En outre, tous les supplices sont diminués, voire éliminés dans l'histoire. Dans l'original, la fin du récit décrit les tortures subies par Oroonoko aux mains du bourreau de la colonie sous les cris d'encouragement de la foule de colons. Behn raconte ainsi la manière avec laquelle Oroonoko est brûlé vif

<sup>7</sup> « Ne pas dire ce qu'on va faire par exemple adapter plutôt que traduire — ou faire autre chose que ce qu'on a dit, voilà ce qui a valu à la corporation l'adage italien *traduttore traditore*, et ce que le critique doit dénoncer durement. Le traducteur *a tous les droits* dès qu'il joue franc jeu » (BERMAN 1995: 93).

au bûcher pendant qu'on le décapite. L'esclave royal subit dignement la torture qu'il juge avoir mérité pour le crime qu'il a commis et reste passible jusqu'à la toute fin. Le récit original se termine ainsi :

*My Friends, am I to Dye, or to be Whip'd?, and they cry'd, Whip'd! no, you shall not escape so well: And then he replied, smiling, A Blessing on thee; and assur'd them, they need not tye him, for he wou'd stand fixt, like a Rock; and indure Death so as shou'd encourage them to Dye. [...] and the Executioner came, and first cut off his Members, and threw them in the Fire; after that, with an ill-favoured Knife, they cut off his Ears, and his Nose, and burn'd them; [...] then they hack'd off one of his Arms, and still he bore up, and held his Pipe; but at the cutting of the other Arm, his Head sunk, and his Pipe drop'd; and he gave up the Ghost, without a Groan, or a Reproach. (LIPKING 1997: 64)<sup>8</sup>*

Le lecteur comprend qu'il doit tirer certaines leçons du récit de Behn, qui ressemble à une parabole avec ses morales articulées. La mort d'Oroonoko s'apparente d'ailleurs au passage biblique de l'Évangile selon Saint-Mathieu où Jésus explique qu'il ne faut pas chercher à se venger de son agresseur, mais qu'il faut plutôt agir à titre d'exemple de vertu pour que son agresseur vienne à comprendre que rien ne se gagne par la violence.<sup>9</sup> La Place, quant à lui, conclut son récit en relatant le retour d'Oroonoko, d'Imoinda, de leur enfant et de leur ami Aboan à leur pays natal. Ce faisant, il change complètement la leçon de morale, qui devient plutôt un éloge de la patience et de la confiance. Oroonoko est récompensé pour les vertus qu'il a exhibées tout au long du récit, plutôt que confronté à son dégoût des hommes dits civilisés qui lui mentent tout au long de son séjour en Amérique. Ces changements des thèmes et des leçons dans les récits semblent donner raison à McMurran lorsqu'elle écrit que les traducteurs prennent des libertés auctoriales pour développer la trame narrative et affective des textes (2010: 75).

Quant à la troisième stratégie, celle de « développer tout l'intérêt du texte », elle se concrétise avec les nombreuses modifications dans le texte qui servent à développer les personnages. C'est dans cette optique que La Place intègre des éléments positifs comme la scène où Oroonoko survit au fouet du gouverneur plutôt que de mourir des supplices qu'on lui inflige. Rappelons que bien au contraire, le récit d'Aphra Behn met en scène un esclave africain présenté comme un héros tragique qui dénonce l'immoralité de ses ravisseurs. Lorsque La Place transforme l'homme diffamé qu'est l'esclave Oroonoko en héros respecté de ses maîtres, il offre une fin heureuse à ses lecteurs. En effet, la conclusion de La Place nous révèle que le gouverneur de la colonie permet au prince de retourner dans son pays. De même, à son retour en Afrique, Oroonoko se réconcilie avec son grand-père et devient roi. En guise de remerciement, il fait renvoyer des cadeaux aux Blancs qui le gardaient prisonnier dans la colonie anglaise.

*Il arriva, peu de temps après, un Navire Hollandois, qui allait à la Côte Coramantien, & qui avait touché à Surinam, pour faire de l'eau. Le Gouverneur tint parole à [Oronoko]. Il lui permit de s'embarquer, avec son épouse, son fils, & Aboan. [...] Oronoko, devenu souverain, avoit comblé le Hollandois, & son Equipage, de biens. Le Capitaine apportoit enfin, à Mylord,*

<sup>8</sup> Note sur la présentation : les italiques dans cette citation reflètent la graphie du texte publié.

<sup>9</sup> Selon Saint Mathieu, Jésus aurait dit : « Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre » (Mathieu 5: 38-39).

à Trefry, & à moi-même, dès présens dignes de la générosité d'un grand Roi. (BEHN 1745 partie II : 167-168)

La Place boucle donc son récit avec un retour à la vie normale pour Oroonoko et Imoinda. Il s'agit donc d'un exemple pertinent de la traduction libre au XVIII<sup>e</sup> siècle dont fait mention McMurrin. Ainsi, à la manière décrite par McMurrin (2010: 97) que nous avons cité ci-dessus, La Place amplifie le texte pour développer l'intérêt du texte.

### **Stratégies non révélées**

Au terme d'une analyse textuelle comparative entre l'original et la première traduction de La Place, nous avons cerné quatre (4) stratégies de traductions principales non révélées dans la préface d'*Oroonoko* (1745). Les stratégies les plus flagrantes sont : 1) la sexualisation de l'amour pur; 2) l'omission et le raccourcissement importants des passages descriptifs et émotifs; 3) la dramatisation du texte; et 4) les interventions idéologiques du narrateur.

La première stratégie non révélée s'applique à la relation amoureuse entre Imoinda et le prince Oroonoko. Le contraste entre l'original et la traduction est évident, car La Place intègre des références sexuelles explicites qui sont absentes du texte de Behn. Dans l'extrait suivant, Behn décrit l'amour pur qui se développe entre Oroonoko et Imoinda :

*the Awfulness<sup>10</sup> wherewith she receiv'd him, and the Sweetness of her Words and Behaviours while he stay'd, gain'd a perfect Conquest over his fierce Heart, and made him feel, the Victor cou'd be subdu'd. So that having made his first Compliments, and presented her an hundred and fifty Slaves in Fetters, he told her with his Eyes, that he was not insensible of her Charms [...]* (LIPKING 1997: 14-15)

Dans sa traduction, La Place présente la description chaste de Behn, mais rajoute une image explicite de l'érection :

*L'aimable modestie, avec laquelle elle le reçut; la douce mélancolie de ses regards, exprimant, à la fois, les regrets de la mort de son pere, & la consolation qu'elle ressentoit de la reconnoissance d'Oroonoko, acheverent bien-tôt la victoire d'Imoinda, & firent sentir au Prince des mouvemens, qu'il n'avoit pas encore connus! Il fit alors tomber, aux pieds de cette fille; cent cinquante Esclaves enchainés, & la rendit maîtresse de leur fort.* (BEHN 1745: 22)

Alors que Behn présente un prince au cœur pur et vertueux, La Place n'hésite pas à intégrer un discours libertin dans sa traduction. Pour le passage suivant de Behn : « and as he knew no Vice, his Flame aim'd at nothing but Honour » (p. 15), La Place traduit en mentionnant la difficulté qu'ont les hommes à retenir leurs élans de passion, ce qui n'est jamais mentionné dans le discours vertueux sur le prince. Ainsi, La Place écrit : « quand même la violence de sa passion eût voulu l'emporter à quelque transport indiscret » (BEHN 1745: 24).

La deuxième stratégie non révélée, soit l'omission et le raccourcissement important des passages descriptifs et émotifs, est employée tout au long du récit dans la traduction de La Place. Dans l'original, les émotions et les discours des personnages sont souvent étirés

<sup>10</sup> Lipking (1997) propose le terme « reverence » (révérence ou vénération) pour faire comprendre l'usage de ce mot à l'époque.

pour montrer l'ampleur de leurs réactions à certains événements fâcheux. Oroonoko sait que son amoureuse, Imoinda, a été obligée d'épouser le roi âgé, ce qui le rend terriblement malheureux. Ainsi, lorsqu'il voit sa belle dans le harem du roi, il est pris d'un élan de rage. Behn décrit la scène ainsi : « What Rage! What wild Frenzies seiz'd his Heart! Which forcing to keep within Bounds, and to suffer without Noise, it became the more insupportable, and vent his Soul with the thousand Pains » (p. 20). À l'opposé, La Place privilégie une traduction succincte : « Il prévoit son malheur! Il en frémit! » (BEHN 1745: 45). Il s'assure ainsi que la trame narrative garde un rythme rapide, ce qui a pour effet de ne pas décourager les lecteurs avec des passages répétitifs, comme cela peut se produire à la lecture de l'original.

Ce type de raccourcissement se fait sentir en particulier lorsqu'il y a des passages descriptifs dans l'original. Le raccourcissement le plus caricatural implique un passage où le traducteur s'adresse directement au lecteur du récit. En effet, alors que Behn plonge dans la description du paysage de la colonie au début du récit, La Place se permet de justifier la longueur des passages descriptifs à venir dans le texte. Il écrit : « Ceux qui seront impatients d'entrer, de plein vol, dans le détail des aventures d'Oronoko, n'auront que la peine de passer quelques pages » (BEHN 1745: 3). Les lecteurs se sentent ainsi libres de sauter les passages à caractère descriptifs qui puisent leurs origines dans le style du récit de voyage. Ce type de remarque est plutôt unique dans le texte, mais La Place semble raccourcir les passages décrivant l'impressionnante faune et flore de Suriname, de même que ceux qui relatent les apparences physiques des peuples indigènes qui y habitent.

La troisième stratégie non révélée qui est apparente dans la traduction de La Place est la dramatisation du texte. Il s'agit en fait de la substitution et de l'intégration d'éléments de l'adaptation théâtrale de Thomas Southerne (1695). À l'opposé de l'original, dans la pièce de théâtre et la traduction, Imoinda est blanche et d'origine européenne. Cette différence d'origine est intégrée à l'histoire avec l'explication que la belle Imoinda n'a que quelques mois au moment où elle arrive au Coramantien avec son père, le général de l'armée qui enseigne l'art de la guerre au brave Oronoko (BEHN 1745: 20). Puisqu'Imoinda est blanche, La Place doit éliminer le discours qui porte sur sa beauté noire pour ne pas confondre les lecteurs. Ainsi, les descriptions d'Imoinda comme une vénus noire (« *Black Venus* ») et une reine de la nuit (« *Fair Queen of the Night* ») disparaissent dans la traduction française. La dramatisation du récit peut servir la même fonction dans la culture réceptrice française que celle de l'adaptation théâtrale pour la culture réceptrice anglaise. Spencer résume l'un des grands changements opérés par le dramaturge anglais : « Southerne's dramatic adaptation of *Oroonoko* was not designed to make a slaving nation uncomfortable. Southerne's hero actually defends the Europeans for the very reason that Behn condemns them, because they have purchased their slaves » (SPENCER 2000: 232). Ainsi, les transformations textuelles opérées par La Place peuvent indiquer que la traduction vise un rapprochement des valeurs des Français de l'époque quant à leur position sur l'esclavage.

La dernière stratégie de traduction non révélée que nous désirons signaler a trait aux interventions idéologiques du narrateur. En effet, La Place se permet d'ajouter des passages complètement nouveaux dans sa traduction qui ont pour effet de rapprocher le récit de la littérature française de l'époque avec l'intégration de formules littéraires populaires. Dans un passage qui rappelle les *Maximes* de La Rochefoucauld (1665) ou *Les Caractères* de La Bruyère (1690), La Place écrit : « C'étoit une des maximes favorites, d'Oronoko, qu'un homme d'esprit, est moins communément malhonnête homme, qu'un ignorant. Mais ce pauvre Prince, n'avoit pas vécu en Europe! » (BEHN 1745 partie II : 5).

La Place se permet ainsi d'insérer un clin d'œil aux critiques sociales, ce qui a pour effet de rapprocher le texte des lecteurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### Apports de la recherche

Nous avons voulu situer Pierre-Antoine de La Place par rapport à ses contemporains, et dans le discours sur la traduction en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, par le biais de cette analyse de traduction, nous avons établi que les stratégies de traduction, ou plutôt, d'adaptation, qu'il emploie aident le texte de Behn à s'immiscer dans la culture française. Nous pouvons ainsi affirmer que le mélange de familiarité et d'étrangeté, garanti par l'« imitation », fait le succès de la traduction de La Place. Cette réussite lui a assuré une place importante dans les contextes littéraire, culturel et idéologique de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, l'histoire du prince africain apparaît dans les *Confessions* de Rousseau (1765) et dans le *Candide* de Voltaire (1759), entre autres. La version française de l'histoire est donc aussi importante pour la culture française que le texte de Behn ne l'est pour la culture anglaise. Chaque version de l'histoire du prince inspire un foisonnement des discours culturel, idéologique et philosophique dans son pays respectif. Enfin, les traductions et retraductions d'*Oroonoko* soulèvent des questions traductologiques qu'il reste à étudier. Pensons notamment à la question de l'écart de 200 ans entre la dernière édition de La Place et celle de Dhuicq. Nous étudierons cette question davantage tout en mettant à l'épreuve une approche méthodologique multiple mise au point pour analyser des cas d'études traductologiques dont le corpus s'étale sur plusieurs siècles.

### Références

Association des Jardins et Châteaux autour de Paris (2021): 23 Chefs d'œuvre de l'art paysager attendent votre visite. Dans *Jardins & Châteaux autour de Paris*. Consulté le 19 août 2021, sur <http://www.jardins-chateaux-paris.com/jardin/association-jardins-chateaux-paris.html>.

BALLIU, Christian (2002): *Les traducteurs transparents. La traduction en France à l'époque classique*. Bruxelles : Les Éditions du Hazard.

BEHN, Aphra (1745): *Oroonoko traduit de l'Anglois de Madame Behn*. (Pierre-Antoine de La Place, Trad.). Amsterdam. (Original publié en 1688).

BERMAN, Antoine (1995): *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.

BIET, Christian (2000): « Le Théâtre Anglois d'Antoine de La Place (1746-1749), ou la difficile émergence du théâtre de Shakespeare en France ». *Shakespeare et la France*. P. Dorval et J. — M. Maguin, eds., 27-46.

BILLAZ, André (1997): « Voltaire traducteur de Shakespeare et de la Bible : Philosophie implicite d'une pratique traductrice. Les traductions dans le patrimoine français », *Revue d'histoire littéraire de la France*. 97(3), 372-380.

BURUMA, Ian (2000 [1998]): *Anglomania: A European love affair*. New York Random House.

DOTOLI, Giovanni (2004): *Littérature et société en France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.

DOTOLI, Giovanni (2010): *Traduire en français du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle : Théorie, pratique et philosophie de la traduction*. Paris : Hermann Éditeurs.

GAMBIER, Yves (1992): « Adaptation : une ambiguïté à interroger », *Meta : journal des traducteurs*, 37(3), 421-425.

GRÉGOIRE, Henri (1808): *De la littérature des nègres, ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature : suivies de notices sur la vie et les ouvrages des nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts*. Paris : Maradan.

LAUZANNE, Alain (1999): « Les français à l'heure anglaise : l'anglomanie de Louis XV à Louis-Philippe », *Arobase : journal des lettres et sciences humaines*, 3(2).

LÉGER, Benoît (2006): « Vie et mort du traducteur : de l'Ancien Régime au Second Empire (1727-1857) », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*. 19(1), 31-52.

LOUIS XIV ROI DE FRANCE (1680): *Le Code noir. Édit du Roi sur les esclaves des îles de l'Amérique*. Versailles, France.

LIPKING, Joanna, dir. (1997): *Aphra Behn Oroonoko, an authoritative text, historical backgrounds and criticism*. New York, NY : W. W. Norton & Company.

LUCIEN, S., et Perrot, A. Nicholas (1654): *Lucien, de la traduction de N. Perrot, Sr d'Ablancourt*. Paris : A. Courbé.

McMURRAN, Mary Helen (2008): "Translation as offence: The case of Desfontaines", *Translation and Literature*, 17(2), 150-164.

McMURRAN, Mary Helen (2010): *The spread of novels: Translation and prose fiction in the Eighteenth Century*. Princeton, New Jersey : Princeton University Press.

MIDGLEY, Clare (1992): *Women against slavery: The British campaigns, 1780-1870*. Londres: Routledge.

PYM, Anthony (1998): *Method in translation history*. Manchester : St. Jerome.

PYM, Anthony (2008): "Humanizing translation history". *Hermes—Journal of Language and Communication Studies*, 42, 23-48.

RIVARA, Annie (2002): La traduction par La Place du *Prince Oroonoko* de Mrs Aphra Behn, in *La traduction des langues modernes au XVIII<sup>e</sup> siècle ou « La Dernière chemise de l'amour »*. Paris : Honoré Champion, 109-138.

SEEBER, Edward D. (1936): "Oroonoko in France in the XVIII<sup>th</sup> Century", *PMLA*, 51(4), 953-959.

SIMEONI, Daniel (1995): "Translating and studying translation: The view from the agent", *Meta : journal des traducteurs*, 40(3), 445-460.

SOUTHERNE, Thomas (1699): *Oroonoko: A tragedy, as it was acted at the Theatre-Royal, by His Majesty's servants*. Londres : Imprimé pour H. Playford, B. Tooke, R. Bettesworth.

SPENCER, Jane (2000): *Aphra Behn's afterlife*. New York : Oxford University Press.

TODD, Janet (2004): Behn, Aphra [Aphara] (1640?-1689). *Oxford Dictionary of National Biography*. Consulté le 2 août 2022, sur <https://doi.org/10.1093/ref:odnb/1961>.

WOOLF, Virginia (1989): *A room of one's own*. San Diego : Harcourt, Inc.



**Zahra Atefmehr**

## Translators' Professionalism and the Status of Translation as a Profession in Mid- and Late-nineteenth Century Iran

---

1/2022  
DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-5

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

### Abstract

*The nineteenth century was the era of reform and gradual move to modernization in Iran. In such a milieu, translation provided an efficient means to access the knowledge and science of Europe, which was the epitome of success and prosperity for the Iranian intellectuals. In the mid-nineteenth century, when Naser al-Din Shah (r. 1848-1896) ascended the Qajar throne, his deep absorption in the West and his strong passion for learning about Europe and for modernization of the country brought about a dramatic increase in translation activity. In the fifty-year ruling period of Naser al-Din Shah, i.e., the mid- and late-nineteenth century Iran, translation offices were established and translators were widely employed in different institutions by the government. Using primary sources and documents, this archival research first examines the role of Naser al-Din Shah in production and publication of translations, then it explores whether translation was a profession in Iran in the mid- and late-nineteenth century or not and finally, it tries to find out if translators of the Naseri era can be considered professionals or not. Adopting two definitions as a yardstick, the study concludes that translation activity in the mid- and late-nineteenth century Iran had some characteristics that allow us to call it a profession. The study also argues that given the historical context of Iran in that era, the translators held the basic qualifications to be considered semi-professionals, while among them some were highly professional.*

*Keywords: Naser al-Din Shah, translator, Qajar, profession, Iran*

## **Translators' Professionalism and the Status of Translation as a Profession in the Mid- and Late-nineteenth Century Iran**

The Qajar Iran (1785–1925) witnessed the third translation movement in the history of this country. The first movement happened in the Sassanid era, the last pre-Islamic Persian empire, and the second in the time of Abbasids (750–1258 AD), the third Arab caliphate governing Iran after the Muslim conquest of the country. What distinguishes these translation movements from other translational activities is the sudden massive surge in the number of government-backed translations stimulated by an enthusiastic support of a monarch being passionately interested in becoming aware of the knowledge and scientific advances of other nations or in transferring that knowledge to his people. In the first movement, with the patronage of Khosrow I (501–579 AD), the twenty-second king of the Sassanid empire, various scientific, literary, and religious works were translated from Greek, Latin and Indian into Middle Persian. In the second movement, i. e., the Abbasid translation movement, it was Ma‘mūn (786–833 AD) during whose reign, in addition to numerous works translated from Latin and Greek into Arabic, the seminal works of ancient Iran were translated from Middle Persian into Arabic. Finally, in the Qajar translation movement, which reached its peak in the time of Naser al-Din Shāh (1848–1896), a dramatic rise happened in translation from European languages into Persian.

The inauguration of the Qajar court translation was during the time of ‘Abbās Mīrzā (1799–1833), the crown prince and son of Fath‘Alī Shāh (r. 1797–1834), who, following the Iranian defeats in two Russo-Persian wars (1804–1813 and 1826–1828), took the first steps toward modernization of Iran. The defeats, which resulted in the loss of some northern territories of Iran, made ‘Abbās Mīrzā and his companions think about the reasons behind their military weakness as well as the general backwardness of their country compared to Europe. Pondering over the superiority of the West, they became convinced that the scientific and technological advances of European countries were the main reasons. In their view, gaining access to those developments was the key to prosperity, advancement, and progress of their country. Hence, to acquire the science and knowledge of the West and to transfer them to their people, the early Qajars took some measures, one of the most effective ones was translation of European scientific texts into Persian. These translations, together with dispatching students to European universities and inviting Europeans to Iran to teach and share their knowledge, played a decisive role in introducing modern sciences, technologies, and knowledge to the Iranian people.

The Qajar king who played a pivotal role in the nineteenth-century translation movement in Iran was Naser al-Din Shāh, the fourth Qajar monarch, who was in power for almost half a century, from 1848 to 1896. Naser al-Din Shāh was the first Qajar king who travelled to Europe, not once but three times (in 1873, 1879 and 1889). He, who was intrigued by the modern aspects of European life, became a strong advocate of reform and modernization. During his reign, modern institutions, such as the first European-style school (Dār al-Funūn) and the court of justice, were established and some

modern technologies like railway, telegraph, photography, postal service, and newspapers were introduced in Iran. The avid interest of Naser al-Din Shāh in European sciences also provided an added impetus for translation, which caused the Qajar translation movement to reach its zenith. In the Naseri era, numerous works in different scientific areas, including medicine and anatomy, mathematics, astronomy, military sciences, chemistry, education, psychology, and music were translated from European languages into Persian. Moreover, Naser al-Din Shāh's life-long passion for world history generated a dramatic surge in translation of travelogues as well as historical books, novels, and newspaper articles, among which "histories of Western Europe, Russia and America primarily served Naser al-Din Shāh and were confined to the royal library" (AMANAT 2012: 334).

The translation movement of the Qajar era and the significant role of Naser al-Din Shāh in that movement have been previously addressed by a number of translation scholars (see for example, DELZENDEHROOY, KHAZAEI FARID & KHOSH-SALIGHEH 2019; FARAHZAD & ADILI 2019; ALIPOUR 2021). What distinguishes the present research from previous studies is its full reliance on primary sources. The first serious methodological discussion of the use of archival documents in translation studies is attributed to Munday, who foregrounded "archival work in research reports" (PALOPOSKI, 2016a: 3). As Munday (2014: 64) maintains, although still "under-utilised", archives and primary sources "are an indispensable resource" for historical studies of translation. In recent years, merits of archives and primary sources in historical translation/translator research have been widely acknowledged by translation studies scholars (see for example, PALOPOSKI 2016a; GOMEZ 2017; ATEFMEHR & FARAHZAD 2021a). Primary sources are highly varied, ranging from personal letters, correspondence and telegrams to decrees of kings, contracts and documents of salaries. Paratextual elements produced and published together with translations are also categorized as primary sources (see ATEFMEHR & FARAHZAD 2021b, 2021c). The value of these sources basically lies in the first-hand, raw information they offer. They provide us with the opportunity to establish direct and unmediated contact with the past. However, to avoid writing a biased or inaccurate history, the content of documents must be read critically and factors such as the motives of the authors and reasons for archival must be taken into consideration. The primary sources used in the present study include letters, correspondence, telegrams, pre/postfaces to translations, notes and marginalia inside translations plus memoirs of a high-ranking official of the Naseri era. These documents and sources were found in two major libraries of Iran: (1) The National Library and Archives of Iran, and (2) the Library, Museum and Document Center of the Islamic Consultative Assembly. Using the discovered primary sources, many of them previously neglected by historians and translation scholars, this article first investigates the role of Naser al-Din Shāh in production and publication of translations. It then explores the occupational status of translation in the Qajar society and finally, the professional competence of the Naseri era translators will be examined.

### **The Qajar King and Translation Activity**

The discovered primary sources uncovered important facts about some aspects of translation activity in the Naseri era, namely the role of Naser al-Din Shāh as commissioner of translations and the range of topics translated under the patronage of the Shāh. The pre/postfaces of 'Isā Khān Garrūsī to his translations are among these sources. 'Isā Khān Garrūsī was one of the most prolific translators of the Naseri era, and nineteenth-century Iran, who translated more than thirty works, mostly travelogues published originally in the French travel journal *Le Tour du monde*. In his

pre/postfaces, ʿIsā Khān explains that the travelogues were translated by the direct order of Naser al-Din Shāh. He also translated some foreign newspapers, which, as his notes reveal, were commissioned by the Shāh himself. As previously mentioned, Naser al-Din Shāh was deeply interested in Europe. To keep abreast of events in European countries, he regularly commissioned translators to translate foreign newspapers. For instance, in an undated letter we read that Naser al-Din Shāh ordered his Minister of Education, Mukhber al-Dowleh, to translate an English newspaper called *Public News*.<sup>1</sup> In another document, which is a handwritten self-reminder, Naser al-Din Shāh reminds himself to order translation of a newspaper brought by a European couple.<sup>2</sup> However, the notes ʿIsā Khān wrote on his translated newspapers uncover another aspect of translation activity in that era. As ʿIsā Khān explains, he was commissioned by Naser al-Din Shāh to translate the important and useful news stories of the newspapers published in European countries.<sup>3</sup> This implies that, in addition to translation, the translators were also given the task of selecting information from various newspapers. The selected and translated news events were presented to the Shāh in the form of news booklets; thus, it was also the translator’s responsibility to decide how to arrange the events.

The translations Naser al-Din Shāh commissioned were mostly in line with his personal interests such as world history. In a letter sent to him in 1880, Eʿtemād al-Şaltaneh, the head of royal translation house, reported that, as commissioned, the two-volume book on the life of Bismarck had been translated by Baron Norman and was now ready to be presented to him.<sup>4</sup> In another case, as indicated in the translator’s laudatory note<sup>5</sup>, Naser al-Din Shāh ordered the translation of a four-volume book on the history of Ottoman Sultans<sup>6</sup>. Naser al-Din Shāh’s interest in world history is also evident in a letter in which he asked for the collection and translation of information about the American civil war (1861–1865). This letter, sent by one of the close courtiers of the Shāh, was discovered in the collection of letters received by Naser al-Din Shāh in June 1865. As indicated in the letter, following the order of Naser al-Din Shāh, the courtier commissioned the American priests residing in Urmia<sup>7</sup> to ask their fellow countrymen for some pictures of the four-year American war. The courtier further wrote that the American priests promised to prepare the pictures and translate the description of each in the span of one year.<sup>8</sup> In the diaries of Eʿtemād al-Şaltaneh, we also read that on December 12, 1894, Naser al-Din Shāh commissioned the translation of a comprehensive history of France.<sup>9</sup>

<sup>1</sup> Document Number 4415646.

<sup>2</sup> Document Number 4399145.

<sup>3</sup> *Tarjome-ye Rūznāme-hā-ye Farang* [Translation of European Newspapers], published on November 18, 1883.

<sup>4</sup> Document Number 1408665.

<sup>5</sup> MĀZANDARĀNĪ, MĪRZĀ ZAKĪ (1886).

<sup>6</sup> It was *Geschichte des osmanischen Reiches*, written by Joseph Freiherr von Hammer-Purgstall. As the translator, Mīrzā Zakī Māzandarānī, explains in his preface, the book was translated from German into French, and it was the French version he translated into Persian.

<sup>7</sup> A city in the province of West Azerbaijan in the northwest of Iran. In the early 19<sup>th</sup> century, Urmia was the location chosen by the American missionaries sent to Iran. As reported by Becker (2015: 137), “by 1843”, more than “thirty members” of “the Mission to the Nestorians” resided in Urmia.

<sup>8</sup> Document Number 3847204.

<sup>9</sup> *Rūznāme-ye khāterāt-e Eʿtemād al-Şaltaneh* [Journal of the memories of Eʿtemad al-Saltaneh], p. 986.

In addition to travelogues, books on world history and newspapers, which were of particular interest to Naser al-Din Shāh, some scientific books were also translated at his order. There is an autobiographical preface among the prefaces, in which the translator, Mīrzā Taqī Kāshānī, mentions that he was commissioned by Naser al-Din Shāh to translate books on various subjects, especially the European sciences.<sup>10</sup> We also know that in 1877, a book on astrology, titled *Āsemān (The Sky)*, was translated from French into Persian by the order of Naser al-Din Shāh. As the translator, Mīrzā ‘Abd al-Ghaffār Eṣfahānī, recounts in his preface, Naser al-Din Shāh brought this book back from his second journey to Europe. Upon his arrival in Tehran, he ordered Mīrzā ‘Abd al-Ghaffār to meet him every day at his palace to translate the book piece by piece.<sup>11</sup>

The discovered handwritten notes and comments of Naser al-Din Shāh at the beginning of some translations also throw light on another aspect of translation in that era. In most cases, he just wrote ‘Tamāman Khāndeh Shod’ (‘Completely observed’) followed by the date and place of reading. Among the translations that contain such notes are *‘Aqīdeh-ye Voltaire dar bāb-e Iran (Voltaire Opinion of Iran)* and *Madkhalīyat-e Iran dar Mas‘aleh-ye Sharqī (Iran’s Impact on Issues of the East)*, translated by Hovhannes Khān Masehyan in 1884 and 1889 respectively, *Pas az Bīst Sāl (After Twenty Years)*, translated by Muḥammad Ṭāher Mīrzā in 1888, *Sharḥ-e Hāl-e Malakeh Victoria (Biography of Queen Victoria)*, translated by Baron Norman in 1881 and many of the travelogues translated by ‘Isā Khān Garrūsī.

However, in a few cases, he wrote these notes to express his opinion about the book. For instance, in a disparaging comment written on the first page of the second volume of Baron Norman’s translation on the life of Bismarck<sup>12</sup>, Naser al-Din Shāh wrote: “Completely observed; But it was indeed nonsense and banal. It is not a history or a tale or newspaper. I wonder if the buster who wrote this had been on drugs or something”.<sup>13</sup> These notes reveal that Naser al-Din Shāh was not only a commissioner, but he was also a meticulous reader of translations. As documents show, sometimes, when he found a translation unsatisfactory, he ordered the retranslation of that book by another translator. For instance, on the last page of a translation, which is about the war between France and Prussia, ‘Isā Khān Garrūsī explains that on Naser al-Din Shāh’s order, he corrected the previous translator’s mistakes and rearranged sections of the book.<sup>14</sup>

Another major commissioner of translation in the Naseri era was E‘temād al-Şaltāneh, a prolific translator and one of the influential figures of that era, who held some official posts, including that of the head of royal translation house and the Minister of Publication. As documents reveal, many of the foreign books that were later translated for the Shāh were purchased by E‘temād al-Şaltāneh. He had different ways of obtaining the books; one was ordering them from European booksellers. Among the letters sent to Europe in August 1881, one is from E‘temād al-Şaltāneh to a bookseller in which he ordered some books.<sup>15</sup> A few months later, on December 15, 1881, he sent another letter, enclosed inside some money, to a bookseller in Paris and asks him to send some

<sup>10</sup> KĀSHĀNĪ, MĪRZĀ TAQĪ (1882).

<sup>11</sup> *Āsemān [The Sky]*, first published in 1877.

<sup>12</sup> Based on the information provided by the translator in the preface and the date in which the translation was published, that is 1881, the original text was traced. It was *Bismarck und seine Leute, während des Krieges mit Frankreich* written by Julius Hermann Moritz Busch in 1878.

<sup>13</sup> NORMAN, BARON (1881).

<sup>14</sup> GARRŪSĪ, ‘ISĀ KHĀN (1878).

<sup>15</sup> E‘TEMĀD AL-ŞALTĀNEH (1971): 108.

books.<sup>16</sup> Another way of obtaining foreign books was asking the foreigners who resided in Iran to purchase them from their home countries. As recorded in the diaries of E‘temād al-Şaltaneh, on February 23, 1884, he visited Baron Norman, who had just returned from his journey to his country, to get the book he ordered for Naser al-Din Şāh.<sup>17</sup> After purchasing the books, E‘temād al-Şaltaneh commissioned the translators who worked for him at the royal translation house to translate them. Then the translations were presented to or read for the Şāh. In addition to his official posts, E‘temād al-Şaltaneh had the daily task of reading translated books and foreign newspapers for Naser al-Din Şāh. Even when the Şāh was on a journey or when he went camping and hunting around the country, the reading time, which normally took hours, was not cancelled. E‘temād al-Şaltaneh took this opportunity to read the books that could provide Naser al-Din Şāh with a model of a great ruler, indirectly warn him about his wrongdoings as a king and make him aware of the mistakes that could cause his monarchy to end. In fact, while Naser al-Din Şāh usually commissioned translations out of curiosity about certain subjects, it was a purposeful activity for E‘temād al-Şaltaneh. For instance, as we read in his diaries, in June 1885, Naser al-Din Şāh, who was then on vacation in one of his palaces outside the capital, summoned E‘temād al-Şaltaneh to read something for him. E‘temād al-Şaltaneh decided to read a book on the life of Frederick the Great, translated into Persian by ‘Isā Khān Garrūsī in 1879. Frederick II, by-name Frederick the Great, was the King of Prussia from 1740 until 1786 and is known as one of the greatest kings of the 18<sup>th</sup> century. Undoubtedly, he could serve as a role model for Naser al-Din Şāh. However, after sitting in front of the Şāh for four hours and reading the history of the great king of Prussia, E‘temād al-Şaltaneh realized that his effort was fruitless. He complains that each year he spent a lot of money to purchase and translate books full of admonition and warning, yet Naser al-Din Şāh never appreciated it.<sup>18</sup> On another occasion, E‘temād al-Şaltaneh made the same complaint, this time about Naser al-Din Şāh’s negligence to the faith of Louis XV. On April 19, 1890, E‘temād al-Şaltaneh chose the translation of *Madame du Barry*, the well-known historical novel by Alexandre Dumas (1802–1870), for the daily reading time of Naser al-Din Şāh. The novel depicts and reveals secrets, conspiracies, and corruptions of the court of Louis XV as well as the debauchery and hedonism of the King. Again, Naser al-Din Şāh failed to take the lessons of the novel, which made E‘temād al-Şaltaneh annoyed and angry. In his diary, E‘temād al-Şaltaneh wrote that he translated *Madame du Barry* to teach a lesson to Naser al-Din Şāh and to make him aware of the mistakes that cause a monarchy to be overthrown; but it had the reverse effect.<sup>19</sup>

### **Translation as a Profession**

The objective of bringing modernity to Iran, backed by Naser al-Din Şāh himself, led to the establishment of some modern institutions and offices in the Naseri era, in some of which individuals were hired as translators. Based on the studied documents, the major offices and organizations wherein translators were officially employed during the reign of Naser al-Din Şāh were the European-style school of Dār al-Funūn, the royal printing house and office of governmental newspapers, the Ministry of War, the Ministry of Foreign Affairs, and the Iranian embassies located in cities such as Istanbul, London, Saint Petersburg and Paris.<sup>20</sup> More importantly, Naser al-Din Şāh had a

<sup>16</sup> Ibid: 136.

<sup>17</sup> Ibid: 276.

<sup>18</sup> Ibid: 364.

<sup>19</sup> Ibid: 695.

<sup>20</sup> E‘TEMĀD AL-ŞALTĀNEH (1878).

translation office called the Special Royal Translation House, which was a section of the Royal Private House, i. e., the royal court. As documents show, in 1878, five translators—three Muslim Iranian, Mīrzā Moḥammad Rezā, Mīrzā ‘Alī Khān and Mīrzā ‘Isā Khān, one Armenian Iranian, Mīrzā Maderus Khān, and one European, Jules Richard—worked for this translation office; they translated from English, Russian and French into Persian.<sup>21</sup>

In addition to the abovementioned organizations, there was another translation office, called the Special Governmental Translation House, that triggered a sharp increase in the number of translations in the Naseri era. Seemingly, the main incentive for the establishment of this translation office was the dissatisfaction of Naser al-Din Shāh over the slow progress of modernization in his country. Throughout the Qajar era, Iranian students were dispatched to European universities to acquire knowledge of the West, thus, to bring modernization to their country. However, it seems that they had not been very successful in the Naseri era or at least they could not meet the expectations of the Shāh. In the decree on the establishment of the Special Governmental Translation House, issued in June 1871, Naser al-Din Shāh explicitly expresses his disappointment over the students’ failure to spread modern sciences in Iran. Therefore, as written in the decree, he decided to establish a governmental translation office to accelerate the dissemination of science and knowledge and to organize translation activity in the way it was practiced in Europe. Then, after designating E‘temād al-Şaltāneh as the head of translation office and assigning him the task of employing translators, Naser al-Din Shāh ordains that all citizens of Iran, who are either translator or know a foreign language, must consider themselves employees of the translation house.<sup>22</sup>

Under the administration of E‘temād al-Şaltāneh, the Special Governmental Translation House turned into a well-organized office of translation unprecedented in the Qajar era. Diaries of E‘temād al-Şaltāneh show that, except for Fridays and Mondays, the employed translators were obliged to be present in the translation office every day. Moreover, by the order of E‘temād al-Şaltāneh, all the translators were required to wear blue broadcloth uniforms.<sup>23</sup> Every morning, E‘temād al-Şaltāneh first visited the translation house to supervise the translators’ work and to collect the prepared translations. The collected translations were then brought to Naser al-Din Shāh. For instance, in the diary entry of May 1, 1884, we read that E‘temād al-Şaltāneh first went to the translation house and after collecting twenty-five translations, he went to the court to deliver the translations to the Shāh.<sup>24</sup> Or, on August 29, 1884, while Naser al-Din Shāh was on a journey to the north of Iran, E‘temād al-Şaltāneh sent him thirty-six translations, all produced in the Translation House.<sup>25</sup> In addition to E‘temād al-Şaltāneh, who superintended the production of translations, the Shāh himself also regularly monitored the translators’ work. From time to time, the translators of the Special Governmental Translation House were taken to the court of Naser al-Din Shāh by E‘temād al-Şaltāneh<sup>26</sup> or, in some cases, they were summoned by the Shāh himself.<sup>27</sup> In such visits, after presenting their translations to Naser al-Din Shāh, the translators were normally granted gratuities and rewards for their work.<sup>28</sup>

<sup>21</sup> Ibid: 27.

<sup>22</sup> Copy of Naser al-Din Shāh’s decree in the third volume of *Mer’āt al-boldān* (1878): 1659.

<sup>23</sup> E‘TEMĀD AL-ŞALTĀNEH (1971).

<sup>24</sup> Ibid: 296.

<sup>25</sup> Ibid: 316.

<sup>26</sup> Ibid: 330.

<sup>27</sup> Ibid: 546.

<sup>28</sup> Ibid: 284 & 580-581.

The establishment of translation offices, the official recruitment of translators, the regular working hours and strict supervision of translators and their work indicate that translation was, or became, a profession in the Naseri era. Here, profession refers to what Pym (2014: 164) defines as a “full-time long-term employment”. In addition to the changes in working conditions, ‘attribution of translatorship’ also points to the status of translation as a profession in that era. Paloposki (2016b: 15) defines “attribution of translatorship” as “when and in what situations and contexts a person called him-/herself a translator, or when other people called them translators”. In the documents of the Naseri era, including official and personal letters, telegrams, and diaries of E‘temād al-Şaṭaneh, a translator’s name is mostly accompanied by his occupation. In other words, in most cases, there is a direct reference to the occupation of a person as ‘Mutarjim’ (translator). For instance, in his diary entry of December 4, 1883, E‘temād al-Şaṭaneh wrote, “After lunch, Şāh started his Russian lessons. His teacher is Maderus Khān, the translator”.<sup>29</sup> Another instance is the diary entry of February 21, 1884, in which E‘temād al-Şaṭaneh recounts that on Naser al-Din Şāh’s trip to the east of Tehran, they met “Mīrzā Aḥmad, the Russian translator, who was riding a red-tail horse”.<sup>30</sup> Such attributions imply that translators assumed an identity linked to their occupation. Besides, referring to a person by just one occupation, that is ‘translator’, indicates that the translators were either “monoprofessional” (Pym 2014) or, if they were not, translation was recognized as their main job.

However, not all translational activities acquired the status of being a profession. Documents show that the mentioned institutional framework was only provided for translation of certain works and genres, including mainly histories and historical novels, geographies, biographies, memoirs and travelogues, which were favored by Naser al-Din Şāh and E‘temād al-Şaṭaneh. Sciences such as geology, engineering and medicine also received the attention of the Şāh. But the same condition did not apply to many other subjects, including for instance Western philosophy and politics, that were either not appealing for the Şāh or were assumed to pose a threat to the monarchy by making the public familiar with modern ideas, thus contributing to their awakening.

### **Translators as Professionals**

Undoubtedly, the contemporary definitions do not provide a yardstick against which professionalism of the nineteenth-century translators can be assessed. As Paloposki (2016b: 15) points out, “Translators of the past may have been a very different breed from the professional translators of today”. However, among various definitions of professionalism, the one proposed by Shreve was found to be most appropriate for the present discussion. Shreve (2020: 153) defines professionals as “individuals who have accumulated knowledge in a specific area of activity and are compensated, monetarily and with other benefits, for practicing that activity”. Based on this definition, professionalism has one requirement, which is accumulated knowledge in a specific area of activity, and one condition, which is monetary compensation or other benefits. That being the case, translators can be called professionals when they possess translation knowledge and when they receive something in return for their production.

In a basic sense, translation knowledge encompasses two fundamental components: mastery of two languages and familiarity with translation techniques and strategies. Regarding the first component, the Naseri era translators developed, or possessed, knowledge of a foreign language in different ways. In most cases, translators “had either acquired foreign languages abroad or had been properly schooled in foreign

<sup>29</sup> Ibid: 268.

<sup>30</sup> Ibid: 281.



languages at the Dār al-Funūn” (AFSHAR 2003: 286). Some others learned foreign languages at the military school of Tehran through communication with their European teachers. Mīrzā Taqī Kāshānī, one of the prolific translators of non-literary books in the Naseri era, was one of the students at this school who learned French while studying modern sciences with his French teachers.<sup>31</sup> Another way of acquiring knowledge of a foreign language was private education. Some translators, like Muḥammad Ṭāher Mīrzā, learned European languages from their private tutors. Finally, in few cases, translators were proficient in a language other than Persian because it was their mother tongue. These translators were “foreigners who were resident in Iran” (AFSHAR 2003: 286). Jules Richard and Baron Louis de Norman, two well-known translators of the Naseri era, belonged to this group.

While since the seventeenth century, translator/interpreter training had been carried out in some translation schools across Europe (see PYM 2002; CACERES-WÜRSIG 2012), the Iranian translators lacked any form of formal education in translation at least until the twentieth century. However, acquiring, and accumulating knowledge about translation was not far-fetched for the Iranian translators of the nineteenth century as they had other ways of building knowledge about translation techniques and strategies, a major one was learning from their predecessors. The long history of translation in Iran produced a substantial body of treaties, notes, pre/postfaces about different aspects of translation, which transferred knowledge of translators of the past to the next generations of translators (see for example BIGDELOO 2022; LEESE 2021). Among the translators of the Naseri era, some demonstrated their familiarity of translation techniques and strategies more clearly than others. For instance, in his preface to the translation of *Āsemān*, the aforementioned Mīrzā ‘Abd al-Ghaffār emphasized the need for translators of specialized texts to have mastery of the subject matter. Then he explained that being educated and wise was not enough for a translator since transferring content of a foreign text requires familiarity with its technical terms.<sup>32</sup> In his preface to another translation, he mentioned three qualifications for a translator: proficiency in two languages (i.e., source language and target language), knowledge of the subject matter and familiarity with technical terms.<sup>33</sup> Another translator with profound translation knowledge was Muḥammad Ṭāher Mīrzā, one of the famous translators of the Naseri era who is renowned for his translations of Alexandre Dumas’ works. His notes on the margin of one of his translations on astrology indicate that he was aware of the distinction between meaning-based and literal translation. After translating almost half of the book, he decides to change his translation method from meaning-based to literal translation to, as he explained, prove that he had completely understood every word of the original text and his meaning-based translation was not due to lack of comprehension.<sup>34</sup> Many of the Naseri era translators also showed familiarity with what we today call translation *skopos*. These translators tried to justify their use of certain translation strategies, such as addition or omission, by referring to the needs of their audience. For example, in his preface to the translation of a book on algebra, published for the students of Dār al-Funūn, the translator explained that he translated the book in a clear way to be understandable for the youth.<sup>35</sup> In another instance, in a preface to a translation on anatomy, we read that the translator’s attempt was to translate the book in a way that both experts and laymen could understand it easily. The translator then

<sup>31</sup> KĀSHĀNĪ, MĪRZĀ TAQĪ (1882).

<sup>32</sup> EŞFAHĀNĪ, MĪRZĀ ‘ABD AL-GHAFFĀR (1883).

<sup>33</sup> EŞFAHĀNĪ, MĪRZĀ ‘ABD AL-GHAFFĀR (1875).

<sup>34</sup> MUḤAMMAD ṬĀHER MĪRZĀ (1888).

<sup>35</sup> MUHANDES, ĀQĀ KHĀN (1888).

provides an explanation for one of the translation strategies he adopted to achieve this purpose. As he said, for the original French words with no equivalence in Persian, his decision was to keep the original word followed by a descriptive sentence in Persian. This way, he believed, the text would be understandable for those who are familiar with French terms as well as those who are not.<sup>36</sup> In the postface of another translation on geology, the translator wrote that his purpose of translation was to encourage both experts and non-experts to acquaint themselves with this new science; thus he translated in a way that could be easily understood by both groups.<sup>37</sup>

Adopting Shreve's definition (2020), the second aspect of professionalism is remuneration or compensation for the activity of translation. Documents of the Naseri era show that the translators received remuneration for their translations. Among the letters sent to Naser al-Din Shāh, there is one from 'Isā Khān Garrūsī showing that translation was his only source of income. Following a heavy rain in Tehran, which destroyed 'Isā Khān's house, he wrote a letter to Naser al-Din Shāh in which he explained that his income was limited to the monthly payment he received from Naser al-Din Shāh and since this income barely sufficed to cover his living expenses, he was now in dire need of money to build a new house for his family.<sup>38</sup> Also, document of a renewal contract, signed on March 1, 1886, between Baron Louis de Norman and Naser al-Din Shāh's Minister of Foreign Affairs, was discovered, according to which Norman was given the annual salary of eight hundred Tomans for fulfilling his duties, including translation.<sup>39</sup> In addition to their salaries, translators were occasionally granted gratuities by Naser al-Din Shāh. For instance, on March 13, 1884, Naser al-Din Shāh gave a gratuity of two hundred and fifty Tomans to each of the translators who worked for the Special Governmental Translation House.<sup>40</sup> Or, on July 22, 1888, E'temād al-Şaltāneh brought a translation done by Hovhannes Khān to Naser al-Din Shāh and gave one hundred Tomans gratuity for the translation, which he paid to Hovhannes Khān the next day when they met.<sup>41</sup>

### Concluding Summary

The recruitment of translators in the Qajar era was not unprecedented. In the early nineteenth century, a group of translators were employed by 'Abbās Mīrzā, the crown prince of the second Qajar king, to work in the "translation office" he established in Tabriz for translation of "military and engineering manuals" (ABRAHAMIAN 1983: 52). However, the official employment of translators increased exponentially in the time of Naser al-Din Shāh when the government started recruiting individuals with translation skills in different organizations and institutions. As the major commissioner of translation, Naser al-Din Shāh was the first, and the only, Qajar monarch who issued a decree on the establishment of a translation house. Moreover, by the direct order of Naser al-Din Shāh, several books on different genres, including especially world histories, historical novels, geographies, memoirs, biographies, and travelogues, were translated from European languages into Persian.

This article examined the status of translation as a profession in the mid- and late-nineteenth century Iran. Through investigation of primary sources, the study showed that translator's activities in the Naseri era exhibit characteristics that allow us to consider

<sup>36</sup> 'ALĪ BAKHSH MĪRZĀ (1873).

<sup>37</sup> TABRĪZĪ, YŪSEF (1880).

<sup>38</sup> Document Number 4563128.

<sup>39</sup> The document was found by BAKHTIYĀRĪ, AMĪR HŪSHANG (2003).

<sup>40</sup> E'TEMĀD AL-ŞALTĀNEH (1971): 284.

<sup>41</sup> Ibid. 580-581.

translation as a profession. The great enthusiasm of Naser al-Din Shāh to translation of European works resulted in translation activity being regulated by the government, which made translation a full-time employment for many translators. The professionalism of the Naseri era translators was also explored. Using Shreve's definition, it was deduced that translators can be considered professionals when they are paid for their activity and have knowledge of translation. Documents showed that the employed translators as well as those who translated every now and then for Naser al-Din Shāh were all paid for their translations. They either received regular payments or received gratuities and awards for the translations they produced. Also, as the pre/postfaces, notes and marginalia written by the Naseri era translators showed, despite the lack of translator training courses, these translators possessed varying levels of translation knowledge, which was in some cases profound and specialized. Therefore, given the historical context in which the Naseri era translators lived, one can conclude that Iranian translators of the mid- and late-nineteenth century were at least semi-professional, while some were highly professional.

### Primary Sources

‘ALĪ BAKHSH MĪRZĀ [1873]: *‘Elm-e Tashrīh* [Anatomy]. Manuscript in the Library, Museum and Document Center of the Islamic Consultative Assembly.

Document Number 1408665, page 291. “*Tarjumeḥ-ye ketāb-e ḥālāt-e Bismārk tavaṣuṭ-e Baron Norman (mutarjem-e Shah), ḥasab-e dastūr-e vey va tarjumeḥ-ye ketāb-e Dīyālūg*” [Translation of the life of Bismārk by Baron Norman on his order and translation of Dialogue]. The National Library and Archives of Iran. <http://opac.nlai.ir/opac-prod/bibliographic/1408665>.

Document Number 3847204, page 54. “*Mukātebāt va guzāreshhāye ersālī be Naser al-Din Shah*” [Letters and Reports sent to Naser al-Din Shah]. The National Library and Archives of Iran. <http://opac.nlai.ir/opac-prod/bibliographic/3847204>.

Document Number 4399145, “*Mukātebāt, guzāreshha, vaqāye nāmeḥha va dīgar asnād-e marbūṭ be vezārat-e umūr-e khārejeh va darbār-e Naserī*” [Correspondence, Reports, Chronicle and Other Documents Related to the Ministry of Foreign Affairs and Court of Naser al-Din Shah]. The National Library and Archives of Iran. <http://opac.nlai.ir/opac-prod/bibliographic/4399145>.

Document Number 4415646, “*Dastkhat-e Shah, nāmeḥhā va telegrāfhaye maqāmāt-e ḥukūmatī, shāhzādehgān, nezāmīyān va ru‘āyā az shahrhāye mukhtalef be valī‘ahd, Amīn al-Sultān va sāyerīn*” [The Handwritten Notes of Shah, Letters and Telegraphs of Authorities, Princes, Military Officials and Peasants from Different Cities to Prince Amīn al-Sultān and Others]. The National Library and Archives of Iran. <http://opac.nlai.ir/opac-prod/bibliographic/4415646>.

Document Number 4563128, page 148. “*Mukātebāt va guzāreshhāye mutefareqeh-ye šāḥebmanšabān va darbār-e humāyūnī dar durehye Naser al-Din Shah va Mozaffar al-Din Shah*” [Miscellaneous Letters and Reports of Authorities and Court Officials during the Reign of Naser al-Din Shah and Mozaffar al-Din Shah]. The National Library and Archives of Iran. <http://opac.nlai.ir/opac-prod/bibliographic/4563128>.

EṢFAHĀNĪ, MĪRZĀ ‘ABD AL-GHAFFĀR [1875]: *Uṣūl-e Hendeseḥ* [Principles of Geometry]. Manuscript in the Library, Museum and Document Center of the Islamic Consultative Assembly.

EŞFAHĀNĪ, MĪRZĀ ʿABD AL-GHAFFĀR [1877]: *Āsemān* [The Sky]. Manuscript in the Library, Museum and Document Center of the Islamic Consultative Assembly.

EʿTEMĀD AL-ŞALTĀNEH [1878]: *Merʿāt al-boldān* [Mirror of Cities]. Manuscript in the Library, Museum and Document Center of the Islamic Consultative Assembly.

EʿTEMĀD AL-ŞALTĀNEH [1971]: *Rūznāme-ye khāterāt-e Eʿtemād al-Şaltāneh* [Journal of the memories of Eʿtemad al-Saltaneh].

GARRŪSĪ, ʿISĀ KHĀN [1878]: *Jang-e Farānse va Perūs* [War of France and Prussia], Translator’s note on the last page of translation. MS in The National Library and Archives of Iran.

KĀSHĀNĪ, MĪRZĀ TAQĪ [1882]: *Tarbīyat: Nāmeḥ-īst dar Qavāʿed -e Taʿlīm va Tarbīyat-e Atfāl* [Education: A book on education and training of children]. Isfahan.

MĀZANDARĀNĪ, MĪRZĀ ZAKĪ [1886]: *Tārīkh-e Salāṭīn-e ʿOsmānī* [History of Ottoman Sultans]. MS in the Library, Museum and Document Center of the Islamic Consultative Assembly.

MUḤAMMAD ṬĀHER MĪRZĀ [1888]: *Heyʿat-e Jadīd* [New Astronomy]. Manuscript in The National Library and Archives of Iran.

MUHANDES, ĀQĀ KHĀN [1888]: *Uşūl-e ʿElm-e Jabr* [Principles of Algebra].

NORMAN, BARON [1881]: *Tārīkh-e Ḥālāt-e Bismārk* [Life of Bismarck], Volume II. MS in The National Library and Archives of Iran.

TABRĪZĪ, YŪSEF [1880]: *ʿElm-e Ṭabaqāt al-Arż* [Geology]. Manuscript in the Library, Museum and Document Center of the Islamic Consultative Assembly.

*Tarjome-ye Rūznāme-hā-ye Farang* [Translation of European Newspapers], published on November 18, 1883.

## Secondary Sources

ABRAHAMIAN, Ervand (1983): *Iran Between Two Revolutions*. New Jersey & Princeton: Princeton University Press.

AFSHAR, Iraj (2003): “Book Translations as a Cultural Activity in Iran 1806–1896”. *Iran*, 41, 279-289.

ALIPOUR, Ehsan (2021): “Translation and Culture Planning in Nineteenth-Century Iran”. In AGUILAR, R. P & GUÉNETTE, M. F [eds.], *Situatedness and Performativity: Translation and Interpreting Practice Revisited* [pp. 169-186]. Leuven: Leuven University Press.

AMANAT, Abbas (1997): *Pivot of the Universe: Nasir Al-Din Shah Qajar and the Iranian Monarchy, 1831–1896*. Berkeley: University of California Press.

AMANAT, Abbas (2012): “Legend, Legitimacy and Making a National Narrative in the Historiography of Qajar Iran [1785–1925]”. In MELVILLE, C [ed.], *A History of Persian Literature: Persian Historiography* [Vol. X, pp. 292-366]. London & New York: I.B.Tauris & Co Ltd.

ATEFMEHR, Zahra & FARAHZAD, Farzaneh (2021a): “A Microhistorical Study of the First Translators of Dār al-Funūn”, *Translation Studies Quarterly*, 19 [73], 81-95.

ATEFMEHR, Zahra & FARAHZAD, Farzaneh (2021b): “Microhistorical Research in Translator Studies: An Archival Methodology”, *The Translator*, 28 [3], 251-262. doi:10.1080/13556509.2021.1944022.

ATEFMEHR, Zahra & FARAHZAD, Farzaneh (2021c): "A Method for Microhistorical Translation/Translator Research: With a Focus on the Iranian Context", *Translation Studies Quarterly*, 19 [74], 55-71.

BAKHTIYĀRĪ, Amīr Hūshang (2003): "Qarārnāmeḥā-ye estekhdām-e Atbā'-e khārejī dar doreh-ye Qājāriyyeh" [Contracts of Employment of Foreigners in Qajar era], *Nashriyeh Tārikh-e Ravābet-e Khāreji*. 14, 141-166.

BECKER, Adam H (2015): *Revival and Awakening: American Evangelical Missionaries in Iran and the Origins of Assyrian Nationalism*. Chicago & London: The University of Chicago Press.

BIGDELOO, Milad (2022): "An Old Treatise on Translation: Introduction to & Critical Edition of 'An Introduction to the Laws of Translation'", *Translation Studies Quarterly*, 20 (77), 109-137.

CÁCERES-WÜRSIG, Ingrid (2012): "The jeunes de langues in the Eighteenth Century: Spain's First Diplomatic Interpreters on the European Model", *Interpreting* 14 (2), 127-144.

DELZENDEHROOY, Somaye, KHAZAEI FARID, Ali & KHOSHSALIGHEH, Masood (2019): "Despotism and Translation in Iran: The Case of Naseri House of Translation as the First State Translation Institution", *InTRAlinea* 21.

<https://www.intralinea.org/archive/article/2367>

FARAHZAD, Farzaneh & ADILI, Somayeh (2019): "Translation, Modernization and Enlightenment: The Qajar Translation Movement", *Translation Studies Quarterly* 17 (66), 8-23.

GOMEZ, Hannelore (2017): "A Closer Look into the Life of Ordinary Translators through Unordinary Sources: The Use of Obituaries as a Microhistory Tool to Study Translators and Translation in Ohio", *New Voices in Translation Studies* 16, 55-83.

KARIMI-HAKKAK, Ahmad (2009): "Persian Tradition". In BAKER, M & SALDANHA, G [eds.], *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* [2<sup>nd</sup> ed., pp. 493-501]. London & New York: Routledge.

LEESE, Simon (2021): "Arabic Utterances in a Multilingual World: Shāh Walī-Allāh and Qur'anic Translatability in North India", *Translation Studies* 14 (2), 242-261.

MARTIN, Vanessa (1996): "An Evaluation of Reform and Development of the State in the Early Qajar Period", *Die Welt des Islams* 36 (1), 1-24.

MUNDAY, Jeremy (2014): "Using Primary Sources to Produce a Microhistory of Translation and Translators: Theoretical and Methodological Concerns", *The Translator* 20 (1), 64-80. doi:10.1080/13556509.2014.899094.

PALOPOSKI, Outi (2016a): "In Search of an Ordinary Translator: Translator Histories, Working Practices and Translator-Publisher Relations in the Light of Archival Documents", *The Translator*, 1-18. doi:10.1080/13556509.2016.1243997.

PALOPOSKI, Outi (2016b): "Translating and Translators Before the Professional Project", *The Journal of Specialised Translation* 25, 15-32.

PYM, Anthony (2002): "Translator Training: A Global Overview". Originally published as "Ausbildungssituation in aller Welt (Überblick)" in *Handbuch Translation* [1998] by SNELL-HORNBY, M., HÖNIG, H. G., KUßMAUL, P., SCHMITT, P. A., & NARR, S. V. B. [eds.]. Tübingen: Stauffenburg Verlag, 33-36. Retrieved from: <https://usuaris.tinet.cat/apym/on-line/training/stauffenberg.pdf>

PYM, Anthony (2014): *Method in Translation History*. New York: Routledge.

SHREVE, Gregory M (2020): "Professional Translator Development from an Expertise Perspective". In ANGELONE, E., EHRENSBERGER-DOW, M. & MASSEY, G (eds.): *The Bloomsbury Companion to Language Industry Studies* [pp. 153–178]. London & New York: Bloomsbury Academic.

**Fanny Sofronidou**

## L'histoire éditoriale des (re)traductions de *Madame Bovary* en grec

---

1/2022  
DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-6

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

### **Abstract**

*Notre recherche porte sur les traductions et retraductions de Madame Bovary en grec pendant les xx<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> siècles. Nous nous concentrons sur le parcours éditorial de ce 'best-seller', de sa toute première traduction en 1913 jusqu'à la plus récente en 2017, en essayant d'évaluer dans quelle mesure les conceptions de la retraduction proposées par les approches théoriques contemporaines s'y appliquent.*

*Mots-clés : traduction, retraduction, Flaubert, Madame Bovary, langue grecque*

## L'histoire éditoriale des (re)traductions de *Madame Bovary* en grec

*Notre recherche porte sur les traductions et retraductions de Madame Bovary en grec pendant les XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Nous nous concentrons sur le parcours éditorial de ce 'best-seller', de sa toute première traduction en 1913 jusqu'à la plus récente en 2017, en essayant d'évaluer dans quelle mesure les conceptions de la retraduction proposées par les approches théoriques contemporaines s'y appliquent.*

*Mots-clés : traduction, retraduction, Flaubert, Madame Bovary, langue grecque*

La question des nouvelles traductions n'est pas récente. Dès 1830, Adamandios Koraïs, érudit grec et représentant de l'esprit des Lumières, explique la nécessité de traduire à nouveau les grandes œuvres : « Le temps modifie le sens, mais aussi la langue qui l'exprime et ce qui sonnait bien à l'oreille de ceux qui vivaient un ou deux siècles plus tôt ne saurait plaire à nos contemporains<sup>1</sup> » (1998 : 7). Un classique n'est jamais traduit une seule fois, il est traduit et retraduit, tout comme il est lu et relu. Le roman de Flaubert, *Madame Bovary*, appartient à cette catégorie privilégiée des œuvres de la littérature française qui ont été traduites plusieurs fois en grec. En présentant l'histoire des différentes traductions de *Madame Bovary*, nous essayerons dans notre étude d'évaluer le bien-fondé des critères qui mènent à la retraduction.

### **Pourquoi retraduire ?**

La retraduction constitue un phénomène complexe, qui présente des dimensions linguistiques, idéologiques, culturelles, sociales et économiques. Maria Papadima (2012 : 24-50) érige, pour sa part, le phénomène de la retraduction en sujet brûlant et crucial. Dans sa synthèse des différentes approches théoriques du phénomène, elle indique quatre motifs générateurs de retraduction qui fonctionnent de manière cohérente ou constituent des situations particulières.

Dans un premier temps, elle mentionne la temporalité limitée de la traduction. Une traduction devient caduque par la force des choses et doit être refaite, car elle 'vieillit'. Les traductologues utilisent souvent cette métaphore pour parler de la nature éphémère, temporaire et provisoire d'une traduction.

Le deuxième motif concerne le texte traduit et sa nature imparfaite qui signale sa dépendance à l'égard de l'original. Selon Gambier (1994 : 413), les premières traductions sont des transcriptions assimilatrices qui gommant les singularités linguistiques et culturelles, d'où leur imperfection. Le concept de la première traduction en tant qu'introduction à une œuvre mais aussi en tant que transcription assimilatrice et lecture superficielle de l'original se vérifie presque chaque fois que nous examinons les premières traductions d'un grand texte littéraire (PAPADIMA 2012 : 26). Selon Berman, la retraduction s'appuie sur le concept de « la défaillance originelle » (1990 : 5), selon lequel toute première traduction est considérée comme « aveugle et hésitante » (1990 : 5).

<sup>1</sup> Notre traduction



Un autre facteur de retraduction réside dans la personnalité de celui qui traduit, ainsi que dans la « pulsion » qui guide son travail, comme le précise Berman :

*C'est la pulsion-de-traduction qui fait du traducteur un traducteur ce qui le "pousse" au traduire et qui le "pousse" dans l'espace du traduire. [...] Qu'est-ce que cette pulsion ? Quelle est sa spécificité ? Nous l'ignorons encore, n'ayant pas encore de "théorie" du sujet traduisant. Nous savons uniquement qu'elle est au principe de tous les destins de traduction (1995 : 74-75).*

La retraduction est donc aussi le fruit de la subjectivité du traducteur. En effet, comme le constate Irina Mavrodin :

*Ce n'est pas toujours parce qu'une traduction existante est mauvaise ou désuète qu'on désire retraduire : ce peut être tout simplement parce que, en tant que traducteur, on interprète autrement le texte, comme un metteur en scène propose un nouveau spectacle, un exécutant musical une nouvelle interprétation d'un morceau (1990 : 77).*

Le quatrième motif de la retraduction est lié à son opportunité commerciale. Le phénomène de la retraduction concerne surtout les "classiques" de notoriété internationale. Le choix de retraduire un titre qui fait référence représente un choix sûr, au risque financier limité compte tenu de sa qualité accréditée, de son lectorat assuré, mais souvent aussi de l'absence de droits d'auteur<sup>2</sup>. *Nana* de Zola, *Madame Bovary* de Flaubert ou *L'Étranger* de Camus, par exemple, sont des œuvres maintes fois traduites en grec qui garantissent un succès commercial.

Le cas de *Madame Bovary* avec ses dix traductions différentes constitue un exemple du besoin de retraduction. Un écrivain qui suscite tant d'intérêt près de cent ans après les premières traductions de son œuvre représente un défi pour tout traducteur. En effet, si « chaque traduction n'est rien d'autre que la 'lecture' du traducteur, au moment où il l'exécute, une œuvre qui entretient un dialogue vivant avec la pensée de notre époque ne peut que provoquer de plus en plus de nouvelles traductions » (VARON-VASSARD 1995 : 38)<sup>3</sup>.

Une approche détaillée de l'histoire éditoriale de ce roman nous permettra de réexaminer les hypothèses admises jusqu'à présent en ce qui concerne la progression linéaire d'une première traduction qui comporterait des faiblesses vers une retraduction qui serait plus juste ou proposerait une lecture différente du texte. Nous aurons aussi l'occasion de nous pencher sur la « pulsion-de-traduction » et les motifs commerciaux en tant que facteurs générateurs des retraductions.

#### ***Madame Bovary* en version grecque<sup>4</sup>**

De tous les livres de Flaubert, *Madame Bovary* est celui qui a connu le plus grand nombre de retraductions, même s'il est accueilli en Grèce avec un retard d'un demi-siècle. Pour les Grecs du XIX<sup>e</sup> siècle, *Madame Bovary* fait partie de ces célèbres romans français qui risquent de corrompre les bonnes mœurs. Pourtant, un autre roman ayant fait scandale, *Nana* de Zola, est publié en grec l'année même où il paraît (1880).

<sup>2</sup> Loi 2121/1993 « Sur la protection de la propriété intellectuelle et des droits annexes ». Le droit d'auteur attaché à une œuvre est protégé pendant toute la vie de l'auteur et pendant 70 ans après sa mort, à compter de la fin de l'année du décès. Au terme de cette période, l'œuvre entre dans le domaine public.

<sup>3</sup> Notre traduction.

<sup>4</sup> Nous ne commenterons pas les traductions qui ont connu une diffusion éphémère dans la presse quotidienne.

Pourquoi donc les traductions de ces deux romans connaissent-elles un sort si différent ? La prostitution était-elle moins condamnable que l'adultère dans la société grecque ? Ou bien *Madame Bovary* n'était-elle pas tout simplement assez pornographique et rentable pour qu'un éditeur se charge de la diffuser en grec ? Selon Ploumistaki (2018 : 24), il se peut que le perfectionnisme de l'écriture de Flaubert, les problèmes de morale suscités par les thèmes de l'adultère et du suicide de Madame Bovary, le conservatisme des croyances chrétiennes orthodoxes, aient découragé les éditeurs grecs.

### **Premières traductions**

La toute première traduction de *Madame Bovary* est anonyme et fragmentaire, parue sous forme de feuilleton dans le journal *Nea Hellas*, de septembre 1913 à janvier 1914. Son titre, *I Kyria Bovary* [La dame Bovary], est hellénisé, 'madame' étant traduit littéralement par l'équivalent grec du mot et non par l'emprunt lexical 'madam', comme ce sera le cas ultérieurement. Pour une raison indéterminée, la fin de la publication du feuilleton ne coïncide pas avec la fin du roman, puisqu'elle s'arrête à la mort de l'héroïne. L'écrivain Petros Markakis (1960 : 7) envisage la possibilité que la traduction soit due à l'écrivain de renommée internationale Nikos Kazantzakis, car, les 10 et 11 septembre 1913, celui-ci a publié dans le même journal deux articles signés, dans lesquels il soulignait la valeur de *Madame Bovary* (Kazantzakis 1913 : 3). Ce point de vue n'est pas partagé par Odette Varon-Vassard en raison de la mutilation inadmissible du texte et de la différence flagrante entre la langue de la traduction et celle des deux articles (1995 : 36).

Quoi qu'il en soit, c'est la traduction de l'homme de lettres Konstantinos Theotokis qui est reconnue dans les milieux littéraires comme la première traduction en grec de *Madame Bovary*. Elle conserve le même titre, *I Kyria Bovary*. Les éditions Georges I. Vasileiou publient le premier tome en 1923. Jusque dans les années 1950, ces éditions et leur librairie constituaient une référence pour les gens de lettres et les lecteurs grecs. La collection « Eklekta erga » [Œuvres choisies], dans laquelle le roman paraît, se présente sous la forme de petits formats à la couverture cartonnée, de bon goût, simple ou recouverte de tissu. Elle présente des œuvres d'écrivains grecs, mais aussi et surtout d'auteurs étrangers, comme Tolstoï, Ibsen, Dostoïevski, Flaubert, Hugo, Zola, Heine, Hamsun, publiés dans des traductions soignées de lettrés, comme Kostas Ouranis, Konstantinos Theotokis, Napoléon Lapathiotis. Theotokis, intellectuel, écrivain et personnalité majeure des lettres grecques au début du xx<sup>e</sup> siècle, est considéré comme le principal représentant du réalisme social grec. Sa fréquentation de Nietzsche, Flaubert, Balzac, Zola, Mérimée, Dostoïevski et d'autres auteurs européens, a contribué à façonner sa personnalité d'écrivain et à donner richesse et profondeur à sa peinture des mœurs (STERGIOPOULOS 1986 : 171-172). Polyglotte, il a introduit en langue grecque des auteurs éminents de la littérature mondiale, traduisant, par exemple, Virgile, Shakespeare et Goethe ou encore des extraits du *Mahabharata*. Selon son ami et écrivain, Angelos Terzakis, traduire n'a rien pour Theotokis d'une occupation d'amateur, comme c'est le cas pour la plupart des aristocrates cultivés originaires comme lui des îles Ioniennes. Il s'agit d'une question de conscience, d'une mission et d'une œuvre. Il se consacre avec passion à la traduction des textes qu'il choisit, non pas pour occuper son temps, mais pour se rendre utile à sa jeune nation, qui ne dispose pas encore d'un grand capital intellectuel (Terzakis 1955 : 12). Au moment où il traduit *Madame Bovary*, il est aussi en train d'écrire l'un des meilleurs romans de l'époque, *Oi sklavoi sta desma tous* [Esclaves enchaînés], qui sera publié en 1922. Les univers des deux romans sont analogues : une vie de province asphyxiante et mortifère pour

l'amour. Eri Stavropoulou (2019 : 199-200) constate que, dans la prose de sa période réaliste, Theotokis façonne une série d'héroïnes qui rêvent de se marier ou qui sont malheureuses dans leur mariage et qui ont en commun une fin tragique. Theotokis est le premier à user systématiquement du discours indirect libre dans ses œuvres (VITTI 2008 : 358), c'est la raison pour laquelle il parvient à conserver en grec les passages au discours indirect libre qui figurent chez Flaubert (PERI 1991 : 356). La question de la relation et du fil qui unissent le travail du traducteur et celui de l'écrivain chez Theotokis ouvre une piste intéressante pour la recherche.

Le second tome est sorti en 1924 après le décès de Theotokis et, bien qu'elle porte son nom, la paternité de la traduction constitue un 'mystère' littéraire. Dans la présentation de la réédition bien ultérieure du roman par les éditions Patakis, il est mentionné que Theotokis est mort en laissant sa traduction inachevée, ce qui expliquerait en partie pourquoi le second tome de l'édition de 1924 porte son nom, quoique la traduction soit due à une autre personne, inconnue jusqu'à ce jour. Pourtant, dans le tome 31 de la collection « Vasiki Vivliothiki » [Bibliothèque essentielle] consacré à l'œuvre de Theotokis, Angelos Terzakis déclare avoir traduit *Madame Bovary* en collaboration avec la prosatrice et poète Irène Dendrinou (1955 : 10), à laquelle il était lié par une longue amitié. De son côté, l'historien Kostas Dafnis considère, dans un dossier spécial de la revue *Nea Hestia* (1973 : 267), que cette traduction de *Madame Bovary* était un travail alimentaire, remis à Vasileiou pour une bouchée de pain, ce qui n'est pas sans fondement, si l'on considère que Theotokis ou tout autre traducteur n'aurait pu être pleinement rémunéré pour une traduction qui ne couvrait pas l'ensemble du roman. On ne sait où Theotokis en était de son ouvrage, mais il est clair que le second tome est rédigé en *Katharevousa*, la forme savante du grec moderne intégrant des mots issus du grec ancien, et que cela ne correspond pas du tout à l'esthétique de Theotokis qui utilisait la *démotique*, c'est-à-dire la langue du peuple, courante et idiomatique.

La critique littéraire grecque du xx<sup>e</sup> siècle s'intéresse soit au roman en question, soit à l'œuvre de Flaubert en général. Les rares commentaires sur le travail de traduction de Theotokis semblent corroborer l'affirmation de Berman selon laquelle il existe une « défaillance originelle » et que « tout début est maladroit ». Angelos Terzakis remarque notamment que la traduction en question n'affiche pas l'aisance et la perfection littéraire de celles qu'il avait entreprises par inclination personnelle ou pour contribuer à l'éducation du peuple grec (1955 : 10) et Alkis Thrylos (pseudonyme de l'écrivaine Hélène Ourani) exprime des réserves sur cette traduction de *Madame Bovary*, estimant que Theotokis n'a pas réussi, malgré ses efforts visibles, à restituer la principale caractéristique : le style ciselé (1949 : 184). Au xxi<sup>e</sup> siècle, on note quelques remarques mineures sur cette traduction dans un article de Chryssa Spyropoulou qui écrit que

*Dans cette [traduction de Theotokis], il se peut que le caractère poétique du texte soit restitué, mais certains mots et expressions, que le traducteur utilise dans ses propres œuvres sous l'influence de son idiome corfiote, constituent parfois une difficulté pour le lecteur contemporain* (2015 : 252)<sup>5</sup>.

Dans un article récent, Maria Papadima déclare à propos de cette traduction :

*Le problème, ce ne sont pas les expressions corfiotes ou la langue désuète – comme il a été dit –, les erreurs linguistiques, les contresens, la traduction ethnocentrique, les nombreux passages incompréhensibles, la confusion sémantique et l'interprétation approximative,*

<sup>5</sup> Notre traduction

*mais l'ignorance totale des choix stylistiques de l'écrivain. La traduction de Theotokis raconte une histoire commune d'adultère, mais le style de Flaubert est absent. [...] « C'était l'heure de l'étude quand le surveillant entra dans la classe » traduit Theotokis faisant disparaître à jamais le narrateur du fameux « nous », à propos duquel il a tant été écrit : « Nous étions à l'étude quand le Proviseur entra ... » (2020 : 42)<sup>6</sup>.*

Dans sa traduction, Theotokis suit une stratégie ethnocentrique (BERMAN 1999 : 29), tendance qui caractérise la stratégie grecque de traduction au XIX<sup>e</sup> siècle et dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, car l'hellénisation d'un roman était garante de succès. Il se peut que son travail ne satisfasse ni ne réponde aux règles de traduction en vigueur aujourd'hui, mais, selon toute apparence et conformément au raisonnement de Berman, il a ouvert la voie afin que d'autres travaillent ultérieurement avec une plus grande assurance « pour parvenir à une traduction consciente d'elle-même » (1990 : 4).

La première réédition de la traduction de Theotokis sera réalisée par les éditions Saliveros sans date de publication. Cette édition remonte toutefois aux années 1930, lorsque Saliveros a repris les droits des livres des éditions Vasileiou. Suivront plusieurs rééditions, peu consciencieuses, de cette traduction libre de droits d'auteur. Ainsi, pour résoudre le problème des dissemblances linguistiques entre les deux tomes, on a eu recours à un troisième intervenant, anonyme lui aussi, manifestement chargé de niveler la langue. En matière de désinvolture, nous pouvons nous reporter aux exemples qui suivent.

L'édition de Ekdotiki E.P.E. (1982) comprend une note informant que des corrections, qui laissent le texte 'presque intact', ont été apportées à la première édition en conservant l'écriture de Theotokis, au moins là où cela ne présentait pas de difficultés pour le lecteur contemporain. Il est donc difficile pour ce dernier de découvrir la première traduction de Theotokis.

L'édition de Pellas [s.d.] est un autre exemple caractéristique de la négligence et du manque de respect à l'égard de l'œuvre et du traducteur, car si elle affiche le nom de Theotokis, c'est en réalité la traduction de Nikos Sarlis qu'elle utilise, ainsi que le signale Maria Papadima (2012 : 48). L'helléniste Massimo Peri remarque aussi qu'« en réalité, la réimpression récente ne reprend pas le texte de la traduction de Theotokis [...], il s'agit au contraire d'une reconstitution libre de l'original qui, entre autres choses, ne manque pas de contresens flagrants » (1991 : 353).

En 1991, les éditions Grammata sortent la traduction de Theotokis en changeant de manière arbitraire le titre, qui passe de *Kyria Bovary* à *'Madam' Bovary*, sans qu'aucune note explicative accompagne cette nouvelle édition. Neuf ans plus tard, les éditions Patakis publient elles aussi la traduction de Theotokis, mais en réintroduisant le titre original, *Kyria Bovary*. Au-delà de la différenciation concernant le titre, les deux textes, qui portent pourtant le même nom de traducteur, présentent un certain nombre de différences. La notice non signée des éditions Patakis indique simplement :

*L'édition présente suit le texte de l'édition Saliveros. En ce qui concerne la partie de l'œuvre traduite par Theotokis, les interventions se limitent à son ajustement orthographique selon les règles de grammaire du grec moderne. Le reste de l'œuvre, qui correspond au second tome de l'édition Saliveros, traduit en katharevousa, a été restitué*

*en démotique, en présentant toutefois des éléments morphologiques qu'on rencontre dans le texte de Theotokis*<sup>7</sup>.

Cette édition a connu douze réimpressions. L'aventure éditoriale de la traduction exploitée sans versement de droits d'auteur a pris fin en 2006, quand le journal *Eleftherotypia* a imprimé une édition spéciale du texte des éditions Grammata pour le distribuer sous forme d'encart dans son édition du dimanche.

Malheureusement, comme les éditeurs grecs évitent de mentionner le nombre d'exemplaires imprimés, considérant que cela relève du 'secret professionnel', il n'est pas possible d'analyser le retentissement réel des différentes éditions de l'œuvre, ni de montrer dans quelle proportion chaque traduction a été achetée et lue. Quoi qu'il en soit, si l'on tient compte des réimpressions répétées et qu'on songe que c'est dans cette version que la plupart des lecteurs grecs ont lu *Madame Bovary* et qu'au moins deux maisons d'édition continuent de la commercialiser, on peut conclure que la traduction de Theotokis, malgré ses imperfections, est à l'honneur dans le système littéraire grec.

### **Les retraductions du xx<sup>e</sup> siècle**

La traduction de Nikos Sarlis, parue en 1954, est la seule qui porte aussi le sous-titre *Eparchiotika íthi (mœurs de province)*. Nikos Sarlis, homme de gauche et ancien résistant, a traduit, entre autres, Boccace, Verne, Russell et Hemingway. Sa traduction de *Madame Bovary* est toujours disponible sur le marché. Aucun commentaire paratextuel ne figure dans cette édition. Dans son texte, Sarlis n'hésite pas à modifier ou à omettre assez souvent des indications culturelles, des mots et même des passages qui présentent des difficultés de traduction, comme la description de la casquette de Charles qui constitue un véritable défi pour le traducteur grec.

Quelques années plus tard, en 1962, un autre intellectuel de gauche, Kostas Kouloufakos, traduira lui aussi *Madame Bovary*. C'est la traduction la moins connue et la plus difficile à trouver. Nous l'avons découverte dans le quatrième volume de la collection intitulée «Vasiki Vivliothiki Pankosmias Klasikis Logotechnias» [Bibliothèque essentielle de littérature classique mondiale], disponible seulement en bibliothèque et chez les bouquinistes. La restitution du style est ici reléguée au second plan, puisque les phrases concises de Flaubert sont systématiquement réunies en une seule, éloignant ainsi le lecteur du dessein de l'auteur. Le choix d'une langue désuète déconcerte également le lecteur d'aujourd'hui.

Ces deux traductions correspondent toutes deux à une époque et à ses acteurs. Dans sa discussion du phénomène de la retraduction Berman exprime implicitement l'idée que chaque nouvelle traduction revendique de devenir la traduction définitive, celle qui éclipsera toutes les autres (1990 : 1). Les traductions de Sarlis et Kouloufakos sont clairement les premières retraductions de l'œuvre, mais elles n'ont en aucun cas réussi à surpasser et à remplacer la traduction de Theotokis. Ce fait invite à nuancer l'hypothèse bermanienne de la retraduction-amélioration.

La retraduction de Yanis Lo Scocco paraît en 1971, pendant la dictature des colonels (1967-1974). Sur le plan culturel, c'est une période de renouveau éditorial, avec une majeure partie de titres publiés concernant la littérature étrangère, et plus particulièrement française. Quand la dictature s'est imposée, les intellectuels et gens de lettres se sont tus en signe de protestation contre la censure mise en place par le nouveau régime et il est devenu difficile pour les éditeurs de trouver des ouvrages d'auteurs grecs à publier. Pour contourner ce problème, ils choisissent alors de se

<sup>7</sup> Notre traduction

tourner vers les traductions (Axelos 2008 : 63). *Madame Bovary* n'aurait pu être absente des catalogues d'édition de cette époque. Son intégration dans la collection « Ta Athanata Erga tis Pankosmias Logotechnias » [Les œuvres immortelles de la littérature mondiale] des éditions Papyros, témoigne que ce roman de Flaubert est reconnu comme chef-d'œuvre. La traduction de Lo Scocco se distingue des deux précédentes sur certains points. Sa langue est vivante et plus populaire, avec des choix lexicaux dont les connotations mettent en évidence, plus fortement que chez les autres traducteurs, la position inférieure réservée à la femme. Par exemple, 'adultère', n'est plus traduit par l'équivalent grec du mot, mais par un terme plus connoté en matière de religion et de péché. 'Maîtresse', au lieu du mot grec *eromeni*, est restitué par l'emprunt au français *maitressa*, qui suggère en grec une position sociale inférieure et la « comédienne de Rouen qu'il entretenait » se voit gratifiée d'une traduction en termes plus péjoratifs et insultants. D'autre part, à la différence des autres traductions, celle-ci comporte un nombre beaucoup plus restreint de notes. Enfin, c'est la seule traduction qui n'hellénise pas les noms propres mais les transmet phonétiquement, marquant ainsi le passage à une nouvelle ère de traduction, celle de la stratégie d'exotisation.

La traduction de *Madame Bovary* par Babis Lykoudis est la première à paraître après le retour à la démocratie. Ce sont les éditions Exandas qui la publient en 1989 dans leur emblématique « Lefki Seira » [Collection blanche]. Il s'agit de la principale collection de littérature étrangère de son temps, dotée d'un style graphique caractéristique et d'un catalogue pointu. Cette même année est créé le Prix national de littérature traduite. C'est un moment où s'intensifie en Grèce l'intérêt pour la traduction. La traductologie est mise en avant et des programmes d'études spécialisés sont introduits dans les universités et certaines institutions privées. Désormais le profil du traducteur grec évolue. Il ne s'agit plus seulement d'un intellectuel du monde des lettres s'occupant de traduction pour des raisons personnelles allant du désir d'exercer ses connaissances à celui de se distraire ; il est désormais question de traducteur professionnel. Babis Lykoudis est de ceux-là et son travail a fait connaître des dizaines d'écrivains dans de multiples domaines de connaissances (philosophie, politique, sociologie, histoire et littérature), tels que Marx, Hugo, Tocqueville, Guizot, Lallemand, Marcuse, Merleau-Ponty, Castoriadis, Marc Bloch, entre autres. Il a complété sa traduction de *Madame Bovary* par une introduction qui souligne l'immense importance de l'œuvre et un appendice explicatif dans lequel figurent les actes du procès de Flaubert traduits pour la première fois en grec. Cette nouvelle traduction, dans une collection luxueuse de grand prestige, apparaît comme une tentative de rompre la chaîne des traductions antérieures ou bien, comme dit Bourdieu, de « se faire un nom » (1991 : 24). Bien que beaucoup plus moderne que les précédentes, la traduction de Lykoudis adopte une approche ethnocentrique et rapproche le texte du lecteur grec, restituant, par exemple, la « crème jaune » de Flaubert par *rizogalo*, la version traditionnelle grecque du riz au lait. La seule critique rencontrée mentionne que cette traduction comporte de multiples erreurs de langue et contresens sérieux, qui rendent de nombreux passages incompréhensibles (PAPADIMA 2020 : 43).

Le cheminement progressif de la première traduction-introduction vers la traduction parfaite que prédisait Berman ne se vérifie pas dans le cas de *Madame Bovary* en langue grecque. La route s'est avérée bien tortueuse, révélant chez les traducteurs de Flaubert des dérapages divers et nombreux. Ainsi le terrain se prête-t-il encore à de nouvelles retraductions.

## La retraduction au XXI<sup>e</sup> siècle

Dans l'univers littéraire du XXI<sup>e</sup> siècle, le phénomène de la retraduction d'œuvres classiques est particulièrement tangible en Grèce. L'absence de droits d'auteur d'une part, la qualité accréditée et un lectorat garanti d'autre part, conduisent à de nouvelles traductions d'œuvres qui avaient déjà été traduites au siècle précédent, qui plus est à intervalles rapprochés. La chaîne de traduction de *Madame Bovary*, qui s'allonge encore avec l'ajout de trois retraductions en presque dix ans, en est un exemple représentatif. Les deux premières, de Tzeni Mpariami en 2005<sup>8</sup> et d'Eirini Mikou en 2011, sont des éditions éphémères qui n'ont pas été distribuées en librairie et il ne nous a pas été possible de les retrouver. La plus récente a été publiée en 2017 dans la collection de littérature classique des éditions Minoas. Il s'agit d'une version recherchée du point de vue du graphisme, avec une couverture moderne à l'opposé des éditions plus anciennes qui, à l'exception de celle d'Exandas, affichaient des portraits de jeunes femmes censées représenter Madame Bovary et prédisposaient à la lecture d'une romance amoureuse.

La traduction la plus récente est de Vasiliki Kokkinou, dont le travail de traduction se chiffre en centaines de livres, qu'il s'agisse de nombreux écrivains classiques et modernes, comme Virginia Woolf, Emily Brontë, Herman Melville, Oscar Wilde, Jules Verne ou encore Gilbert Sinoué, entre autres, ou d'une multitude d'ouvrages pour enfants. En théorie, comme le soutient Berman (1995 : 61), un traducteur qui retraduit une œuvre qui a déjà été traduite de nombreuses fois tirera le plus grand avantage de connaître l'histoire de ses traductions, soit pour s'inscrire dans un genre, soit pour s'inspirer de l'une d'elles ou, au contraire, pour rompre avec elles. En effet, concernant ce dernier point, la traduction de Kokkinou se démarque des autres car elle évite les libertés de ses prédécesseurs et répare leurs omissions et leurs contresens. Cependant, sa traduction est souvent maladroite et expéditive, avec une forte tendance à moderniser le texte. Ce qu'on constate du reste immédiatement avec la nouvelle orthographe adoptée *Μποβαρί* [Bovari] au lieu de *Μποβαρύ* [Bovary], qui suit la politique de simplification de l'orthographe. Il y a aussi des notes de bas de page hors de propos, alors que manquent des informations importantes qui figurent pourtant dans les notes des précédentes traductions, peut-être parce qu'on peut aisément les trouver aujourd'hui sur Internet. Cependant, tout comme dans la traduction de Lykoudis, l'usage dans le texte de l'emprunt lexical 'Madam' à la place de la traduction *Kyria*, constitue une faute sérieuse car, dans la langue grecque, 'Madam' est chargé de sous-entendus ironiques évidents, lorsqu'il n'est pas accompagné d'un nom de famille. L'absence de péritexte expliquant les raisons qui ont conduit à l'édition d'une œuvre classique, qui en plus est déjà maintes fois traduite, « montre, d'une manière implicite mais claire, l'ignorance du traducteur et l'absence d'un projet de traduction ou d'édition précis, tout comme il confirme la prédominance du critère de profit, d'une part, et l'omnipotence de l'écrivain, d'autre part » (PAPADIMA 2012 : 49)<sup>9</sup>.

## Conclusions

L'approche historique de notre étude des retraductions en grec de *Madame Bovary* nous permet de formuler les conclusions suivantes. Bien que la littérature française traduite y soit très riche en titres, la diffusion de Flaubert en Grèce a connu un retard significatif. Les éditions successives de *Madame Bovary*, qui ont fait l'objet de notre recherche, reflètent l'intérêt durable des éditeurs, des traducteurs et des lecteurs pour

<sup>8</sup> Et non en 2000, comme mentionné par Ploumistaki dans la base de données « Flaubert sans frontières » <https://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/fsf/recherche.php>.

<sup>9</sup> Notre traduction

l'auteur. En ce qui concerne les motifs potentiels de la retraduction, l'hypothèse bermanienne d'une première traduction maladroite évoluant vers une version améliorée n'est que très faiblement confirmée par cette série de (re)traductions. Le travail de Theotokis, malgré ses faiblesses et compte tenu de l'impact limité des traductions ultérieures, semble résister à la substitution et continuer à « représenter un jalon dans l'histoire de la traduction grecque moderne » (GROLLIOS 1973: 312). L'absence d'une critique systématique des traductions pouvant évaluer la qualité d'une retraduction et aider le lecteur à choisir en connaissance de cause entre les différentes versions d'une œuvre étrangère, a aussi joué en cela un rôle clé. D'autre part, le fait que les traducteurs n'aient rédigé ni préface ni commentaire nous a empêché de connaître les motivations qui les ont conduits à retraduire. Sans le péri-texte indispensable, quelques références au travail consciencieux de Theotokis dans le but d'éduquer le peuple ou des conjectures à propos de la volonté des intellectuels de gauche Sarlis et Kouloufakos de transmettre en langue grecque un roman qui stigmatise la bourgeoisie ne peuvent confirmer le schème théorique sur la « pulsion » du sujet-traducteur. L'absence de critique de la traduction, aussi bien que le silence des traducteurs, corrobore l'affirmation de Venuti concernant l'« invisibilité du traducteur ». Quant aux réimpressions fréquentes de la traduction de Theotokis et aux retraductions qui ont suivi, sans que l'une soit meilleure que l'autre, elles ne font que confirmer le critère de rentabilité commerciale comme principal motif de retraduire *Madame Bovary* et elles doivent être abordées avec circonspection.

La dernière traduction qui doit être, comme le suppose Berman, une grande traduction, et qui « pour un temps, suspend la succession des retraductions » (1990 : 5) est toujours attendue. Il est cependant indéniable que le roman de Flaubert, *Madame Bovary*, même s'il n'a pas encore rencontré son écrivain grec, a trouvé sa place dans le champ éditorial grec et est publié et republié dans des collections consacrées aux grandes œuvres classiques de la littérature mondiale.

## Références bibliographiques

AKSELOS, Loukas (2008): *Εκδοτική δραστηριότητα και κίνηση των ιδεών στην Ελλάδα. Μια κριτική προσέγγιση της εκδοτικής δραστηριότητας στα χρόνια 1960-1981* [Activité éditoriale et circulation des idées en Grèce]. Athènes: Stochastis.

BERMAN, Antoine (1990): « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes* [En ligne], 4, mis en ligne le 22 décembre 2010, consulté le 2 juillet 2021. <http://journals.openedition.org/palimpsestes/59>; <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.596>

BERMAN, Antoine (1995): *Pour une critique des traductions: John Donne*. Paris: Gallimard.

BERMAN, Antoine (1999): *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris: Éditions du Seuil.

BOURDIEU, Pierre (1991): « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 89, 3-46.

DAFNIS, Kostas (1973): « Κωνσταντίνος Θεοτόκης. Η πορεία μιας ζωής » [Konstantinos Theotokis. Le cours d'une vie], *Nea Estia*, 1115, 236-272.

GAMBIER, Yves (1994): « La retraduction, retour et détour », *Meta*, [En ligne], 39(3), 413-417, mis en ligne le 30 septembre 2002, consulté le 2 juillet 2021.



<https://doi.org/10.7202/002799ar>.

GROLLIOS, Konstantinos (1973): « Το μεταφραστικό έργο του Κων. Θεοτόκη » [L'œuvre traductive de Kon. Theotokis], *Nea Estia*, 1115, 290-312.

KAZANTZAKIS, Nikos (1913): « Μαντάμ Μποβαρύ » [Madame Bovary], *Nea Ellas*, 3, 3.

KAZANTZAKIS, Nikos (1913): « Γουσταύος Φλωμπέρ » [Gustave Flaubert], *Nea Ellas*, 4, 3.

KORAI, Adamantios (1998): *Ατακτα*, [Ecrits désordonnés] t. 3. Athènes: Idiotiki.

MARKAKIS, Petros (1960): « Τα ογδοντάχρονα του θανάτου του Γουσταύου Φλωμπέρ και δύο άγνωστα κείμενα του Νίκου Καζαντζάκη » [Le quatre-vingtième anniversaire de la mort de Gustave Flaubert et deux textes inconnus de Nikos Kazantzakis], *Kainourgia Epochi*, 5-8.

MAVRODIN, Irina (1990): « Retraduire Dickens », *La Table Ronde, Septièmes Assises de la traduction littéraire*, Arles: Actes Sud, 76-80.

PAPADIMA, Maria (2012): *Τα πολλαπλά κάτοπτρα της μετάφρασης* [Les multiples miroirs de la traduction]. Athènes: Nefeli.

PAPADIMA, Maria (2020): « Η απουσία κριτικής της μετάφρασης στην Ελλάδα » [L'absence de critique de la traduction en Grèce], *The Athens Review of books*, 113, 41-43.

PERI, Massimo (1991): « Ένας γαλλισμός στην ελληνική αφηγηματογραφία » [Un gallicisme dans la narration grecque], *Porfiras*, 57-58, 353-362.

ΠΛΟΥΜΙΣΤΑΚΙ, Kalliopi (2018) : « Flaubert retraduit en grec », *Revue Flaubert*, 17, [En ligne], consulté le 10 juillet 2021.

URL: <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=279>.

SPYROPOULOU, Chrysa (2015): « Η ελαφρότητα της μεσαίας τάξης » [La légèreté de la classe moyenne], *Kathimerini*, mis en ligne le 26 septembre 2015, consulté le 12 juillet 2021. <https://www.kathimerini.gr/culture/books/832331/i-elafrotita-tis-mesaias-taxis/>

STAVROPOULOU, Eri (2019): « Οι ερωτευμένες ηρωίδες του Κωνσταντίνου Θεοτόκη και οι λογοτεχνικές αδελφές τους: παραλλαγές μιας τυπολογίας » [Les héroïnes amoureuses de Konstantinos Theotokis et leurs sœurs littéraires : variations d'une typologie] dans Konstantinos Theotokis, *I timi kai to chrima* [L'Honneur et l'Argent]. Athènes: Panepistimiakes Ekdoseis Kritis.

STERGIOPOULOS, Kostas (1986): « Ο χαρακτήρας της πεζογραφίας του Θεοτόκη » [L'œuvre romanesque de Theotokis], *Peridiavazontas. Sto choro tis palias pezografias mas*, 2, Athènes: Kedros.

TERZAKIS, Angelos (1955): « Κωνσταντίνος Θεοτόκης » [Konstantinos Theotokis], *Vasiki Vivliothiki*, 31, Athènes: Aetos.

THRYLOS, Alkis (1995): « Κωνσταντίνος Θεοτόκης », *Filologiki Protochronia*, 181-196.

VARON-VASSARD, Odette (1995): « Η δεξίωση του Gustave Flaubert στην Ελλάδα » [La réception de Gustave Flaubert en Grèce], *Metafrasi*, 1, 35-42.

VENUTI, Lawrence (1995): *The Translator's Invisibility: A history of translation*. London: Routledge.

VITTI, Mario (2008): *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, [Histoire de la littérature grecque moderne]. Athènes: Odysseas.

## Traductions grecques de *Madame Bovary*

### **Flaubert, Gustave (1857): *Madame Bovary, mœurs de province***

Flaubert, Gustave *I kyria Bovary (Η κυρία Μποβαρύ)*, Nea Ellas, 1-141, 1913-1914.

Flaubert, Gustave/Vasileiou, Konstantinos (transl.) *Theotokis I kyria Bovary (Η κυρία Μποβαρύ)*, Athènes, t.1 1923, t.2 1924 (Saliveros, s.d., Ekdotiki E.P.E. 1982, Pella, s.d., Grammata, 1991, Patakis, 2000 Eleftherotypia, 2006.)

Flaubert, Gustave/Sarlis, Nikos (transl.) (1954): *Mantam Bovary, eparchiotika ithi (Μαντάμ Μποβαρύ, επαρχιώτικα ήθη)*, Athènes : Kronos.

Flaubert, Gustave/Vrana, Aliko (transl.) (1961): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes : Damianos.

Flaubert, Gustave/Kouloufakos, Kostas (transl.) (1962): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, dans *Vasiki Vivliothiki Pankosmias Klasikis Logotechnias* t. 4, Syropoulos-Koumoundoureas, Athènes.

Flaubert, Gustave/Lo Scocco, Yanis (transl.) (1971): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes: Papyros (Diethnis Leschi Vivliou, 1971, Smyrniotis, 1979, DeAgostini Hellas, 2000.)

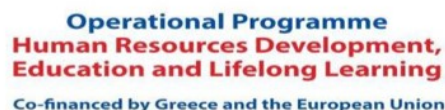
Flaubert, Gustave/Lykoudis, Babis (transl.) (1989): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes: Exantas (Lamprakis, 2010, Exantas, 2020.).

Flaubert, Gustave/Mpariami, Tzeni (2005): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes: DeAgostini Hellas.

Flaubert, Gustave/Mikou, Eirini (transl.) (2011): *Mantam Bovari (Μαντάμ Μποβαρί)*, Athènes: 4π Éditions spéciales.

Flaubert, Gustave/ Kokkínou Minoas, (transl.) (2017): *Mantam Bovari (Μαντάμ Μποβαρί)*, Athènes.

This research is co-financed by Greece and the European Union (European Social Fund-ESF) through the Operational Programme «Human Resources Development, Education and Lifelong Learning» in the context of the project “Reinforcement of Postdoctoral Researchers - 2nd Cycle” (MIS-5033021), implemented by the State Scholarships Foundation (IKY).



**Elin Svahn**

Håkanson, Nils (2021): *Dolda gudar. En bok om allt som inte går förlorat i en översättning* [Hidden gods. A book on everything that is not lost in a translation]. Stockholm: Nirstedt/Litteratur.

---

1/2022

DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-7

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

## Elin Svahn

Håkanson, Nils (2021): *Dolda gudar. En bok om allt som inte går förlorat i en översättning* [Hidden gods. A book on everything that is not lost in a translation]. Stockholm: Nirstedt/Litteratur, 357 pp.

For many Swedish translators, November 22 2021 was a day of incredible joy and pride: Sweden's most prestigious literary prize, the August prize, was awarded to a book on translation history in the non-fiction category. The book in question was *Dolda gudar. En bok om allt som inte går förlorat i en översättning* [Hidden gods. A book on everything that is not lost in a translation] by Nils Håkanson (1975–), Ph.D. in Slavic languages (Russian), translator, writer, publisher, and long-time editor of the Swedish Encyclopedia of Translators. The jury's statement reads:

*"Fjodor Dostojevskij, Jane Austen, Karl Marx och Toni Morrison har alla gemensamt att de har översatts från andra språk till svenska. Det har även Harlequinböcker och Bibeln. I Dolda gudar tar Nils Håkanson oss på en svindlande tur i översättningarnas landskap och sätter översättaren i centrum. Med finesse, humor och ett smittande intresse för språk och stil visar han hur synen på översättning och översättarens roll förändrats genom historien, men att en sak är konstant – översättningen är en omistlig del av textens väg till läsaren, rent av en egen form av litteratur."*

[Fjodor Dostojevski, Jane Austen, Karl Marx, and Toni Morrison have in common that they have been translated from other languages into Swedish. The same goes for Harlequin novels and the Bible. In *Dolda gudar*, Nils Håkanson accompanies us for a winding tour in the landscape of translations and places the translator at center stage. With finesse, humor, and a contagious interest in language and style, he shows how the view of translation and the translator's role has changed throughout history. Still, one thing remains the same – translation is an unmissable part of the text's journey to the reader, even a literary form of its own.]<sup>1</sup>

As the August prize jury expressed, *Dolda gudar* is a rich book with an abundance of thought-provoking examples, humorous metaphors, and insightful bibliographical portraits of Swedish translators across different eras. It sketches Swedish translation history from the early translation practices in medieval monasteries to the present day. The book alternates between chapters dealing with a theoretical problem and chapters dealing with a specific historical phase in Swedish translation history. The main headings have humorous titles – the first chapter is, for example, entitled "First chapter – in which Danish toasters develop into drain holes and literary classics dissimulate and are regenerated, all in an attempt to explain what translation really is." The subheadings give away the topics: 1) what is translation?, 2) on medieval Sweden's translated literature, 3) on free translation methods, 4) on translation during the reformation and Swedish empire, 5) on the translator's freedom, 6) on translation during the 18<sup>th</sup> century, 7) on translation and ideology, 8) on translation and the industrial era, 9) on translation during the 20<sup>th</sup> century and the situation today. In the first chapter, then, Håkanson uses the differences between Swedish and Danish

---

<sup>1</sup> All translations are made by the author of this review.

toasters – in Swedish toasters, the untoasted bread stands vertically, but in Danish toasters, it lies horizontal since the Danish bread is (apparently) fluffier – as the starting point for a discussion on how similar words (brödrost, brødröst) can signify different concepts as well as the, seemingly small, choices the translator faces when translating. Is the bread standing up or lying down? This sort of reasoning effectively portray the kind of practical difficulties the translator can face when translating.

As mentioned above, the first chapter introduces the concept of translation with the help of kitchen utensils and discusses the different approaches to translation within Christian and Islamic cultures. Starting already in the first chapter and continuing throughout the book, Håkanson relies heavily on examples of retranslations from different source languages. These examples have the pedagogical merit of efficiently showing how seemingly small changes on the lexical level can affect macro-level issues, such as how an author's style has changed over time in Sweden or how the entire authorship is perceived in Sweden in different eras. For a popular book such as *Dolda gudar*, where knowledge of the readers' familiarity with other languages is unknown and assumed to be limited, Håkanson is clever to focus on Swedish target texts. The first chapter also introduces the axiom that something is always lost in translation, to which Håkanson (2021: 27) replies:

*"Men några sådana resonemang kommer inte att föras i här (sic) boken. För det första – för att det är trist och orimligt att enbart se till förlusterna på ett ställe där någonting just erövrats och vunnit. För det andra – för att denna upptagenhet vid 'det som har gått förlorat' ofta bortser från att original och översättning måste vara olika saker och att översättning per definition innebär en total omstöpning (eller åtminstone en mycket genomgripande förvandling av hela verkets språkform.)"*

[But that sort of reasoning will not be dealt with in this book. Firstly – because it is boring and unreasonable to only look at the losses in a place where something has just been conquered and gained. Secondly – because the preoccupation with 'what has been lost' often disregards the fact that an original and a translation *must* be different things and that translation per definition includes a total recast (or at least a very thorough reformulation) of the work's linguistic form.]

This serves as an early helpful reminder for the reader.

The second chapter starts the historical exposé with an overview of the earliest Swedish translations: the *Eufemia poems* (early 14<sup>th</sup> century) and Saint Birgitta's revelations (late 14<sup>th</sup> century). Rather than using concepts from translation studies, Håkanson introduces and bases his discussion on several rather witty concepts rooted in specific events in Swedish translation history. These are, for example, *the Vadstena principle*, *the gravitation law of the source text*, and *Ohlmark's phenomenon*. The *Vadstena principle*, for example, which is based on the source-oriented translation practice at the Vadstena monastery where Saint Birgitta's revelations were translated, stipulates that the more respect a source text earns, the more source-oriented the translation tends to be.

The third chapter – "on free translation methods" – serves to discuss translations of different sorts that are generally translated in a "free" way. These include Harlequin novels, theatre, songs, and children's literature. Here, he again refers to the *Vadstena principle* – or rather its inverse: a source text inducing low respect tends to be translated freely. Similarly, Håkanson uses the so-called *Ohlmark's phenomenon*, which refers to Åke Ohlmark, the first Swedish translator of Tolkien's *The Lord of the Rings*, "to describe how an objectively poor translation reaches large public success"

(HÅKANSON 2021: 71). This chapter shows the richness in different sorts of translations that are less often studied but often widely read.

In the fourth chapter, Håkanson's historical exposé continues with a focus on developments during the reformation and the Swedish empire (1611–1721), starting with Biblical translations. During this period, the Swedish crown/state took over the role as the primary customer for translations, a position previously reserved for the church; state-commissioned translations were to a large degree propaganda-like texts of the Swedish state itself. In 1622, a position as *translator regius* was founded.

The fifth chapter dwells on the translator's freedom. It begins with a rather elaborated metaphor, where translators are compared to demiurges, "an evil or sometimes benevolent undergod" (HÅKANSON 2021: 116); the author has left the stage and readers are now in the hands of the translators, the demiurges. Readers, in turn, are referred to as "little paramecia," who "wander around in the demiurge's world and take it for the only real one: an independent universe – and yet a reproduction" (HÅKANSON 2021: 116). But how free is the demiurge, really? After a somewhat peculiar but thought-provoking introduction, the rest of the chapter discusses different examples of the constraints that limit the translator's freedom, such as time, language combinations, the translator's background and the society she lives in, genre, how it is valued in society, and the source texts' level of difficulties, etc.

The sixth chapter continues into the 18<sup>th</sup> century, which, according to Håkanson, marks the starting point of when the present-day view on translation, as a balancing act between the source text and the target language, gained ground against a backdrop of the Enlightenment. The most important works of science and philosophy, such as those of Galileo Galilei and Isaac Newton, were only translated into Swedish at a later stage; the translations into Swedish during this time followed the new ideas but were more commercially oriented with an intended target reader in mind. Still, scientific and philosophical advancements strengthened the Swedish language as a language of science, literature, and theatre, with new genres being introduced.

In the seventh chapter, Håkanson zooms in on ideological perspectives on translations, defined as "a viewpoint of any kind that a priori determines a translator's interpretation of the work" (HÅKANSON 2021: 194). These viewpoints have had a diverse influence on translation. The most obvious is perhaps at the level of selection; Håkanson lists the many different shapes a translator can come in ("fascist, communist, socialist, syndicalist, liberal, conservative, feminist, absolutist" etc. – the list goes on) and how their preferences for what is a particularly interesting text has shaped Swedish literary history. This is an important point since the reader becomes aware that the decision to translate a particular text can seem haphazard and accidental in hindsight. Håkanson introduces two sorts of translators: the first kind translates for a living and takes on assignments proposed to them; this kind of translator is generally not driven by any ideological motivation, and Håkanson refers to them as "not translation activists" (2021: 204). On the other hand, the second kind belongs to the group of translators described above – this type of translator started translating because of "non-literary" ideas or, when translating from a minor source language, to act as interpreters and ambassadors for certain languages. Although this division is rather clumsy, it effectively portrays different approaches to professional translation. The eighth chapter deals with translation during the 19<sup>th</sup> century. A critical feature during this time was the professionalization of publishing houses. Together with an increasing awareness of the genius author and technical advancement, this paradoxically led to the translator losing control over the process when a translation became a book and hence also loss in status. With a clear division between authors and translators, the latter took a step back into the shadows. It should be mentioned that

throughout the book, Håkanson presents numerous engaging translators and contextualizes their lives and their translations in the time when they worked. This arrangement certainly flirts with Pym's idea of humanizing translation history by taking translators as the point of departure. Håkanson does not go that far, but these bibliographical portraits add to the book not only telling about translators but also *showing* who they were and what they did.

The book's ninth and final chapter deals with translation from the 20<sup>th</sup> century to the present day. It focuses on translator's ethics, digitalization, (the lack of) translation criticism, and English-language hegemony in the Swedish publishing industry, four aspects that Håkanson contends characterize today's situation. However, in this final chapter, it becomes clear that Håkanson's expertise lies primarily in the historical realm and that he may not be up to date with contemporary translation studies. I was, for example, surprised to see a discussion of ethics without any reference or allusions to the significant interest this topic has attracted within translation studies recently. In particular, Håkanson notes that contemporary Swedish translators translate more faithfully than they did before favoring "strict compliance with the original" (HÅKANSON 2021: 286), which he connects to a sort of "translator ethics" that has evolved among Swedish translators since the 1950s, when literary translators joined forces. A professional association was established alongside a more union-like engagement. This new, more source-oriented approach should have evolved organically with a starting point in the professional association and their claim for high quality translations. For example, Håkanson writes, "This [the new translator ethics] is the reason why many of the younger text examples in this book are considerably closer to the original than older ones" (2021: 299-399, my translation). As a translation sociologist with a special interest in the 1950s literary translation milieu in Sweden, I find this explanation interesting and I have in my own research seen the influence of the newly founded association on translators of the time and their professional awareness. Still, I was surprised to see this presented as the main reason, which does not take into account other possible explanations, e.g., language hierarchies and how it affect translation. In general, explanations given in the book are rarely connected to macro-level theories from translation studies, e.g., system descriptive theories. Of course, this lack of theoretical discussion may be a natural consequence of writing a book for a general audience, but the consequence might be that readers will rest uninformed that there is such a thing as an academic discipline called translation studies with its own theories and traditions.

The book draws heavily on Håkanson's work as an editor for the *Swedish Encyclopedia for Translators*, both in the sense that he has written many of the entries he refers to and the general overview of Swedish translation history that the work entails. Without a doubt, this book could not have been written by anyone other than Håkanson. For readers familiar with Swedish translation studies and Swedish translation studies scholars' work, some of the material, examples, and authors will be familiar. This includes Lars Wollin's work on translation in the monasteries, Yvonne Lindqvist's work on Harlequin novels and Toni Morrison, Mats Larsson's work on *Soldaten Svejik*, and Stina Hansson's work on translation in 17<sup>th</sup> century Sweden. Håkanson's predecessor, Greta Hjelm Wallin's *Gud nåde alla fattiga översättare. Glimtar ur svensk skönlitterär översättningshistoria* [God have mercy on all poor translators. Glimpses from Swedish literary translation history] from 1996 deserves a special mentioning. These titles are all acknowledged in the text as well as in notes for each chapter at the end of the book. Håkanson's impressive achievement is that he takes the work of these scholars, applies different theoretical frameworks and uses different models, and brings them all together into one coherent picture of Swedish translation history. For someone who is

not familiar with Swedish translation studies – and this is indeed the case for most of the book’s intended readers – Håkanson presents an accessible, fascinating, and, yes, entertaining history of translation, an aspect of history of which most Swedish readers have little or no previous knowledge. It can be noted that Håkanson, throughout the book, uses the term “översättningslitteratur” [translation literature], a term that is usually not used in Swedish translation studies, but which reminds the reader that translations are a part of, and so to speak are on equal terms with, Swedish literature. This connects to one of the main merits of the book: a thorough perspective that translations are a vital part of Sweden’s literary tradition and hence also its literary history. As such, *Dolda gudar* can be said to embody Toury’s claim that translations are facts of the target culture. This is, of course, a well-known perspective for translation studies scholars and students but might not be as evident for the broader audience Håkanson’s book is aimed at.

Without a doubt, Håkanson’s book marks a significant achievement by presenting translation history in such a clear, systematic, and accessible manner. I have several times mentioned that the book is humorous. Although humor is not commonly associated with translation history, this reader (part demiurge, part paramecia) laughed out loud several times while reading. The combination of the book’s vivacious style and its informative content is probably one of the reasons for its success. For researchers and teachers of translation, it also serves as a reminder that translation can, indeed, be both entertaining and interesting.



**Anthony Pym**

Agorni, Mirella (2020): *Translating Italy for the Nineteenth Century. Translators and an Imagined Nation in the Early Romantic Period 1816–1830s*. Bern, Berlin, Brussels, New York, Oxford: Peter Lang.

---

1/2022

DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-8

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

## Anthony Pym

Agorni, Mirella (2020): *Translating Italy for the Nineteenth Century. Translators and an Imagined Nation in the Early Romantic Period 1816–1830s*. Bern, Berlin, Brussels, New York, Oxford: Peter Lang. 160 pp., DOI: 10.3726/b14549.

Why should anyone care about literary translations into Italian in the early nineteenth century? Italians might pay attention, since it is part of how their nation came into existence: a mostly unified Kingdom of Italy would not be declared until 1861. But should anyone else care? This book gives a series of very good reasons: we find that translation can play an active and not always visible role in deep historical change processes; we discover that the otherwise reductive and formulaic opposition between domestication and foreignization can take on active political content in a specific historical context. And we are thus generally shown how a long public debate on the nature and role of translations can concern far, far more than translations. It is a tale worth recounting.

Agorni's story begins in 1816 because that year saw the publication of Madame de Staël's essay "Sulla maniera e l'utilità delle traduzioni" (On the manner and utility of translations), written at the request of the new Italian journal *Biblioteca italiana*. De Staël's generally Romantic argument was that some European literatures, notably in English and German, aspired to universalism, and that translation was the one of the ways this progress could and should be transferred to the literatures that did not, notably in Italian. I note in passing that the French title of the essay is "De l'esprit des traductions" (On the spirit of translations), a wink to Montesquieu's "De l'esprit des lois" (On the spirit laws) of 1748, clearly universalist in both name and aspiration. In Italian, the title's appeal to "manner and utility" reads more like a call to action: in a still-new logic of modernity, Italians were belated and had to catch up.

Sparked by that essay, two opposed camps started to debate with each other in Italian lands. On one side, Romantics broadly accepted this new role for translation and generally favoured a translation method that could import new concepts and turns of phrase from what were perceived to be the more advanced literatures. On the other, Classicists pointed to the glory of the Roman past and the Italian Renaissance, refusing to accept the inferiority of the present and basically arguing that, if translations were needed, they should fit in with the existing literary system. Something like that opposition might be found in most cultures, of course, but it gains particular significance in the case of Italian because of the extreme weight of past glory (one might say similar things about the special weight of the Chinese past). On the surface, the positions would neatly oppose Romantic *foreignization* to Classicist *domestication*, giving those terms an interesting political and historical role as something more than the two abstract poles of what translators can do. The binary opposition also makes sense in terms of one of the proposed laws that comes to us from Descriptive Translation Studies: if the receiving culture feels inferior, translators foreignize; if not, they domesticate – to simplify an observation made by Even-Zohar (1978) and Toury (1995/2012: 314). In historical practice, though, things were not so simple. And that is why we need translation history.

Agorni's historical method, described here as "localism", effectively traces how the big ideas become nuanced and complicated in historical practice. Driving that practice, says Agorni, we have technological advances in printing, which partly industrialized the circulation of printed literature and configured Milan as the literary centre. This means that "translators were not the only agents in this process, printers and reviewers were also very much involved" (36). So localism means looking at much more than a printed translation and a translator's individual claims: we have to consider the whole micro-network of relations between various actors. Agorni thus successively zooms in from the apparently universal binarism to the local complexity, working from the wider debates sparked by De Staël's essay, then to various personal positions of influential reviewers and critics, and finally to an extensive case study where she analyses in detail the work and background of one particular translator. She notes that this approach might also be called "genealogical" (BELLE 2014) and I would add that it has affinities with the applied concepts of "translation culture" (PRUNČ 1997), "microhistory" (MUNDAY 2014) and, for that matter, "intercultures" (PYM 2014). Yet at the end of the day, any historical method has to be judged on what it reveals, not on its name.

Agorni makes it abundantly clear that the opposition set up by De Staël was complicated by the very nature of what was being translated. Walter Scott's historical novels were all the rage across Europe at the time, being translated almost immediately into French and from there into other languages. The form of the historical novel was primarily what the Romantics sensed was lacking in Italian literature. And so it is entirely fitting that Agorni focuses on Scott's main Italian translator, Gaetano Barbieri, in the major case study that closes the book – indeed for which all other chapters set the stage.

So why should Scott's historical novels complicate any facile opposition of foreignization to domestication? The reasons are not really gone into by Agorni, who briefly cites Lukács on the middle-class status of Scott's heroes but somehow overlooks Lukács's study specifically on the historical novel, particularly his linking of the novel form to the rising sense of mass involvement in European history following the Napoleonic wars (1983: 23). Agorni does associate a sense of mass involvement with the *Risorgimento* protests and she clearly links this with the Romantic cause (31). Yet the Lukács's way of linking politics with the historical novel is also a matter of narrative structure. Too often in translation history, texts are counted and dated as if they were inert objects whose form were somehow independent of the translation process. In this case, though, the very nature of the historical novel marks it off from simple logics of belatedness, importing the foreign or filling a gap. While the structure of modernity commonly works on ideologies of progress, where a centre is advanced and a periphery perceives itself as being less advanced (as might be the case, for example, of translations into Chinese from the late nineteenth century), the historical novel is different to the extent that it itself looks *backward*, placing the middle-class Romantic subject in the social fabric of a distant and ostensibly foundational past: it is from our shared social history there, says the novel, that our shared social present has not only come but has become historical. Further, whereas the centres of the greater modernity coincided with technological and industrial development (again, such was the perception from China), Walter Scott was looking back on the disintegration of the pre-industrial Scottish clan systems. In effect, this meant locating a past for which functionally equivalent locations could be found in virtually all European cultures: each nation was implicitly invited to discover its own foundational past, its own historical novel. And this is precisely what happened in Italy, where the historical novel was developed under the pen of Alessandro Manzoni, just as it took shape through Balzac

in France, Tolstoy in Russia or Pérez Galdós in Spain, among many others. Given this structure, any simple opposition of Romantic foreignization to Classicist domestication was not really going to work: the foreign itself was an invitation to look back to the receiving culture's own foundational past. Hence the extreme interest of Agorni's case study.

So what did Gaetano Barbieri do when translating Walter Scott? On Agorni's general analysis, since he was a Liberal, one we might expect his sympathies to be more on the foreignizing side of business, seeking reform through imports from abroad. Something like a foreignizing position can indeed be read into the translator's expressed need to move beyond the intermediary French translations by Defauconpret, actually learning English from 1829 so as to translate directly from Scott, which he then did at an industrial rate. His direct translations from English soon gained a distinctive market value and hence visibility, as indeed did his status as a teacher of mathematics – duly noted on his translations. Yet status as an English-learning schoolteacher does not in itself solve the problem of how to translate.

Barbieri's answer to the question of whether to go literal or to adapt was firstly to take a bit of both: character's names are kept in English, for example, while historical figures are Italianized, as was the practice of the day. In an isolated reflection on his translation method, Barbieri explicitly allowed interventions that were based on the translator's subjective interpretation of the text, as long as they were made "with wisdom and moderation". Agorni glosses this reference to subjective interpretation as enabling Barbieri "to deconstruct the opposition between domesticating and foreignizing translations" (108), which is what happens. Yet Barbieri's more substantial solution then clearly becomes his use of copious *translator notes* in order not just to present explanations, glosses and interpretations, but also to comment on the action in the first person, as an observer and expert guide, "an authoritative literary critic" (109), says Agorni. For example, the translator tells us when a passage almost moves him to tears; he criticizes Scott for a casual reference to "treacherous Italians"; he links episodes to other novels by Scott (which helped to market more translations); and he compares the Scottish cultural references to similar moments in Italian history, for instance by relating Mary Stuart's court to that of Cosmo de' Medici (116). This use of translator notes effectively domesticates the foreign even while allowing a timid foreignness in the text itself. The mixing of translation methods thus gains a very specific historical content.

Agorni shows how this translation practice not only introduced the form of the historical novel but also connected with its rise within Italian letters. A long translator note by Barbieri compares Scott's *The Fair Maid of Perth* with Manzoni's *I promessi sposi* (The Betrothed), noting the similarity in plot and style but then actually giving the advantage to Manzoni, who was apparently better at portraying characters. Within the Italian translation of Scott, we thus effectively find publicity for the homegrown Italian counterpart. The transfer might thus be considered complete.

Agorni's selection and presentation of this elaborate case study is astute and narratively engaging. She does not hesitate to take issue with previous research when necessary, and she is at the same time modest in recognizing that further studies of this kind are needed in order to build up a more complete historical account. For me, further accounts are indeed necessary. In particular, one might have hoped for more information on the kinds of Italian that were being used in the translations. When Agorni notes that the *Risorgimento* protests linked a broad social class with the Romantic cause (31), she does not wholly explain how such a movement would connect with novels translated into an Italian that less than ten percent of the population used in everyday communication – one assumes people read many more words than were

in the Italian they spoke. And when she comments on the 1842 second edition of Manzoni's *I promessi sposi*, she notes that it imitated the variety of educated Florentines and served a pedagogical function in spreading literary Italian (121), but this raises new questions for an outsider. For example, if Milan had become the centre of publishing (as is clearly documented here), why would Florence provide the literary language? And if a common educated Italian was being forged, where exactly did a translator like Barbieri draw his Italian from? One supposes that the Florentine tradition of Dante, Petrarch and Boccaccio was working somewhere in the background to answer both questions, but once again non-Italian readers will need more information. And then, even when the charitable assumptions are made, what actual evidence do we have of the Scott translations reaching anything like a mass readership? It is clear that such questions cannot be tackled without due attention to the role of publishers, to the technologies of printing and distribution, the prices, paper quality and paratexts that signal of intended readerships, and the role of literary critics and press reviews. All these elements of "localism" are indeed present in the chapters that set the scene for the final case study of Barbieri's Walter Scott. Yet they are strangely absent from the narrative of the case study itself.

I look forward to more.

## References

BELLE, Marie-Alice (2014): "At the Interface between Translation History and Literary History: A Genealogy of the Theme of 'progress' in Seventeenth-Century English Translation History and Criticism". *The Translator* 20:1, 44-63.

EVEN-ZOHAR, Itamar (1978): "The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem". In: Holmes, J. S./Lambert, J./Van den Broeck, R. (eds): *Literature and Translation*. Leuven: Acco, 117-127.

LUKÁCS, Georg (1983): *The Historical Novel*. Translated by Hannah Mitchell and Stanley Mitchell. Lincoln/London: University of Nebraska Press.

MUNDAY, Jeremy (2014): "Using Primary Sources to Produce a Microhistory of Translation and Translators: Theoretical and Methodological Concerns". *The Translator* 20:1, 64-80.

PRUNČ, Erich (1997): "Translationskultur (Versuch einer konstruktiven Kritik des translatorischen Handelns)". *Textcontext* Neue Folge 1: 99-127.

PYM, Anthony (1998/2014): *Method in Translation History*. London/New York: Routledge.

**Siobhán McElduff**

Ballard, Michel & Chevrel, Yves & Balliu, Christian (2019): *Antiquité et traduction: De l'Égypt ancienne a Jérôme*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.

---

1/2022

DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-9

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

---

Zum Zitieren des Artikels / Pour citer l'article / To cite the article:

McElduff, Siobhán (2022): Ballard, Michel & Chevrel, Yves & Balliu, Christian (2019): *Antiquité et traduction: De l'Égypt ancienne a Jérôme*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion. A book review, *Chronotopos* 2022 (1), 118–120. DOI: 10.25365/cts-2022-4-9



## Siobhán McElduff

Ballard, Michel & Chevrel, Yves & Balliu, Christian (2019): *Antiquité et traduction: De l'Égypte ancienne à Jérôme*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion. <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.36865>

This slender book is primarily the work of Michel Ballard, the late and much missed author of numerous important works on the history of translation, and, as one would expect from such a scholar, it is a delight even at its small size. In just over a hundred pages it deals with several thousand years of translation history of multiple cultures and societies. Yves Chevrel and Christian Balliu are to be highly commended for working on this and bringing it to publication.

The book contains an introduction and eight chapters, seven of which are on cultures or periods: Egypt; Mesopotamia; Classical Greece; Ptolemy and the Septuagint; Rome and the origins of Latin literature; Roman translation from Cicero to Boethius; and Christian translation. The eighth chapter is the only one nominally dedicated to a single author, Saint Jerome (although it does talk about other translators as well).

The introduction acknowledges the polymorphic nature of translation before pointing out that as an activity translation revolves around the need to transfer a linguistic object from one language to another – the activity and object of translation may alter, but still the fundamental aim remains true (11). Chapter one on Ancient Egypt deals with translation from the perspective of interpretation and the Egyptian consideration of other peoples as barbarians, before moving to Joseph as an interpreter of language and dreams – reminding us that interpretation comes in many forms (15), and, finally, to Herodotus. After that, it turns to the tablets of El-Amarna from the 1300s BCE, which closes out the chapter. This is a huge amount to cover, and it is done in a brisk but generous way. The other chapters repeat this strategy in an impressive fashion. The second, on Mesopotamia, introduces the reader to the Assyrians and Sumerians before spending several pages on intertextuality as a product of translation. This last, and largest section, deals with the Old Testament as a series of texts that incorporates and changes other material from various cultures of the ancient Near East, including stories of the Flood. Although all the topics are dealt with in a few pages only, the broad reach allows the reader to see the interconnectedness of these cultures and linguistic spheres in a panoramic perspective, which the reviewer found refreshing and a good springboard to thinking about how later forms and modes of translation repeat (or not) earlier traditions.

The third chapter on Greece brings the reader to the Classical world, but arriving at this culture from chapters on the Ancient Near East provides a different perspective, and thus Ballard reminds the reader that Greece is not the first non-translating culture in the Mediterranean world that has more of an impact. In other words, one sees Greek rejection of translation as an example of parallel evolution. The chapter briskly touches on Homer's use of *barabaphonos* (barbarian speech) to describe the languages of other people and then on Aristophanes' *Acharnians*, before dealing with the reverse (and rare from Greeks) perspective in Plato's *Timaeus* and *Crito* and Herodotus. The chapter closes by widening

the perspective of translation from a purely linguistic activity to interpreting oracles and writing on language.

Chapter four brings us to the Ptolemies and the Septuagint, the translation of the Hebrew Bible into Greek. Ballard approaches this translation not as something unique but through a discussion of Ptolemaic adoption and adaptation of Egyptian religion and gods by several Ptolemaic rulers, and the Rosetta Stone. There is relatively little space dedicated to the Septuagint itself, given its importance and the legends surrounding its creation, which was a little disappointing, especially because later chapters do not adequately consider Jewish translation practice.

The next two chapters are dedicated to non-Christian translation in Rome, starting with the creation of Latin literature based on a Greek model, though cleverly it does so by examining it first through Propertius and Virgil, before moving back in time to Rome's expansion through military conquest and early encounters with Greek culture in the South of Italy. The rest of the chapter deals with various translators from Livius Andronicus onwards, and includes instances of Romans speaking Greek. Perhaps because this is my area of interest, I felt like too often the discussion took the Romans at their word when talking about, for example, the poverty of the Latin language, but it still is an admirable summary of a vast range of translation activity. The same feelings were present for the next chapter on the period from Cicero to Boethius, which could have taken into account more of its complexities. That said, the chapter does provide an admirable introduction to a vast range of translation activity by Cicero and others including Quintilian, Pliny the Younger, Seneca the Younger, and Aulus Gellius. In addition, the closing of the chapter makes the reader aware that translation was occurring across a vast array of genres and for vastly different audiences by looking at translation of scientific literature as well as more well-known genres such as historiography and theatre. The chapter concludes with a short discussion of Christian translation, providing a bridge to the final two chapters which are dedicated to that subject.

In these final two chapters I did feel short shrift was given to translation in Palestine outside of Christianity, and would have welcomed more complexity and discussion of Jewish translation culture in particular, before moving on to Christianity. Leaving out Josephus' use of Aramaic and self-translation with assistance of his works into Greek is particularly glaring here, as does the omission of discussion of conversion to Judaism among the Romans and other peoples in the Mediterranean, especially given that there were Greek translations of Jewish texts in circulation. However, the author does touch on translation of Christian texts into languages other than Greek and Latin, and seeing the wide array of translations being performed during the early years of Christianity was well received by the reviewer. The final chapter deals with Jerome and the works of a number of other Church fathers, concluding with the Latin Vulgate.

Overall, this is an excellent introduction to a vast array of translation history, practices, and practitioners. Although specialists will likely quibble with some of its decisions and omissions (as I did with Josephus and Jewish translation above), I think that they will find it a useful book because of its breadth of reach and how its overview sparks thoughts about parallel evolution of translation practices or rejection of translation. I would happily assign it to students interested in a panoramic view of translation in the ancient world, even if they had limited knowledge of French – the layout and the language would ensure that they still could gain important insights from it. For those teaching the history of translation in French or in a bilingual society like Canada it will be a most welcome addition to their bibliographies and courses.



**Lydia Schmuck**

Tagungsbericht: *Translation im Exil: Motive, Wirkungen & Funktionen*,  
Zentrum für Translationswissenschaft, Universität Wien (07.-  
09.07.2022)

1/2022

DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-10

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

## Lydia Schmuck

### Tagungsbericht: *Translation im Exil: Motive, Wirkungen & Funktionen*, Zentrum für Translationswissenschaft, Universität Wien (07.- 09.07.2022)

Seit 2019 widmet sich das Projekt Exil:Trans als Gemeinschaftsprojekt der Universitäten Wien, Mainz/Germersheim und Lausanne der Erforschung des Zusammenhangs von Exilerfahrung und Übersetzung. Obwohl das Exil aufgrund von NS-Verfolgung inzwischen zum Gegenstand verschiedenster wissenschaftlicher Disziplinen geworden ist, gibt es bisher fast keine Forschungen zu Übersetzer\*innen im Exil. Diese Forschungslücke wird mit dem Projekt geschlossen. Der Fokus ist auf die verschiedenen Akteur\*innen von Translationsprozessen unter den Bedingungen des Exils gerichtet, neben Übersetzer\*innen werden dabei auch Autor\*innen, Verleger\*innen oder Kulturinstitutionen und Verlage thematisiert.

Bei der Tagung „Translation im Exil: Motive, Wirkungen & Funktionen“, die vom 7. bis 9. Juli 2022 als hybride Veranstaltung am Zentrum für Translationswissenschaft der Universität Wien stattfand,<sup>1</sup> handelt es sich um die dritte Tagung des Projekts Exil:Trans. Anknüpfend an die beiden vorangegangenen Projekt-Tagungen, durch die zunächst Orte und Biographien des Exils und translatorischen Handelns erfasst und danach Netzwerke und Institutionen der Übersetzer\*innen thematisiert wurden, war das Ziel dieser dritten Tagung, nun prinzipielle Konstellationen herauszuarbeiten und allgemeine Schlüsse zum Zusammenhang von Translation und Exil zu ziehen.

Zum Auftakt der Veranstaltung am Donnerstag, den 7. Juli 2022, analysierte **Joachim Schlör** (Southampton) in seinem Keynote-Vortrag das Thema Sprache in Familienbriefen aus der Emigration und zeigte damit nicht nur das breite Spektrum der Bedeutung von Sprache im Exil-Kontext auf, sondern auch die Besonderheit von Briefen als Dokumente des Exils. Besonders am Beispiel von Robert Gilbert, der 1933 zunächst nach Wien und 1938 über Paris nach New York auswanderte, wurde der komplexe Zusammenhang von Exil und Sprache deutlich. Gilbert, in seiner Geburtsstadt Berlin einer der erfolgreichsten Komponisten und Texter der späten Weimarer Republik, trägt in New York seine deutschen Gedichte und Lieder vor und wird nach der Rückkehr zu einem bedeutenden Übersetzer US-amerikanischer Musicals ins Deutsche. Anhand der Briefe von und an Gilbert wurde gezeigt, dass Sprache nicht nur die Basis seines Schaffens und seines Lebensunterhalts war, sondern Übersetzung zugleich zu einem metaphorischen Ort der Aushandlung von Exilerfahrung wurde. In einem Brief bezeichnet Gilbert die Übersetzer als „Brückenwanderer über einem Abgrund von Missverständnissen“ oder auch als „Grenzgänger“, zwei Metaphern, die in besonderer Weise auf Übersetzer\*innen im Exil-Kontext zutreffen.

Am Freitag, den 8. Juli 2022, wurden zunächst die verschiedenen Publikationsformen thematisiert, die mit den Bedingungen des Exils einhergehen. **Irene Weber-Henking** (Lausanne) untersuchte die Archivmaterialien des Steinberg Verlags Zürich, die im Schweizerischen Literaturarchiv aufbewahrt werden, mit Blick auf die Frage, wie in

<sup>1</sup> Das Tagungsprogramm kann eingesehen werden unter: <https://exiltrans.univie.ac.at/konferenz-2022/programm/>.

Kriegszeiten ein Verlagskatalog entsteht. Damit rücken bisher nicht nur in der Translationsforschung kaum berücksichtigte Akteur\*innen in den Blick: neben Verleger\*innen (Selma und Luise Steinberg, zugleich die Gründerinnen des Verlags) auch Literaturagent\*innen und Gutachter\*innen (Hans Weigel) und damit auch Verlagskataloge und Gutachten als bisher wenig erforschte Textsorten. Die Besonderheit des Steinberg Verlagsarchivs liegt laut Weber-Henking darin, dass auch die Materialien zu den nicht realisierten Übersetzungen aufbewahrt wurden, woraus sich ein „Netz der Unmöglichkeiten“ ergibt, das eine Komplementärfolie zum Verlagskatalog bildet, vor deren Hintergrund die Entstehung eines Verlagskatalogs in Kriegszeiten begriffen werden kann. Exil-Verlage waren auch Thema des Vortrags von **Aile Moldre** (Tallinn). Sie verdeutlichte den Einfluss unterschiedlicher Produktions- und Rezeptionsbedingungen auf die Literatur-Übersetzungen ins Estnische durch die Gegenüberstellung von zwei ganz verschiedenen Translationskontexten: zum einen die Übersetzungen zwischen 1918 und 1940 in der Sowjetunion im Kontext der dortigen, durch Migrationsbewegungen entstandenen estnischen Minderheit, und zum anderen die Übersetzungen im ‚Westen‘, die durch die Fluchtbewegung aus Estland (v. a. nach Schweden und Kanada) zur Zeit der Wiedereinführung der Sowjetherrschaft zwischen 1944 und 1991 entstanden, v. a. durch den ORTO Verlag, der sich als einer der wenigen Verlage auf ins Estnische übersetzte Literatur spezialisierte. **Julija Boguna** (Mainz/Germersheim) analysierte die translatorischen Profile von Exilzeitschriften und charakterisierte diese Publikationsform als zugleich Faktor und Indikator des Exils. Aus dem umfangreichen Quellenmaterial wurde ein Modell zur Erfassung der translatorischen Profile entwickelt. Um die Verschiedenheit der Übersetzer\*innen zu verdeutlichen, wurden je nach biographischem Hintergrund verschiedene Typen unterschieden, wobei die Journalisten-Übersetzer (u. a. am Beispiel von Hans Jacob) als besonders spannende, kaum erforschte Gruppe hervorgehoben wurden. In der Diskussion wurde zum einen deutlich, dass Exil-Übersetzer\*innen immer einen spezifischen Hintergrund haben, der durch diese Typisierung sichtbar gemacht werden kann, und zum anderen, dass je nach Schwerpunkt von Journalisten-Übersetzern oder Übersetzer-Journalisten gesprochen werden kann. Mit dem nächsten Panel wurden weitere Übersetzer\*innen-Typen herausgearbeitet. Die von **Aleksey Tashinskiy** (Mainz/Germersheim) anhand der Übersetzungen im sowjetischen Exil entwickelte „akteursbezogene Translationstypologie“ unterscheidet vier (noch zu ergänzende) Typen: (1) Übersetzen als Brücke und Überbrückung, (2) Übersetzen als Gelegenheitsjob/Hinzuverdienst, (3) Übersetzen im Exil als Einstieg in den Übersetzer\*innen-Beruf (im Post-Exil), (4) Literarisches Übersetzen als Teil des eigenen Werkes. Diese Typologie erwies sich als äußerst produktiv für die Einordnung der übersetzerischen Tätigkeit. **Marina Rougemont** (Lausanne) charakterisierte Ossip Kalenter als ‚Gelegenheitsübersetzer‘ und richtete damit den Fokus auf diesen bisher kaum thematisierten, aber häufig vorkommenden Typus. Kalenter, geboren als Johannes Burkhardt, war zunächst Schriftsteller und legte sich diesen Künstlernamen zu. Während seines Exils – erst in Italien, dann in Prag und nach der Besetzung Prags in Zürich – arbeitete er vor allem als Journalist (u. a. als Redakteur des Prager Tagblatt). Im Zürcher Post-Exil fungierte er als Vermittler und Herausgeber für die dortigen Exilant\*innen. Sowohl in Deutschland als auch während des Exils und im Post-Exil war er auch Übersetzer (v. a. aus dem Französischen, Englischen und Italienischen). Am Beispiel Kalenters wurde deutlich, dass die Einordnung in einen Übersetzer\*innen-Typ nach Lebensphasen variieren kann und eher hybride Situationen vorzufinden sind statt einer eindeutigen Zuordnung pro Akteur\*in.

Das literarische Exil war Thema des folgenden Panels. Im Vortrag von **Rita Bueno Maia** (Lissabon) ging es um Literaturübersetzung im Kontext der Gemeinschaft portugiesischer Exilant\*innen, die während des Portugiesischen Bürgerkriegs (1828-1834)

nach Paris kamen. Anhand der sogenannten *Gargantua Portuguez* [Portuguese Gargantua], die anonym als Teil einer Reihe portugiesischer Übersetzungen für diese Exil-Gemeinschaft entstand, zeigte Maia die Bedeutung von Literaturübersetzung für die Bewältigung der mit der Exilsituation einhergehenden Herausforderungen und Notlagen. Das von Maia präsentierte „Devouring Model“ um die Gleichzeitigkeit von Annäherungs- und Abgrenzungstendenzen zum Zielland bzw. der Zielkultur als Charakteristikum dieser Literatur zu beschreiben, bot Anlass zur Diskussion, inwiefern dieses Modell generell für Übersetzung im Exilkontext und die damit einhergehenden Aushandlungsprozesse verwendet werden kann. Die Bedeutung literarischer Übersetzung für die autobiographische Neuverortung im (Post-)Exil zeigte **Lydia Schmuck** (Berlin) am Beispiel von Edith Aron. Kurz vor der Saarabstimmung 1935 war Aron als Kind mit ihrer Mutter von Homburg nach Buenos Aires ausgewandert und ging später nach Paris, wo sie Julio Cortázar kennenlernte und über die Vermittlung von Ré Soupault zu einer der ersten Übersetzer\*innen lateinamerikanischer Literatur (u. a. Julio Cortázar, Jorge Luis Borges) ins Deutsche avancierte. Anhand der Archivmaterialien und der autobiographischen Werke wurde gezeigt, wie sich Übersetzung, Autobiographie und Fiktion bei Aron gegenseitig bedingen und danach gefragt, inwiefern damit eine transnationale Ästhetik einhergeht. Dem Typ (3) in Tashinskiys Typologie entsprechend diente der Spracherwerb im Exil bei Aron als Einstieg in den Übersetzerberuf im Post-Exil. Zugleich spielte die Übersetzung eine zentrale Rolle für die Auseinandersetzung mit den Brüchen und verschiedenen (Post-)Exil-Stationen in ihrem Leben.

Das folgende Panel war Netzwerken im Exil gewidmet. **Andreas Kelletat** (Mainz/Germersheim) zeigte die Produktivität und Multidirektionalität kollaborativen translatorischen Handelns im Exil am Beispiel von Bertolt Brecht und seinen Leuten in Finnland 1940/41. Anhand der Studien von Hans Peter Neureuter und Materialien im Bertolt-Brecht-Archiv an der Akademie der Künste in Berlin verdeutlichte Kelletat u. a. die Bedeutung von Hella Wuolijoki für Brechts Theaterstück *Herr Puntila und sein Knecht Matti*, aber auch die Funktion Brechts für den Erfolg von Margarete Steffin als eigenständige Schriftstellerin und Übersetzerin sowie Brechts Lyrik-Übersetzungen der finnischen Schriftstellerin Katri Vala, Tochter von Erkki Vala, der wiederum Brechts *Mutter Courage* ins Finnische übertrug und für ihn ein wichtiger Vermittler im finnischen Exil war. **Pino Dietiker** (Lausanne) analysierte die spezifische Situation der Exilübersetzer Alfred Polgar und Ferdinand Hardekopf auf der Basis ihrer Briefe an Carl Seelig, die in dessen Nachlass im Robert-Walser-Archiv in Bern aufbewahrt werden, und charakterisierte Polgar und Hardekopf als „entlegene Nachbarn“. Am Beispiel des Netzwerks um Dora Mitzky präsentierte **Anna Antonello** (Pescara) das Projekt „Letteratura, Tradotta in Italia“ (LTit). Ziel des Projekts ist es, aus literatursoziologischer Sicht, die übersetzte Literatur in Italien als integralen Bestandteil der italienischen Literatur in den Blick zu nehmen. Dabei werden verlegerische Kontexte, Biographien der Verleger\*innen, Vermittler\*innen und Übersetzer\*innen sowie deren Poetik aufgearbeitet, Paratexte analysiert und all diese Informationen auf einer digitalen Plattform ([www.ltit.it](http://www.ltit.it)) zusammengeführt und für die Forschung zur Verfügung gestellt. Antonello arbeitete die verschiedenen Stationen und Facetten von Mitzkys Arbeit sowie ihr persönliches Netzwerk heraus. Die Besonderheit der Methode liegt in der Sichtbarmachung der multiplen Bezüge zwischen verschiedenen Texten, Textsorten, Personen und Institutionen. Dadurch können Vermittlungszusammenhänge und Interessengemeinschaften identifiziert werden, wie etwa die zwischen Mitzky und der Übersetzerin Lavinia Mazzucchetti.

Um Nachwirkungen von Übersetzungen und Post-Exil ging es im ersten Panel am Samstag, den 9. Juli 2022, das **Gerhard Budin** (Wien) mit einem „Werkstattbericht“ zu einer laufenden Forschungsarbeit zu Ernst Cassirer im (Post-)Exil eröffnete. Budin fragte

nach den Strategien Cassirers zur Überwindung der Sprachbarrieren, den ideengeschichtlichen Transformationen durch den Wechsel ins Englische und den Implikationen, die sich daraus in der postumen Rezeption seiner philosophischen Arbeiten ergeben. Als Strategie nannte Budin das Verfassen der Schriften auf Englisch, also der Verzicht Cassirers auf nachträgliche Übersetzung, was offenbar zu dem vielgelobten klaren Stil dieser Schriften führte. Die ideengeschichtlichen Transformationen zeichnete Budin anhand der von Cassirer angefertigten englischen Übersetzung seiner bereits vor dem Exil auf Deutsch erschienenen Schriften nach. So wurde etwa *Die Philosophie der Symbolischen Formen* in der englischen Übersetzung in der Darstellung gekürzt und gebündelt aber zugleich mit einer anthropologisch-kulturphilosophischen Weiterführung versehen. Zudem verwies Budin auf die Bedeutung der Übersetzungen ins Englische von Susanne K. Langer und Ralph Manheim, die durch ihre Paratexte wesentlich die ideengeschichtliche Rezeption und Transformation zwischen dem deutschsprachigen und dem englischsprachigen Lesepublikum beeinflusst haben. Mit Lore Segal und der Frage „Wie übersetzt man Geschichte?“ befasste sich **Hannah Spannring** (Wien). Als Kind einer jüdischen Familie geboren kam Segal 1938 im Alter von zehn Jahren mit dem ersten Kindertransport von Wien nach Großbritannien und konnte so vor dem NS-Regime gerettet werden. Nach ihrem Studium der englischen Literatur folgte sie ihrer Familie ins Exil in die Dominikanische Republik und kam schließlich nach New York, wo sie zu einer mehrfach ausgezeichneten Autorin und Übersetzerin avancierte, zugleich ist sie eine wichtige Zeitzeugin. Übersetzung, autobiographisches Schreiben und Geschichtsschreibung sind bei Segal – ganz ähnlich wie bei Edith Aron – eng verflochten, wie Spannring verdeutlichte. Die politische Dimension der Translation im Exil stand bei **Georg Felix Harsch** (Freiburg i. Br.) im Mittelpunkt, der sich mit Johann Wolfgang Brügel befasste. Auf der Flucht vor dem Nationalsozialismus ging Brügel von 1940 bis 1945 nach London ins Exil, kehrte dann in die Tschechoslowakei zurück, musste jedoch aus politischen Gründen von 1946 bis 1986 nochmals ins Londoner Exil. Während er in der ersten Exilphase Beamter der Tschechoslowakischen Exilregierung war, wirkte er in der zweiten Exilphase als Publizist und Übersetzer, der vor allem durch seine Übertragung des Werkes von Gerald Reitlinger *Die Endlösung. Hitlers Versuch der Ausrottung der Juden Europas 1939-1945* (1956) bekannt wurde. Translation ist bei Brügel eng an politische Aktivität geknüpft. Harsch charakterisiert die Übersetzung bei Brügel als einen integralen Bestandteil einer politisch verstandenen publizistischen Tätigkeit. **Taras Shmiher** (Lviv) richtet den Fokus auf ukrainische liturgische Übersetzungen im Exil zwischen 1920 und 1991 und betont das enorme kulturelle Kapital dieser wenig beachteten Textsorte. Shmiher analysiert die komplexen Wechselbeziehungen zwischen den Übersetzungsaktivitäten im Ursprungsland und der Diaspora. Dabei wurde die Bedeutung einzelner Übersetzer-Persönlichkeiten hervorgehoben, die nahezu institutionelle Wirkungsmacht entfaltet haben, so etwa Yaroslav Levytskyi, der die Bibel und liturgische Texte ins Ukrainische übertrug und mit seiner Übersetzung des „Prayer-book for priests“ eine Diskussion anstieß, die einen seltenen Fall der Übersetzungskritik liturgischer Texte darstellt. Mit seinem Vortrag verdeutlichte Shmiher eindrücklich die enge Verflechtung sprachlicher, religiöser und nationaler Aspekte bei der Übersetzung liturgischer Texte.

Das letzte Panel war Motiven und Wirkungen der wissenschaftlichen Translation im Exil gewidmet, die den Schwerpunkt der Wiener Forschungen des Exil:Trans-Projekts darstellt. Der Einfluss rechtswissenschaftlicher Übersetzungen auf die Zielkultur war Thema des Vortrags von **Stefanie Kremmel** (Wien). Am Beispiel von Robert Goldschmied und Otto Langfelder, die beide gemäß der Typologie als Juristen-Übersetzer charakterisiert werden können und im argentinischen Exil zahlreiche juristische Texte ins Spanische übertrugen, macht Kremmel die vielfache Wirkung im Zielland deutlich:

Es zeigen sich Einflüsse auf die argentinische Rechtskultur, das Rechtssystem und die Rechtswissenschaft, aber auch Rückwirkungen ihrer Übersetzungen in den deutschsprachigen Raum. Neben den publizierten Texten erweisen sich, so Kremmel, Manuskripte und pragmatische/institutionelle Übersetzungen sowie die Lehre selbst als wichtige Quellen des Wissenstransfers. **Julia Richter** (Wien) befasste sich mit der Rolle von Exil-Übersetzer\*innen bei der Übertragung (geistes-)wissenschaftlicher Texte ins Deutsche nach 1933. Ihre Auswertung der Angaben im Index Translationum von Juli 1933 bis April 1939 verdeutlichte zunächst die Leerstelle: Übersetzer\*innen werden oftmals gar nicht oder nur unvollständig genannt, wenn es sich nicht um bereits bekannte Autor\*innen handelt. Von den 1850 genannten Übersetzungen identifizierte Richter 84 eindeutig als Werke von Exilübersetzer\*innen und unterteilte diese in (1) Wissenschaftler\*innen (Bsp.: Egon Wellesz), (2) Schriftsteller\*innen (Bsp.: Hans Rothe), (3) Rabbiner (Bsp.: Nahum Norbert Glatzer) und (4) Hauptberufliche Übersetzer\*innen (Bsp.: Franz Fein). Dabei wurde deutlich, dass vor allem die Rabbiner-Übersetzer eine besonders große, aber bisher kaum erforschte Gruppe darstellen. **Larisa Schippel** (Wien) wertete in ihrer Analyse des akademischen Exils die vom NS-Regime publizierten Listen verbotener Bücher aus: die „Schwarzen Listen“ in Deutschland sowie die „Sperrlisten“ in Österreich. Neben der Identifikation und Charakterisierung verfolgter Exil-Übersetzer\*innen stand die Frage im Mittelpunkt, wie das Übersetzen im Exilkontext als spezielle Form des kulturellen Übersetzens beschrieben werden kann. Mit Blick auf die (Schreib-)Situation der Übersetzer\*innen charakterisierte Schippel diese Texte als ‚Transitorische Translationen‘: Übersetzungen, die in Übergangssituationen unter jeweils ganz spezifischen ‚Konstellationen‘ entstanden sind. Mit Rückgriff auf die Zeichentheorie von Keller und Lotman definierte Schippel die exilischen Übersetzungen als ein Übersetzen, das an den Rändern der Semiosphäre und damit in einem Grenzraum stattfindet. Die Sphäre ist hier gerade kein ‚räumlicher‘ Raum, sondern ein Verstehensraum, jenseits nationaler und sprachlicher Grenzen. Einige Übersetzungen entwickelten, so Schippel, bspw. im Englischen ein „Eigenleben“ und flossen in veränderter Form in die Zirkulation ein, was eine ‚korrekte‘ Rückübersetzung ins Deutsche unmöglich macht. Zum Abschluss der Tagung und zugleich als Ausblick auf das Projektergebnis wurde die biographische Datenbank vorgestellt, die im Rahmen des Exil:Trans-Projekts an der Universität Wien erarbeitet und mit dem Germersheimer UeLex verlinkt wird. Neben den Sprachen in die bzw. aus denen übersetzt wurden, werden darin die Exilorte (und damit auch die Exilwege), die Art der Übersetzung sowie Informationen zu Archivmaterialien der Übersetzer\*innen aufgeführt und für die Forschung bereitgestellt. Sie ist inzwischen unter <https://gams.uni-graz.at/context:exil> online zugänglich.

Als wichtiges Ergebnis der Tagung mit Blick auf allgemeine Schlüsse zum Zusammenhang von Translation und Exil ist vor allem die akteursbezogene Translationstypologie zu nennen, die unter Einbeziehung der verschiedenen Beiträge folgendermaßen ergänzt und aufgefächert werden kann: (1) Übersetzen als (1a) identitäre, (1b) sprachliche oder (1c) berufliche Brücke/Überbrückung, (2) Übersetzen als Nebentätigkeit/Gellegenheitsjob. Gemäß der hauptberuflichen Tätigkeit kann hier unterschieden werden zwischen: (2a) Übersetzer-Journalist\*in, (2b) Übersetzer-Schriftsteller\*in, (2c) Übersetzer-Wissenschaftler\*in, (2d) Übersetzer-Rabbiner/Priester etc. (3) Übersetzen im Exil als Einstieg in den Übersetzer\*innen-Beruf (3a) im Exil oder (3b) im Post-Exil, (4) Übersetzen als Teil des eigenen (4a) literarischen, (4b) wissenschaftlichen, (4c) philosophischen, (4d) religiösen Werkes, (5) Übersetzen als politischer Aktivismus/politische Intervention (5a) im Exil oder (5b) im Post-Exil. Welche Typen einer weiteren Ausdifferenzierung bedürfen – etwa, ob Übersetzen als Vergangenheitsbewältigung

unter (1a) gefasst wird oder als eigener Typus ergänzt wird – und welche Typen zusammengeführt werden können – etwa Typ (4b) und (4c) – muss anhand weiterer Fallbeispiele entschieden werden. Statt einer eindeutigen Zuordnung pro Akteur\*in – so ein weiteres Ergebnis der Tagung – variiert der Translationstyp häufig in verschiedenen Lebensphasen, sodass die Typologie auch eine Beschreibung der unterschiedlichen Bedeutung von Translation bei einzelnen Übersetzer\*innen ermöglicht. Außerdem konnte eine (vorläufige) Definition von ‚Post-Exil‘ gefunden werden: Darunter soll keine Epoche verstanden werden, sondern die Zeit, ab der eine Rückkehr ins Heimatland möglich ist, d. h. das Post-Exil ist an die biographische Situation des Übersetzers geknüpft. Die Reflexion über die verschiedenen Textsorten und die Besonderheit der im Exilkontext entstandenen Translate bietet darüber hinaus Anknüpfungspunkte für eine textbezogene Translationstypologie.

**Heidi R. Rotroff**

Conference Report: *Who's Afraid of Translator Studies? The Human Translator in Focus*, Trinity College Dublin. Hosted by the Trinity Centre for Literary and Cultural Translation PhDs (May 12<sup>th</sup> & 13<sup>th</sup>)

---

1/2022

DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-11

Herausgegeben am / Éditée au /  
Edited at the: Zentrum für  
Translationswissenschaft der  
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

---

Zum Zitieren des Artikels / Pour citer l'article / To cite the article:  
Rotroff, Heidi R. (2022): Conference Report: *Who's Afraid of Translator Studies? The Human Translator in Focus*, Trinity College Dublin. Hosted by the Trinity Centre for Literary and Cultural Translation PhDs (May 12<sup>th</sup> & 13<sup>th</sup> 2022), *Chronotopos* 2022 (1), 128–131. DOI: 10.25365/cts-2022-4-11





## Heidi Rotroff

### Conference Report: *Who's Afraid of Translator Studies? The Human Translator in Focus*, Trinity College Dublin. Hosted by the Trinity Centre for Literary and Cultural Translation PhDs (May 12<sup>th</sup> & 13<sup>th</sup>)

This conference at the Trinity Centre for Literary and Cultural Translation, founded in 2012 and currently directed by Professor Michael Cronin, was the first conference organized by the PhD students of the Centre. The research presented over the two days in Dublin in May 2022 focused on translators, as the conference title promised. Translator Studies, popularized by Anthony Pym in the late 1990s and given its name by Andrew Chesterman in 2009, has given scholars greater license and impetus to focus on the people who are involved in the processes of translation. As the conference showed, translator studies can encompass a wide range of topics, proving its interdisciplinary nature.

Over the two days, five sessions took place. The sessions, with two or three presentations each, focused on different topics within the framework of translator studies and were titled “Translator agency and subversive translation”, “Human translators in the digital age”, “Public (im)perceptions of translators”, “Translators in sociopolitical contexts”, and “Lives, welfare, and working conditions of translators”.

The presentations focused on the human translator to differing degrees. On one end of the spectrum, some researched translators as a group in order to draw generalized conclusions, while on the other end, individual translators were scrutinized in order to find information specific to them. For *Chronotopos*, the presentations with elements of translation history are naturally the most interesting, therefore it is these presentations that will receive the most attention in this report.

KIAWNA BREWSTER (University of Wisconsin-Madison) examined the London-based author and translator Charlotte Lennox (c. 1730-1804) and her 1753 text *Shakespeare Illustrated*. According to Brewster, Lennox challenged Shakespeare’s status as a genius, criticizing his characterization of women and his (improper) use of source material – something Lennox was able to judge as she had learned Italian specifically for the purpose of translating the sources he had drawn on. Shakespeare’s use of Boccaccio’s *The Decameron*, specifically, the ninth novel of the second day, as a source for the play *Cymbeline* was criticized by Lennox and was in turn at the heart of Brewster’s own examination. Brewster used textual analysis to compare Lennox’ translation in *Shakespeare Illustrated* with the Italian-language source text, concluding that Lennox made subtle subversions herself, such as adding or removing content to enhance the characterization of female figures, thus emphasizing the agency Lennox criticized Shakespeare for removing.

Historical context was a focus for KYRIAKI-EVLALIA ILIADOU (University of Manchester) during her presentation, which she held on the topic of controversial cinema and its subtitling during the Greek Junta (1967-1974). The film censorship practiced during this period resulted in cut scenes, banned films, and carefully controlled subtitle translation. Iliadou argued that censorship can be seen not only as the external, repressive act it is generally viewed as, but as a multidimensional, perhaps even productive act

carried out by a great number of agents, including film distribution companies, subtitle technicians, and film translators. The archival work carried out by Iliadou was complemented by an interview with a film translator active during the researched time period, granting insight into self-censorship, working practices, and individual experiences. The multidimensional nature of people who translate was highlighted by JOANNA SOBESTO (Jagiellonian University) in her chiefly biographical presentation on Piotr Grzegorzcyk. Sobesto combined concepts from the sociology of translation, translator studies, and translation history in order to shape her approach to Grzegorzcyk (1894-1968), presented as a case study. Grzegorzcyk's work as a bibliographer, biographer, editor of periodicals, literary critic, and translator was examined in the context of his time period in an attempt to shed light on his views on politics, culture, and translation. DR. CATHY McATEER (University of Exeter) presented brief portraits of three women active in the literary translation field during the Cold War. Termed "Constance Garnett's granddaughters" by McAteer, these women likewise translated from Russian into English, albeit at a later time. Using archival, sociological, and microhistorical approaches, McAteer first explored the professional career and the socio-political context of Moura Budberg (1892-1974), a flamboyant Russian-British character under scrutiny from the Foreign Office for suspected espionage for much of her life. She had ties to literary figures such as Maxim Gorky (she was the first translator of *Fragments from my Diary* into English) and H.G. Wells. Next, McAteer examined the American-born Margaret Wettlin (1907-2003), who moved to the Soviet Union at the age of 25 and was a prolific literary translator for Progress Publishers. Additionally, she was an active agent for Russian-US mediation, even holding a series of lectures in the United States. McAteer focused last on Olga Andreyeva Carlisle (1931- ), a granddaughter of Leonid Andreyev, born in France and later based in New York. After meeting Boris Pasternak and many others on a 1960 trip to Moscow, her enthusiasm for becoming a "channel" for Russian literature was sparked. In this context, Carlisle also took up the responsibility for translating and publishing Solzhenitsyn's novel *The First Circle* upon his request in a 1967 meeting, additionally acting as a courier for manuscripts and letters in and out of the Soviet Union and the United States for many others.

The Italian translator Francesco Cusani Confalonieri (1802-1879), active during the *Risorgimento*, was at the heart of the research presented by FEDERICA RE (Filippo Burzio Foundation, Turin) and MARCO BARLETTA (University of Bari Aldo Moro). In this two-pronged presentation, Re first focused on Cusani's educational and cultural environment and network and, using the family archives as a source, explored how they may have shaped his cultural and political aims. In the second part of the presentation, Barletta took a closer look at Cusani's work as a translator, specifically, as a translator of Edward Bulwer-Lytton's novels. Through the analysis of paratextual elements, especially footnotes, Barletta explored Cusani's translation strategy and drew conclusions about his means and clear subjectivity in defense of Italian culture.

Two of the three interspersed poster presentations, which all focused on female translators, were based around historical figures: ANNA MASLENOVA (University of Exeter) presented her research on the Russian emigree Nadezhda Zharintseva (1871-1930) and M. GIULIA LADDAGO (University of Bari Aldo Moro) investigated the concept of self-translation in Virginia Woolf's (and Annie Ernaux's) works (1882-1941 and 1940- , respectively).

The presentations related to translation history focused on translators and agents of translation and spanned the 18<sup>th</sup> to the 20<sup>th</sup> century, with the 20<sup>th</sup> century clearly a favorite for exploration. Excepting Iliadou's research, all of the presenters had a specific historical figure (or figures, in McAteer's case) at the core of their research. The

methods used to approach the historical subject(s) varied across the board, with textual and paratextual analysis, microhistory, interviews, and archival work all being implemented. The concept of agency played a role in nearly all the presentations connected to translation history, emphasizing the current pervasiveness of sociological concepts in translation and translator studies.

The remaining presentations focused on the figure of the translator to varying degrees and showed the impressive breadth of topics that can be found under the umbrella of translator studies: from exophonic literary L2 translators (Lúcia Collischonn, University of Warwick), to an analysis of 100 job advertisements to find out what requirements must be met to work as an in-house translator in Finland (Minna Hjort, University of Turku), translator visibility in Arabic popular science (Mohammad Aboomar, Dublin City University), celebrity translators as exemplified by Haruki Murakami (Motoko Akashi, University of East Anglia), the (perceived) agency of translators for the European Union (Tereza Afonso, Universidad de Salamanca), and the question of the construction of translation expertise (Daniela Schlager, University of Vienna). Topics also included the fields of subtitling and audio-visual description with a focus on user-generated subtitles on the Chinese video sharing platform Bilibili (Jincai Jiang, University of Bristol) and on audio-visual description using Translation Process Research (Alicja Zajdel, University of Antwerp). The only figure missing entirely was that of the interpreter, explicitly included in the field of translator studies as defined by Chesterman (CHESTERMAN 2009: 13). These presentations also implemented a wide variety of methods, such as paratextual analysis, corpus work, interviews, and questionnaires.

This conference showcased the spectrum of research and the wide applicability of the term translator studies research – which may also be a point of criticism, as translator studies, at least when viewed through the lens of presentations at this conference, could be said to lack a clear profile. On the other hand, the very same interdisciplinarity also means translator studies can function as a melting pot, allowing those conducting research in and around the field to make use of concepts and methods found in a variety of other fields, ultimately leading to a richer, more diverse, and fruitful body of research.

The conference was organized well; its scale and the number of participants and presenters creating an almost familial atmosphere and allowing space for a number of questions and genuine discussions to unfold after the presentations. One can only hope the TCLCT PhDs' next conference is not too far off.

## References

CHESTERMAN, Andrew (2009): "The Name and Nature of Translator Studies", *HERMES – Journal of Language and Communication in Business* (42): 13-22.